

ARDOUIN-DUMAZET

# Voyage EN FRANCE

53<sup>ème</sup> Série

Bretagne (6<sup>è</sup> Partie)

BASSE-BRETAGNE

INTÉRIEURE



PARIS, BERGER-LEVRAULT & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

# Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

**L'Europe centrale et ses réseaux d'État.** — Un volume in-12. 3 fr. 50. (Berger-Levrault et C<sup>ie</sup>.)  
**L'Armée et la Flotte en 1895.** — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — Un volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et C<sup>ie</sup>.)  
**L'Armée et la Flotte en 1894.** — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul Léonard, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et C<sup>ie</sup>.)  
**L'Armée navale en 1893.** — 1<sup>re</sup> Escadre russe en Provence. — La Défense de la Corse. — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et C<sup>ie</sup>.)  
**Au Régiment — En Escadre.** — Préface de M. Méthivier, de l'Académie française. 1894. Un volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Géus. 10 fr. (Berger-Levrault et C<sup>ie</sup>.)  
**Le Colonel Bourras.** Suivi du Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges du colonel BOURRAS. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 c. (Berger-Levrault et C<sup>ie</sup>.)  
**Le Nord de la France en 1789.** — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.)  
**La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse.** — Un volume in-8. (Baudoin.)  
**Une Armée dans les neiges,** journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)  
**Études algériennes.** — Un volume in-8. (Guillaumin et C<sup>ie</sup>.)  
**Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892.** — Un volume in-12 par années. (Baudoin et Rouam.)

**Voyage en France.** Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale, le Touring-Club de France et la Société nationale d'agriculture de France. Série d'élegants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 et reliés en percaline à 4 fr.

- 1<sup>re</sup> SÉRIE : Morvan, Val de Loire et Sologne.
  - 2<sup>e</sup> SÉRIE : Beauce, Perche et Maine.
  - 3<sup>e</sup> SÉRIE : Les Îles de l'Atlantique : D'Arcachon (Îles aux Oiseaux) à Noirmoutier. (Bretagne I) ; De la Loire à Belle-Ile.
  - 4<sup>e</sup> SÉRIE (Bretagne II) : Les Îles de l'Atlantique : D'Hoëdic à Ouessant.
  - 5<sup>e</sup> SÉRIE (Bretagne III) : Haute-Bretagne intérieure. — (Le littoral est décrit dans les séries 51 et 52 ; la Basse-Bretagne dans la 55<sup>e</sup> série.)
  - 6<sup>e</sup> SÉRIE : Normandie (sauf le pays de Bray et Dieppe).
  - 7<sup>e</sup> SÉRIE : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez.
  - 8<sup>e</sup> SÉRIE : Le Rhône, du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, la Camargue.
  - 9<sup>e</sup> SÉRIE : Bas-Dauphiné : Viennois, Grésivaudan, Oisans, Diois et Valentinois.
  - 10<sup>e</sup> SÉRIE : Les Alpes, du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins.
  - 11<sup>e</sup> SÉRIE : Forez, Haut-Vivarais, Tricastin et Comtat-Venissain.
  - 12<sup>e</sup> SÉRIE : Alpes de Provence et Alpes Maritimes.
  - 13<sup>e</sup> SÉRIE : La Provence maritime : I. Région marseillaise. — (Voir 55<sup>e</sup> série : II. Côte d'Azur.)
  - 14<sup>e</sup> SÉRIE : La Corse.
  - 15<sup>e</sup> SÉRIE : Les Charentes et la Plaine poitevine.
  - 16<sup>e</sup> SÉRIE : De Vendée en Beauce.
  - 17<sup>e</sup> SÉRIE : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
  - 18<sup>e</sup> SÉRIE : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord.
  - 19<sup>e</sup> SÉRIE : Région du Nord : II. Artois, Cambésis et Hainaut.
  - 20<sup>e</sup> SÉRIE : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
  - 21<sup>e</sup> SÉRIE : Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
  - 22<sup>e</sup> SÉRIE : Plateau lorrain et Vosges.
  - 23<sup>e</sup> SÉRIE : Plaine comtoise et Jura.
  - 24<sup>e</sup> SÉRIE : Haute-Bourgogne.
  - 25<sup>e</sup> SÉRIE : Basse-Bourgogne et Sonnois.
- Envoi gratuit, sur demande, du catalogue détaillé des 60 volumes de la collection.

- 26<sup>e</sup> SÉRIE : Berry et Poitou oriental.
  - 27<sup>e</sup> SÉRIE : Bourbonnais et Haute-Marche.
  - 28<sup>e</sup> SÉRIE : Limousin.
  - 29<sup>e</sup> SÉRIE : Bordelais et Périgord.
  - 30<sup>e</sup> SÉRIE : Gascogne.
  - 31<sup>e</sup> SÉRIE : Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
  - 32<sup>e</sup> SÉRIE : Haut-Quercy, Haute-Auragne.
  - 33<sup>e</sup> SÉRIE : Basse-Auvergne.
  - 34<sup>e</sup> SÉRIE : Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
  - 35<sup>e</sup> SÉRIE : Rouergne et Albigeois.
  - 36<sup>e</sup> SÉRIE : Cévennes méridionales.
  - 37<sup>e</sup> SÉRIE : Le Golfe du Lion.
  - 38<sup>e</sup> SÉRIE : Haut-Languedoc.
  - 39<sup>e</sup> SÉRIE : Pyrénées, partie orientale.
  - 40<sup>e</sup> SÉRIE : Pyrénées centrales.
  - 41<sup>e</sup> SÉRIE : Pyrénées, partie occidentale.
- Région parisienne :*
- 42<sup>e</sup> SÉRIE : I. Nord-Est : Le Valois.
  - 43<sup>e</sup> SÉRIE : II. Est : La Bré.
  - 44<sup>e</sup> SÉRIE : III. Sud : Gâtinais français et Haute-Beauce.
  - 45<sup>e</sup> SÉRIE : IV. Sud-Ouest : Versailles et le Hurepoix.
  - 46<sup>e</sup> SÉRIE : V. Nord-Ouest : La Seine, de Paris à la mer. Paris et Vexin français.
  - 47<sup>e</sup> SÉRIE : VI. Ouest : L'Yveline et le Mantouais.
- Les Provinces perdues :*
- 48<sup>e</sup> SÉRIE : Haute-Alsace.
  - 49<sup>e</sup> SÉRIE : Basse-Alsace.
  - 50<sup>e</sup> SÉRIE : Lorraine annexée.
- 51<sup>e</sup> SÉRIE (Bretagne IV) : Littoral breton de l'Atlantique.
  - 52<sup>e</sup> SÉRIE (Bretagne V) : Îles et littoral de la Manche.
  - 53<sup>e</sup> SÉRIE (Bretagne VI) : Basse-Bretagne intérieure.
  - 54<sup>e</sup> SÉRIE : Normandie : II. Normandie centrale (En préparation).
  - 55<sup>e</sup> SÉRIE : Provence maritime : II. Côte d'Azur.
  - 56<sup>e</sup> SÉRIE : Touraine et Anjou.
  - 57<sup>e</sup> SÉRIE ET SUIVANTES : Paris et banlieue de Paris.

ARDOUIN-DUMAZET

# Voyage en France

53<sup>e</sup> SÉRIE

BRETAGNE (6<sup>e</sup> Partie)

Basse-Bretagne intérieure

CORNOUAILLES — VANNETAIS (BROËRECH)  
 MONTS D'ARRÉE — PAYS DE LÉON  
 MONTAGNES NOIRES — GOËLLO — TRÉGORO  
 LANNIONAIS — QUÉNÉCAN

Avec 26 cartes ou croquis



BERGER-LEVRAULT & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

PARIS

NANCY

RUE DES BEAUX-ARTS, 5-7

RUE DES GLACIS, 18

1910

Tous droits réservés

## CARTE D'ENSEMBLE DE LA 53<sup>e</sup> SÉRIE



Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'Etat-major au 1/80000

## LA BRETAGNE

dans le *Voyage en France*

Avant-propos commun aux séries 5, 51, 52 et 53 provenant d'une refonte de la 5<sup>e</sup> série et d'une partie de la 2<sup>e</sup> série.

Quand parurent, en 1893, les deux premiers volumes du *Voyage en France*, je ne pouvais supposer que le succès rencontré m'amènerait à développer d'année en année le cadre de ces descriptions. Mes éditeurs, en parcourant les chapitres publiés dans le *Temps*, avaient pensé que l'on pouvait les réunir en livres ayant quelque intérêt. Nous n'avions en vue que de garder ces chroniques goûtées par les lecteurs du grand journal. L'empressement du public nous a amené à continuer ces excursions, à suivre en d'autres voyages des itinéraires plus serrés. Puis, pour remédier aux lacunes des

volumes de début, j'ai dû revenir sur des contrées décrites à trop grands traits. C'est ainsi que les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> séries viennent d'être complétées par des chapitres retirés de la 16<sup>e</sup> (de Vendée en Beauce) et de la fin de la 25<sup>e</sup> (Basse-Bourgogne). Et une transformation nouvelle, achevée ou en voie d'exécution, donne définitivement aux 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup> et 55<sup>e</sup> séries une physionomie semblable à celle des autres volumes de la collection.

La Bretagne n'avait pas été parcourue comme il eût convenu pour mettre en harmonie avec ceux consacrés aux autres parties de la France les volumes qui la décrivent. Cependant, j'ai étudié avec amour la vieille Armorique, attiré surtout par les terres éloignées où les touristes allaient si peu jadis : ces îles et ces îlots perdus dans la mer sauvage ; une partie de la 3<sup>e</sup> série, la 4<sup>e</sup> tout entière, la majeure partie de la 5<sup>e</sup> primitive ont été ainsi consacrées à ces terres insulaires et au littoral, souvent aussi farouche.

Ces deux volumes n'ont pas suffi, de même la partie de la 2<sup>e</sup> série relative à la Bretagne nantaise. Je l'ai reconnu depuis longtemps, des lecteurs bienveillants me l'ont reproché. C'est pourquoi les éditeurs m'ont demandé de refondre ce livre, de le compléter en lui donnant autant d'étendue qu'en ont comporté les suivants, en faisant de nouvelles excursions sur le littoral, puis d'attribuer deux volumes à l'intérieur de la péninsule armoricaine en les spécialisant chacun à l'étude d'une des contrées si différentes par la langue et les mœurs : Haute-Bretagne, Basse-Bretagne.

Je ne modifie pas les passages tirés de la première édition, afin de conserver au texte tout le caractère d'impressions vécues. Les courses que je raconte m'ont coûté bien du temps et des fatigues, et m'ont valu aussi bien des heures d'enthousiasme pour ces beaux horizons. Je ne toucherais qu'à regret à des pages écrites sous de telles impressions ; puis, je veux laisser à Pierre, le cher

petit compagnon que j'avais alors, sa place à mon côté, pour que le pauvre fils en qui j'espérais tant pour mettre mon œuvre au point lorsqu'il fût devenu un homme, vive au moins dans quelques souvenirs. On le retrouvera souvent dans ces pages que nous avons vécues ensemble.

La Bretagne sera ainsi complètement étudiée en des chapitres écrits à quinze ans d'intervalle. Mais la noble province se modifie si lentement, elle reste si fidèle à ses mœurs antiques, à ses pittoresques costumes, qu'il ne saurait y avoir de contraste entre les pages d'hier et celles d'aujourd'hui. Certes, le pays s'est ouvert, les chemins de fer à voie étroite couvrent la presqu'île d'un réseau bientôt plus étendu que celui des lignes à voie normale; les stations balnéaires s'accroissent, d'autres naissent; mais, pour qui ne va pas au fond des choses, le caractère de l'Armorique reste immuable.

Car il ne faut pas juger par l'apparence : la Bretagne se modifie lentement, mais avec

suite. L'agriculture y progresse, les landes cèdent peu à peu devant la charrue. Le caractère breton subit à son tour une métamorphose visible. Ce peuple qui ne pouvait supporter la transplantation, que la nostalgie frappait pour un séjour loin de la « terre de granit recouverte de chênes », ce peuple essaime au loin; des milliers de Bretons habitent Paris et sa banlieue; c'est à la Bretagne que vont faire appel maintenant les industries recherchant la main-d'œuvre. Elle est bien suggestive l'affiche apposée dans quelques bourgs du Finistère et demandant des ouvriers pour les usines métallurgiques de Fumel, en Lot-et-Garonne!

Ces tendances à se déplacer, l'infiltration des idées nouvelles feront, avant un demi-siècle, une autre Bretagne. Mais la transformation est à peine esquissée. Ce que j'écrivais il y a quinze ans bientôt est encore vrai aujourd'hui.

A.-D.

Février 1909.

# VOYAGE EN FRANCE

---

## I

### LA BASSE-BRETAGNE

Ce qu'on entend par Basse-Bretagne. — Limites du langage breton. — Les dialectes. — Influence des chemins de fer sur l'extension du français. — Le développement économique. — La résistance du breton. — Un renouveau.

Quimper-Corentin.

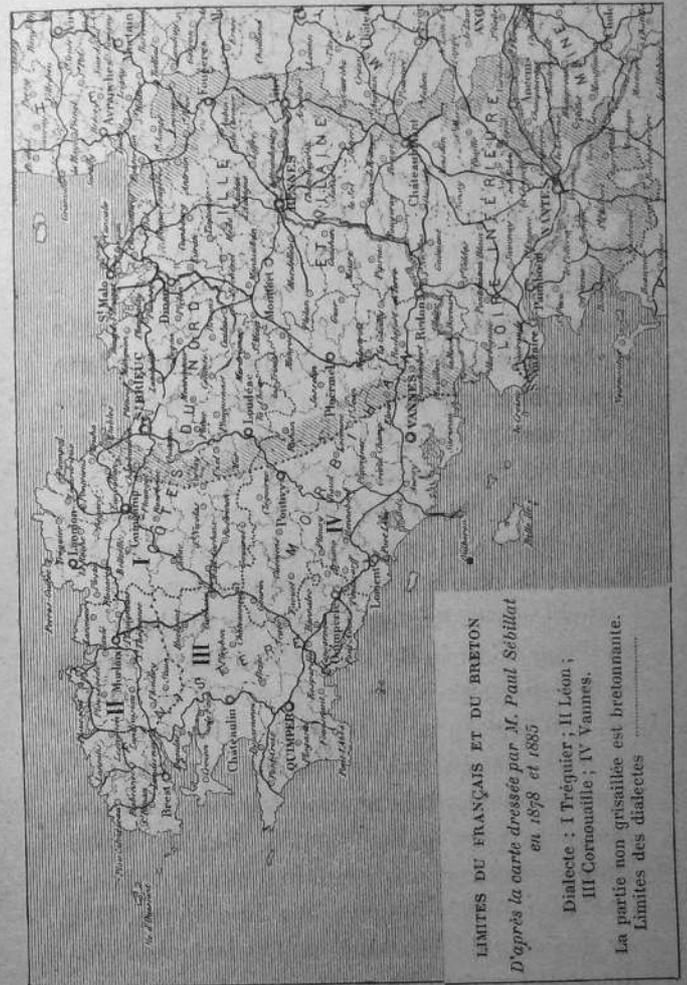
Basse-Bretagne, cela paraît assez vague. Où commence, où finit la démarcation entre cette région et la Haute-Bretagne?

Pour le grand public — et le grand public a raison — la Basse-Bretagne est le pays où l'on parle breton. Le terme de Haute-Bretagne, moins familier, s'applique à toute la contrée où l'usage du dialecte antique est totalement ignoré. C'est la zone la plus étendue d'ailleurs, car elle com-

prend la Loire-Inférieure et l'Ille-et-Vilaine en entier, la plus grande partie des Côtes-du-Nord et une notable fraction du Morbihan. En dépit des progrès de la langue française, ces limites sont encore celles que l'on admettait autrefois, quand on considérait comme bas-bretons quatre des neuf diocèses de la province : Vannes, Quimper, Saint-Pol-de-Léon et Tréguier.

Les évêchés ont disparu ou bien ont vu leurs circonscriptions remaniées; leur ancienne répartition n'en reste pas moins celle des régions naturelles auxquelles on accorde aujourd'hui encore une existence propre, en dépit de l'organisation administrative issue de la Révolution. Et cela est conforme à l'aspect de ces pays. Vannetais, Cornouaille, Léon et Trégorrois diffèrent nettement entre eux par la physionomie des choses et des gens, et aussi par le langage : chacun d'eux a son dialecte. Cette persistance d'une langue où l'on voit le dernier témoin du celtique n'est du reste pas plus étonnante que le maintien de l'escaldunac en pays basque ou des dialectes méridionaux dont le provençal est la branche la plus vivante.

La limite des langues peut donc être considérée comme la frontière entre la Haute et la Basse-Bretagne, bien que certains bourgs où l'on



ne parle plus que le français — ainsi Elven et Questembert en Morbihan — aient un aspect autrement armoricain que d'autres où l'on ne parle guère français qu'avec les étrangers.

La carte des langues a été établie plusieurs fois en tenant compte du recul très lent du breton. Actuellement la ligne de démarcation part des environs de Plouha — breton — sur la Manche et va aboutir à l'embouchure de la Vilaine en traversant la petite ville de Muzillac. Cette ligne sinueuse a pour principaux points de jalonement Corlay, Mur-de-Bretagne, Noyal-Pontivy, Saint-Jean-Brévelay et Elven. C'est en deçà de ces petits centres que s'est arrêtée ma description de la Haute-Bretagne; au delà s'étend la zone que nous allons visiter.

Cette Basse-Bretagne, pour les Bretons bretonnants, c'est la Bretagne elle-même. Il semble qu'à leurs yeux le reste du pays soit un peu l'étranger. Cependant, les villes historiques, les grandes cités qui ont exercé l'influence au temps des ducs et depuis la réunion à la couronne sont toutes en pays gallo. Nantes, Rennes, Saint-Malo, ne gardent même pas le souvenir du temps où l'on parlait le langage issu du celtique. Il en est de même de Saint-Brieuc. Les forteresses féodales ou les cités nées à leur ombre sont éga-

lement de langue française : Vitré, Fougères, Rohan, Josselin, Clisson, ignoraient le breton.

Les deux grandes villes de Basse-Bretagne, Brest et Lorient, où la population ouvrière venue des campagnes est nombreuse, n'ont dû leur existence en tant que métropoles qu'à la domination française, la monarchie ayant fait choix de leurs ports pour ses arsenaux.

Par contre, les chefs-lieux de diocèse furent franchement bretonnants. Si deux, Vannes et Quimper, sont devenus français par la fortune qui leur valut d'être choisis pour chefs-lieux de départements au lieu de Lorient et de Brest, trop exclusivement villes militaires, deux autres anciennes résidences épiscopales, réduites à l'humble rôle de chefs-lieux de canton, demeurèrent des foyers pour la langue et la culture bretonnes : Tréguier et Saint-Pol-de-Léon; encore celle-ci se francise-t-elle depuis que sa population a entrepris le commerce des primeurs avec Paris.

Ces observations préliminaires étaient justes hier, elles ne le seront peut-être plus demain. Ce qui faisait la force de la nationalité bretonne, c'était le presque isolement des parties centrales de la péninsule. Les chemins de fer se tenaient à proximité du rivage, dans la zone même où le mouvement des navires et l'affluence des bai-

gneurs et des touristes répandaient l'influence française. Aussi la plupart des ports avaient-ils perdu, au point de vue de la langue, l'aspect exclusivement breton qu'ils avaient autrefois. Mais entre les deux grandes lignes côtières, ce qu'on pourrait appeler la nationalité celtique s'était maintenu. La seule voie transversale, celle de Saint-Brieuc à Auray, est même parallèle et très proche de la limite des langues qu'elle coupe en X. La branche supérieure étant française, la branche du sud étant bretonne.

Il semblait que cet isolement dût durer longtemps encore, l'adoption de la voie étroite pour les chemins de fer secondaires a brusquement modifié les choses en permettant de multiplier les lignes. La Compagnie de l'Ouest a commencé la transformation en construisant à voie de un mètre des lignes centrales qu'elle a confiées, pour l'exploitation, à la Compagnie des chemins de fer économiques. Carhaix, une des petites villes les plus bretonnes, est devenue le cœur d'un réseau; de là ont successivement rayonné des lignes vers Morlaix, Guingamp, Saint-Méen, Rosporden et Châteaulin.

Ces voies, conçues sur le type — réduit mais semblable — des grandes lignes, étaient coûteuses encore; les départements bretons ont en-

suite entrepris de construire des réseaux plus simples, aux mailles plus serrées, sur le modèle des tramways, sans gares ou stations complètes et, en quelques années, la Basse-Bretagne comme l'Ille-et-Vilaine, et la partie « gallo » des Côtes-du-Nord, étaient sillonnées de petits chemins de fer.

L'ouverture est trop récente encore pour que l'on puisse constater un changement bien profond, mais ce changement se dessine, la circulation sur les voies nouvelles est active. Ce peuple, qui se déplaçait si volontiers pour aller par d'abominables chemins vers de lointains *pardons* et aux pèlerinages, trouve des moyens faciles de se livrer à ses goûts.

Puis la transformation des méthodes agricoles est maintenant possible, grâce à la locomotive qui amène les engrais calcaires : chaux de la Mayenne et de Cartravers, tangué des grèves et aussi les cendres de goémon. Le froment va déposséder le sarrasin de son domaine et, en répandant le bien-être, amènera une modification profonde des idées. Nulle part les progrès économiques ne sont plus rapides, on dirait que la Basse-Bretagne veut, en quelques années, rattraper le terrain perdu et faire mentir la prédiction du vieux barde Gwench'lan prédisant que la plus

mauvaise terre armoricaine produira le meilleur blé avant la fin du monde — et alors seulement.

L'Armorique n'attend plus ce terme éloigné, bien des landes qui semblaient à jamais infertiles se sont couvertes de moissons grâce à l'apport de l'élément calcaire qui leur faisait défaut et que la mer fournit par ses lasses sur les plages. Jadis utilisée seulement à faible distance des côtes, la tanguie bienfaisante est maintenant conduite au loin par la locomotive, et la science agronomique complète l'œuvre par les engrais chimiques. Les cultivateurs bretons, si longtemps considérés comme irrémédiablement routiniers, sont parmi les plus ardents dans l'application des méthodes nouvelles.

Ces progrès rapides autant qu'inattendus amèneront sans doute des changements profonds dans les coutumes et les mœurs. L'homme qui a consenti à employer des matières jusqu'alors inconnues, afin d'améliorer sa terre, ne tardera pas à accepter des idées intellectuelles autres que celles auxquelles il était obstinément attaché.

Déjà on distingue des changements dans les esprits et dans les choses; un vent nouveau souffle sur les vieilles bourgades bretonnes. Le Faouët, Scaër, Rostrenen, viennent à peine de

recevoir les premiers trains et déjà elles ne sont plus à l'œil du visiteur ce qu'elles étaient dix ans plus tôt.

Il faut donc se hâter si l'on veut contempler à peu près intacte la Bretagne classique, celle que chanta Brizeux. Avant un quart de siècle, une partie de son originalité se sera effacée, au grand chagrin de ceux qui aiment la couleur locale et le pittoresque. Déjà n'avons-nous pas vu les braies faire place au pantalon? C'est le commencement de la fin pour le costume qui incarnait la Bretagne. Les femmes, il est vrai, restent plus fidèles à leurs atours d'autrefois, mais que de concessions aux modes de la ville! En bien des bourgs la coiffure seule a conservé son domaine.

Cependant, tout ne disparaîtra pas de ce qui fait l'originalité de la Basse-Bretagne. Le pays n'ayant pas de grande industrie, ni les éléments propres à faire naître les manufactures, risque peu de se trouver envahi à demeure par des éléments étrangers. Il conservera donc son individualité, même si la langue devait perdre de plus en plus du terrain au contact du français.

La Bretagne, d'ailleurs, se défend avec énergie: tout en devenant, s'il se peut, plus étroitement française, tout en affirmant son amour filial pour

la grande patrie, elle s'unit sans distinction d'opinions politiques dans sa ferme volonté de vivre, de se maintenir. Les chemins de fer eux-mêmes aident à la résistance en permettant de réunir facilement en congrès les défenseurs de l'autonomie linguistique et des traditions locales.

Pour être moins éclatante que celle du Midi où Mistral et les Félibres ressuscitent avec une si belle vaillance les trésors de la langue d'oc, l'action des patriotes bretons n'est pas moins profonde. Un groupement concentre toutes ces aspirations, c'est celui des régionalistes bretons qui vont, chaque année, de ville en ville, de bourgade en bourgade, affirmer la vitalité de l'Armorique. Ils ont pris pour devise : Ni rouges, ni blancs, tous Bretons — *Na ru, na gwenn; holl Vretoned.*

Ce mouvement est même plus agissant que celui de Provence. Il s'appuie sur une littérature bretonne s'adressant à la masse et non à une élite : des revues et des journaux en breton ont un tirage singulièrement élevé. Il y a même un théâtre breton dont les pièces, un peu rudimentaires encore, sont surtout consacrées aux souvenirs locaux, à l'histoire, aux légendes.

Œuvre de quelques patriotes, cette renaissance bretonne a vite atteint l'âme populaire.

Si la reconstitution assez enfantine du druidisme ne dit rien à des foules que tant de siècles de christianisme ont détachées des lointains nébuleux de la race, les essais d'éloquence armoricaine, l'interprétation par de vrais artistes des chants dus aux bardes et aux poètes soulèvent un enthousiasme superbe. La Bretagne se ressaisit, revient à elle, prend pleine conscience de son existence. Si donc, par l'aspect tangible des choses, le pays d'Armor perd ce que nous aimions en lui, son âme persiste et se purifie.

On le doit à l'élément social qui avait le premier donné l'exemple de l'abandon du breton. Bourgeois éclairés des bourgs et des villes, gentilshommes restés fidèles au terroir, ont pris la direction de ce mouvement bretonnant. Sans sacrifier en rien le français que les écoles enseignent à tous, ils aident à la persistance du breton en le parlant, en l'écrivant eux-mêmes. Et le paysan est ainsi incité à employer la langue des aïeux pour les petits détails de l'existence.

Le mouvement est aidé par l'organisation de la vie sociale, par l'absence de grandes villes et la rareté de gros bourgs dans l'intérieur. La population rurale s'éparpille en une multitude d'infimes hameaux et de fermes isolées. Telle com-

mune de 3.000 ou 4.000 âmes en réunit à peine 200 ou 300 au chef-lieu. Il n'y a donc pas les besoins de société qui amènent l'emploi d'une langue générale. Pour ce que l'on a à se dire aux rares journées de rencontre, le breton suffit amplement.

Telles sont les causes qui, en dépit de l'abandon des caractères extérieurs de la Basse-Bretagne, semblent devoir longtemps encore garder au pays ce que l'on pourrait appeler son particularisme moral.

## II

## QUIMPER ET LA CORNOUAILLE

Traversée de la Montagne-Noire. — La vallée du Steir. — Quimper. — La Fontaine et Brizeux. — La ville. — Les musées. — L'industrie. — La houille. — Les faïenceries. — Développement économique du Finistère. — Routes et voies ferrées. — La ligne de Douarnenez. — Le pardon de Locronan. — La grande Troménie. — Sainte-Anne-la-Palue. — En remontant le Jet.

(Carte d'État-major : feuilles Châteaulin N.-O. et S.-O., Quimper N.-E. et S.-E.)

Rosporden, Juillet

En Bretagne, il est peu de campagnes plus accidentées et gracieuses que celles offertes par les environs de Quimper. Toutes les voies aboutissant à la vieille cité parcourent des vallées fraîches, animées par des eaux vives, peuplées de bétail, mais rendues solitaires par la rareté des villages. Le paysage atteint toute sa beauté un peu sauvage entre Châteaulin et Quimper; le chemin de fer parcourt le dos de la Montagne-Noire avant de descendre dans le val étroit qu'il suit jusqu'à la ville.

Raide est la rampe gravie par le chemin de fer pour monter de Châteaulin à la ligne de faite. On a longtemps sous les yeux la profonde vallée de l'Aune et la ville de Châteaulin avant d'atteindre une région sévère, encore en grande partie couverte de landes où s'éparpillent des fermes d'aspect misérable. C'est la Montagne-Noire, si le mot montagne peut s'appliquer à ces plateaux ondulés d'où surgissent des collines portant à leur sommet des amoncellements de roches foudroyées. Grâce à la raideur de leurs pentes et à ce hérissément de rocs, les collines ont de l'allure, malgré leur faible élévation relative. Ainsi, à la ligne de faite entre l'Aune et l'Odet se profile une étroite et courte arête, Roch-Ven, surmontée de trois pointes et portée sur un renflement tapissé de landes. Ces rochers ont seulement 231 mètres d'altitude, ils dominent de 100 mètres à peine la nappe mélancolique de l'étang au Duc étalé à la base de leur piédestal. Le Roch-Ven offre un remarquable observatoire sur le plateau parsemé de hauts amas de roches aiguës entourés de landes, sur le massif de Montagne-Noire presque entier et la grande péninsule étalée entre les baies de Douarnenez et de Concarneau et qui constitue la Cornouaille.

Du point de partage des eaux, au seuil de Trevoallec, descend un ruisselet qui s'accroît entre les landes, va remplir l'étang au Duc, en sort plus abondant, devient torrent, atteint un autre ruisseau courant dans les prairies, encaissé entre de riantes collines boisées, couvertes de bruyères et de fougères; c'est le Steir, c'est-à-dire la *rivière*. Tantôt calme, tantôt bondissant entre les rochers, il coule au fond d'une vallée si étroite, qu'à chaque instant la voie ferrée doit le franchir. Le paysage perd bientôt de sa sauvagerie : voici des moulins, des maisons, les grands édifices de Quimper-Corentin.

... Dans le fond la ville de Kemper,  
Assise au confluent de l'Odéd et du Ster.  
Comme sa cathédrale aux deux tours dentelées,  
S'élève noblement du milieu des vallées (1).

D'après La Fontaine, le destin, lorsqu'il veut faire enrager les gens, les envoie à Quimper-Corentin. Arthur Young, une centaine d'années après lui, disait que cette ville n'avait de remar-

(1) BRIZEUX. — Le poète, que je citerai souvent, car il a su marquer d'un vers précis les gens et les choses, emploie volontiers une orthographe rocailleuse pour les noms de son pays ; il a voulu leur donner une saveur plus armoricaine encore.

quable que sa promenade. Brizeux ignorait Young, mais son patriotisme breton lui a inspiré une vengeance terrible contre le fabuliste : il a brûlé la page où La Fontaine parlait de Quimper en termes offensants ! Plus spirituellement, il a riposté, dans la *Fleur d'or* :

Il sied vraiment de se moquer d'autrui  
Aux malheureux nés dans Château-Thierry.

Ceux qui visitent Quimper comprendront Brizeux. Il est peu de villes plus aimables que cette capitale de la Cornouailles, il n'en est pas de plus jolies en Bretagne : la cathédrale est un cantique de granit, les deux rivières claires et chantantes à marée basse, sont des miroirs d'argent quand le flot, montant du large estuaire de l'Odet, les soutient. Les quais qui les bordent ont de belles maisons ; des passerelles multiples les franchissent. La cité sauvage s'est policée ; Quimper est restée bretonne et très bretonne, mais elle y a mis de la coquetterie ; c'est une sorte de petite Athènes armoricaine où l'on cultive la littérature et l'art bretons.

Un homme de grand talent et de grand cœur, qui m'a le premier révélé la Bretagne, le regretté M. Luzel, a fait de la ville comme le véritable

cerveau de la Bretagne bretonnante. Lorsque M. Goblet vint inaugurer le lycée, le préfet, M. Monod, le présentait au ministre en lui disant : « Le dernier des bardes ! »

Autour de M. Luzel, qui fut un des disciples



de Brizeux, s'étaient groupés tous ceux qui aiment leur Bretagne avant tout. Grâce à eux, la bibliothèque s'est enrichie, un musée fort beau s'est créé. Saviez-vous que les galeries de peinture renferment plus de 1.300 toiles, dont quelques-unes de grande valeur ? Naturellement la Bretagne, ses paysages, son histoire, occupent

la première place; son art du meuble, si personnel, y remplit plusieurs salles. Pour compléter cet ensemble, digne d'une grande cité, deux artistes ont donné à leur ville un musée ethnographique bas-breton, sans doute le seul de ce genre en province. Pendant quatre années, MM. Beau et Foulquier ont recueilli, dans tout le pays, les types qui leur paraissaient le mieux personnifier chaque race et chaque costume; par la photographie et la peinture, ils ont obtenu des représentations fidèles qui ont ensuite été reproduites au moyen du moulage.

« Tous les mannequins sont de grandeur naturelle, articulés, pouvant par cela même prendre les positions les plus variées, disent ces artistes dans une notice. Les masques des personnages ne sont pas d'insignifiantes figures de cire ou de carton. Les têtes et les mains sont en terre cuite, dessinées, observées et modelées avec une scrupuleuse exactitude; ce sont de véritables portraits représentant les types différents du Finistère, et, au moyen de la peinture, on a donné la couleur et le ton de chair propre à chaque personne. Si la partie matérielle et ethnographique a été l'objet d'études et de soins minutieux, la partie artistique n'en a pas été moins soignée. Les personnages ont été placés et mis en scène

pour un des actes les plus importants de la vie se prêtant le mieux au déploiement de la richesse des costumes, en représentant *une noce bretonne.* »

Rien ne saurait rendre l'impression éprouvée par le visiteur. Tous ces types sont vivants et les attitudes naturelles, au point que l'on se croit réellement en présence d'une scène locale. Le musée ethnographique de Quimper vaudrait, à lui seul, la visite de la ville.

Quimper a encore sa belle promenade du mont Frugy, plantée de hêtres d'une admirable venue, qui, d'allée en allée, conduit au sommet de la colline, son Champ de Bataille et son joli faubourg de Locmaria, sur l'estuaire de l'Odet. Là se trouve la faïencerie fameuse dont les produits ont tant contribué à populariser la Bretagne en répandant partout les images des types bretons. Les magasins de tailleurs, quincailleurs, ébénistes, d'autres encore sont remplis d'objets permettant aux touristes de se créer des mobiliers armoricains. Cet amour du bric-à-brac sauve l'art du pays, car les indigènes achètent plus volontiers maintenant des articles de menuiserie courante, plus commodes et à meilleur prix. Le pittoresque y perd, le confort y gagne; toutefois, la transfor-

mation sera lente à s'achever, tant sont tenaces les coutumes chez ces fils de Celtes ; longtemps encore les voyageurs

Verront le lit de chêne et son coffre, et plus bas  
(Vers la porte en tournant), sur le bahut énorme,  
Pêle-mêle bassins, vases de toute forme,  
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer.

On peut juger de cette persistance à conserver les vieux usages en traversant la gare de Quimper. Les trains de Pont-l'Abbé, de Douar-nenez, de Brest et de Lorient sont remplis de voyageurs aux costumes variés. Chaque canton, presque chaque village, se reconnaît à première vue. Aux jours de pèlerinage à Auray, surtout, c'est un inoubliable spectacle que cette invasion, à chaque station, d'hommes vêtus de vestes sou-tachées et de gilets éclatants, de femmes aux coiffes compliquées et aux tabliers chatoyants.

Quimper n'aurait pas besoin de ce pittoresque des costumes pour séduire les visiteurs ; la ville en elle-même est charmante et vivante. Ses rues de commerce ont de luxueux magasins, installés souvent en d'antiques logis conservant le caractère du passé. L'Odet, soutenu par la marée, est fréquenté par de petits navires de 50 à 150 tonnes dont les mâts et les cordages sont d'un

heureux effet dans le paysage citadin. Malgré la largeur du fleuve ou plutôt de l'estuaire, ce port n'a qu'une importance médiocre, le peu de profondeur du chenal ne permettant pas l'accès des bâtiments de fort tonnage. En outre, la violence des courants est un obstacle à une fréquentation plus active. En dehors des mouvements relevés par la Douane (1), il se fait un trafic assez actif d'engrais marins utilisés par les cultivateurs des environs de la ville.

Il est peu probable que cette situation se modifie jamais. Quimper n'est pas et ne peut devenir une cité industrielle capable de donner lieu à un trafic important. Elle eut un moment l'espoir, vite déçu, de destinées économiques plus brillantes, car on a constaté la présence de la houille dans les environs et sous la ville même. Dès le milieu du dix-huitième siècle, on entreprenait l'exploitation : elle ne donna que des échantillons de schiste charbonneux peu utilisables. Il en fut de même au nord-ouest de la Cornouailles, autour de Cléden-Cap-Sizun. Il fallut renoncer aux recherches ; on les reprit pen-

(1) Mouvement du port de Quimper en 1908 : entrées, 114 navires, jaugeant 3.880 tonnes ; sorties, 185 navires, 8.440 tonnes. Sur l'estuaire de l'Odet, voir la 51<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, chapitre XIV.

dant la Révolution, mais Cambry, qui visitait alors le Finistère, dit qu'il y avait peu de succès, si l'on pouvait concevoir quelques espérances. Pendant tout le dix-neuvième siècle, des tentatives eurent lieu, surtout à la suite de la découverte d'un autre gisement à peu de distance au sud de Quimper, à Kergogne; là encore on aboutit à une déception. En ces dernières années, on avait repris les fouilles, mais elles semblent désormais bien abandonnées.

Si l'on avait trouvé des couches assez puissantes, nul doute que Quimper aurait pris une extension considérable, son estuaire aurait mérité d'être approfondi, un port accessible aux grands navires remplacerait le chenal d'échouage de l'Odet. La fortune locale a perdu à cet insuccès; on a du moins sauvé l'aimable ville des souillures industrielles. Les seules fabriques fumantes sont les ateliers de céramique, assez modestes, de Locmaria.

Ces petites usines sont d'antique origine, l'une d'elles prétend même remonter à 1420. Jusqu'au moment où le tourisme pénétrant en Bretagne a recherché le bibelot, la céramique de Locmaria se bornait à la production d'ustensiles d'usage courant, bien qu'il y eût eu, avant la Révolution, quelque tendance à une fabrication plus artis-

tique. Aujourd'hui l'usine primitive subit la concurrence de deux autres se livrant, comme elle, à la fabrication de faïences décorées de sujets bretons. Les procédés d'ornementation sont restés fort rudimentaires, on ne saurait appeler cela une industrie d'art, bien que la couleur locale soit présentée avec quelque saveur. Aussi des fabriques éloignées de la Bretagne ont-elles pu tenter avec succès la faïence bretonne. Desvres, dans le Pas-de-Calais, répand en multitude vases et bibelots dans toutes les villes où viennent les étrangers, dans toutes les stations balnéaires de l'Océan et de la Manche.

Un timide essai de rénovation se produit : Quimper a attiré des ouvriers décorateurs d'autres parties de la France, mais il faudrait entrer plus franchement dans la voie artistique. Le succès est assuré à cause de la foule constamment accrue qui parcourt la Bretagne pendant l'été, et qui fournirait des acheteurs sans cesse renouvelés.

Les faïenceries ont leur matière première presque à pied d'œuvre, le gisement d'argile est au bord de l'Odet maritime, où il découvre au retrait du flot. L'extraction est modeste; aussi de longtemps encore la carrière suffira-t-elle aux besoins.

Pierre qui porte le chemin de fer à 37 mètres d'altitude au-dessus du vallon est d'une réelle majesté.

Daoulas ne possède aucune importance économique, la rivière n'a pas assez de profondeur pour permettre une navigation active, le port ne figure même pas dans la liste des ponts et chaussées. Cependant, il se fait un certain mouvement de barques avec Brest dont le commerce alimente la contrée. Une manufacture de porcelaine subsista assez longtemps à Daoulas, alimentée par des gisements de kaolin découverts sur le territoire de Saint-Urbain; elle assurait un peu de fret à la navigation; elle n'a pu, ou su, lutter contre la concurrence de centres mieux placés et, depuis une dizaine d'années, ses portes sont closes. Le kaolin continue à être exploité; il est dirigé sur Landerneau et Brest, ports d'exportation. En 1907, le Finistère a produit 3.200 tonnes de cette matière plastique, mais je n'ai pu savoir la part qui revient aux carrières des environs de Daoulas.

## XV

## LE PAYS DE SIZUN

Apparition des monts d'Arrée. — Irillac. — Les haies-taillis. — Au bord de l'Elorn. — Sizun et ses monuments. — Vers les monts d'Arrée. — Le ruisseau de Caranoët. — L'ascension. — Sur le roc de Caranoët. — Le mont Saint-Michel de Brasparts. — Panorama des monts d'Arrée. — Le hameau des Létiez. — Un intérieur bas-breton. — Saint-Éloy. — La forêt de Cranou.

(Carte d'État-major : feuilles de Brest S.-E., Morlaix S.-O.)

Quimerc'h. Mai.

De Doualas à Sizun, le paysage change bientôt d'aspect. On monte au flanc du val frais et riant, ayant parfois en vue l'ample estuaire que des pointes de collines semblent fermer. Les pentes où le chemin s'élève sont couvertes de taillis « riches en lièvre », alternant avec des landes et des cultures. Bientôt les vues s'étendent : voici la plus grande partie de la rade jusqu'à l'île Longue et à la presqu'île de Roscanvel. La péninsule massive de Plougastel masque Brest

Les autres usines de Quimper n'ont qu'un faible intérêt. En somme, le rôle économique de la ville s'est développé par la création des voies ferrées et l'attraction qu'exercent toujours les services administratifs concentrés au chef-lieu d'un département. L'accroissement de la population est d'ailleurs assez considérable; elle a doublé depuis la Révolution; le nombre des habitants atteint près de 20.000, plus de 22.000 si l'on considère comme faisant partie de l'agglomération le faubourg de Kerfeunteun, commune autonome (1). C'est donc un centre important.

Quimper s'est développée malgré sa situation excentrique dans le département — moins excentrique d'ailleurs que celle de Brest, — elle a largement bénéficié de toutes les améliorations réalisées par le Finistère. C'est d'elle qu'est partie l'impulsion. Là ont été élaborés les programmes de vicinalité et de voies ferrées secondaires qui ouvrent de plus en plus le pays à la vie. Il reste certes beaucoup à faire encore. Comparativement à son étendue, le département n'est pas le moins bien doté pour les moyens de circulation. 418 ki-

(1) Recensement de 1906 : Quimper, 19.516 habitants; Kerfeunteun, 2.769.

lomètres de routes nationales, 518 kilomètres de routes départementales, 6.316 kilomètres de chemins vicinaux représentent un réseau considérable, cependant insuffisamment proportionné à la densité de la population. Une intéressante notice de l'agent voyer en chef établit que, dans l'ensemble de la France, il y a un kilomètre de chemins vicinaux pour 290 habitants; dans le Finistère, la proportion est de un pour 555.

Il convient toutefois de faire ressortir que le pays est surpeuplé comparativement au reste de la France. Celle-ci compte 74 habitants par kilomètre carré et le Finistère en a 113. Cette différence énorme est due surtout à l'importance des agglomérations qui vivent de la mer; tous les gros centres sont au bord de l'Océan et de la Manche ou sur les rivières navigables, grâce au flot de marée. Si l'on tient compte de ce fait, on voit que la proportion des chemins est comparable à celle de l'ensemble du territoire français; cela est d'autant plus remarquable que les groupes de populations, bourgs ou villages, sont rares dans l'intérieur de la Cornouailles, les habitants s'éparpillant dans les fermes isolées. Les chemins qui parcourent ces campagnes sont donc vraiment ruraux, ils ne desservent guère de centres commerciaux.

Le réseau de petite vicinalité a sa puissance accrue par celle des voies ferrées. Comme les autres départements bretons, le Finistère a relié tous les cantons au réseau des grandes lignes par des lignes à voie étroite. Les compagnies de l'Ouest et d'Orléans n'avaient doté le pays que des deux voies maîtresses de Paris à Brest et de Nantes à Landerneau, reliées par la voie transversale d'Auray à Saintt-Brieuc, avec les embranchements, que l'on pourrait appeler maritimes, de Roscoff, Douarnenez et Pont-l'Abbé. Le réseau central à voie étroite, construit par la Compagnie de l'Ouest et exploité par la Compagnie des chemins de fer économiques, vint combler une partie du vide par les lignes qui ont leur centre à Carhaix et rayonnent vers Guingamp, Morlaix, Châteaulin — bientôt Camaret — et Rosporden. Un troisième réseau composé de lignes plus strictement locales s'est constitué sous le nom de chemins de fer du Finistère; il couvre surtout le Léon en reliant Brest à tout ce riche pays; dans la Cornouaille, il possède les tronçons de Quimperlé à Concarneau, de Pont-l'Abbé à Roscoff et de Douarnenez à Audierne (1).

(1) Voir la carte d'ensemble de la Bretagne jointe à ce volume.

Si Quimper est en dehors de ces réseaux secondaires; sa gare, d'où se détachent les lignes de Pont-l'Abbé et de Douarnenez, n'en est pas moins le centre des relations pour toute la Cornouaille, puisque les lignes à voie étroite prolongent celles à voie normale; l'embranchement de Rosporden à Concarneau dépend d'elle, la plupart des trains qui le parcourent ont Quimper pour point de départ.

La jolie ville est donc bien un centre d'attraction, proportionnellement autant que Brest, si l'on tient compte de la grosse population de cette dernière. Ces nombreuses voies sont envahies durant l'été par les visiteurs de plus en plus nombreux qui se rendent aux plages, en accordant un regard peut-être trop distrait à des campagnes empreintes d'une grâce un peu mélancolique. Les vallées qu'elles empruntent sont exquises de fraîcheur : ainsi le pli étroit et solitaire parcouru par la ligne de Douarnenez, où des eaux mutines descendent entre des pentes boisées et des prés. Ce val se continue jusqu'au pied de la colline très haute (289 mètres) couverte par la forêt au Duc et derrière laquelle se trouve Locronan, un des plus grands rendez-vous de pèlerins de toute la Bretagne.

La colline ou *montagne de Saint-Ronan*, d'où

l'on découvre toute la baie de Douarnenez, joue un grand rôle dans ces cérémonies religieuses. Tous les sept ans, une procession dite la grande Troménie, à laquelle prirent part jusqu'à 40.000 personnes, fait le tour du massif; c'est un véritable voyage qui réunit rarement moins de 15.000 à 20.000 pèlerins; l'itinéraire comprend la traversée de cinq paroisses, avec halte aux villages de Locronan, Plonévez-Porzay, Quémenéden et Plogonec et à douze chapelles du parcours. L'immense théorie se déroule, hors des chemins, sur le trajet que la tradition désigne comme accompli chaque jour, pieds nus, par saint Ronan en signe de mortification.

Un des arrêts a lieu au sommet de la montagne, au Plas ar e'horn (1), dont le nom rappelle que l'un des bœufs transportant le corps du saint au lieu de son inhumation eut une corne cassée par l'un des conducteurs.

J'aurais voulu assister à la grande Troménie, mais ce n'est pas l'année où elle a lieu; j'ai dû me contenter de gravir la montagne, de jouir des grands horizons qu'elle offre et de refaire par la pensée l'étonnant périple de ce peuple breton autour de l'asile de Saint-Ronan, périple

(1) Plac-an-Horn sur la carte d'État-major.



qui est peut-être la continuation de cérémonies autrement anciennes, dues à nos premiers ancêtres.

L'église de Locronan, d'où part, où se termine cette procession sans doute unique dans le monde chrétien, est relativement récente; elle a été construite au quinzième siècle. A côté, la chapelle de Peniti abrite le tombeau de saint Ronan, encore moins ancien. C'est une table massive portée par des anges adossés à des pilastres; sur la dalle est étendue la statue funéraire du saint. Pendant les pardons, les infirmes passent sous cette pierre pour obtenir leur guérison. Église et chapelle, sans avoir le luxe et la fantaisie de détails des édifices religieux du Léonnais, n'en paraissent pas moins un décor remarquable, au cœur du bourg.

Locronan n'est pas le seul lieu de rendez-vous des fidèles; dans la paroisse de Plonévez-Porzay, sur une pente dominant la mer, la chapelle de Sainte-Anne-la-Palue attire des foules non moins considérables. Le dernier dimanche d'août, une procession accomplit le tour de la colline, itinéraire très bref si on le compare à celui de l'asile de Saint-Ronan. Le pays est désert: aussi un véritable camp formé de tentes est-il dressé pour abriter les pèlerins accourus de paroisses lointaines.

Quimper, malgré son aspect de ville moderne, est donc, par ses environs, un des points de la Bretagne où les traditions religieuses ont gardé le plus de force. En dépit de l'expansion des idées nouvelles, les pardons, comme ceux de Locronan et de Sainte-Anne-la-Palue, restent populaires.

Si les villages sont nombreux entre Quimper et la mer, rien n'est plus surprenant que les campagnes étendues à l'est, dans les bassins de l'Odet et du Jet. Sauf Ergué-Gabéric et Ergué-Armel, situés assez près de la ville et centres d'élevage des plus beaux chevaux de la Cornouaille, on ne rencontre que deux villages jusqu'à la hauteur de Rosporden; mais des centaines de petits hameaux sont reliés par des chemins fangeux. La vallée de l'Odet, sinueuse, véritable défilé, ne possède aucune route permettant de visiter des sites souvent charmants dans leur sauvagerie. Par contre, celle du Jet est longée à distance par une route nationale et, dans le fond, suivie par le chemin de fer. Dans ce pli, sauf quelques moulins moussus, on ne voit presque pas une habitation; les hameaux sont nombreux cependant, sur les hauteurs, mais masqués par les arbres.

Le paysage ne change guère lorsqu'on a franchi, à Rosporden, l'étang formé par l'Aven, une des rivières les plus aimables de Bretagne. Peut-être est-il plus sauvage encore

Ce pays de vallons, de rivières, de bois,  
De chapelles sans nombre et de petites croix.

Jusqu'à ces dernières années, on ne pénétrait pas facilement en ces campagnes où l'on peut trouver la Bretagne la plus bretonnante, le chemin de fer n'avait pas d'arrêt entre les gares de Rosporden et de Quimper, sur 20 kilomètres. Aujourd'hui une halte est établie au pied du village de Saint-Yvi, au cœur de la fraîche vallée du Jet.

### III

#### DE L'AVEN A L'ELLÉ

Le ménétrier de Rosporden. — La vallée de l'Aven. — De Pont-Aven à Quimperlé. — Fossés, talus et turons. — La forêt de Carnoët. — Quimperlé. — Une cité fleurie. — L'Isole et l'Ellé. — Chapeaux bretons. — Le pommier à cidre. — Les pommes pour l'Allemagne. — L'école d'agriculture du Lézardeau. — Les gorges de l'Ellé. — Le Faouët. — La chapelle Saint-Fiacre. — La chapelle Sainte-Barbe et son site.

(*Cartes d'État-major* : feuilles Châteaulin S.-O. et S.-E. ; Lorient N.-E. et N.-O.)

Le Faouët. Juillet.

Les voyageurs qui passent à Rosporden ont, à la gare même, une image de la Bretagne classique. Derrière le portillon se tient un joueur de binion en costume national. Grand, bien râblé, il commence sa sérénade dès que le train est arrêté et joue sans désespérer pendant le séjour, parfois assez long, du convoi. Les gros sous lancés par les auditeurs tombent sur le trottoir où le musicien tout à l'heure les ramassera. Sauf cet épisode quotidien et régulier, Rosporden n'a

guère l'allure bretonne, la ville primitive a été brûlée par les Espagnols quand ils vinrent apporter leur concours intéressé à la Ligue; seule l'église fut respectée. Aussi les constructions édifiées sur l'emplacement de la cité détruite n'ont-elles aucun caractère.

Le site est cependant pittoresque : l'étang formé par l'Aven et franchi par les chaussées des chemins de fer de Quimperlé et de Scaër reflète dans ses eaux un cordon de maisons et l'église, à demi entourée par les eaux. Une belle flèche en granit se dresse au centre du décor.

Le croisement des chemins de fer a donné à Rosporden une vie commerciale active; c'est d'ailleurs le seul rendez-vous pour de vastes campagnes. Dans un cercle de six kilomètres de rayon il n'y a pas un seul village; même, au nord, on fait plus de deux lieues avant de rencontrer un centre de population. Une infinité de hameaux et de fermes ont donc Rosporden pour marché et point d'expansion vers l'intérieur et la côte.

La partie la plus solitaire est la vallée inférieure de l'Aven. Bien rares sont les habitations au bord du cours d'eau, et même sur les collines. L'humble fleuve roule ses eaux vives dans un couloir solitaire mais verdoyant qui atteint à la grandeur aux approches de Pont-Aven.

Grossi de la petite rivière de Saint-David, il se creuse une véritable gorge entre des pentes raides revêtues de chênes et de hêtres, hérissées de granit. Le défilé est beau, surtout à l'entrée de Pont-Aven où les blocs éboulés obligent l'Aven à des rapides et à des chutes qui ont fait la célébrité de la petite ville.

J'ai tenté de suivre à pied le cours d'eau, de Rosporden à Pont-Aven, mais rarement des chemins m'ont permis de le côtoyer et je suis venu reprendre une voie familière (1) passant par Nizon et les belles ruines de Rustephan.

Pont-Aven, jadis accessible seulement par des routes assez rudes, possède maintenant une voie ferrée qui la relie d'un côté à Quimperlé, de l'autre à Concarneau. Cette ligne a ouvert aux visiteurs la plus belle partie de la Cornouaille, une de celles qui offrent en grand nombre les paysages riants ou sévères, à défaut des monuments dont sont peuplées d'autres régions du pays.

De Pont-Aven à Quimperlé, on parcourt ainsi une zone où se succèdent tous les aspects de la campagne armoricaine. La voie s'élève par un

(1) Sur Pont-Aven et le cours maritime de l'Aven, voir la 51<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

vallon humide que parcourt un ruisseau bordé d'arbres, entre d'étroites prairies. Les pentes et le sommet des collines sont revêtus de bois, de champs de céréales, de groupes de châtaigniers, de chênes ou de hêtres vigoureux. Il y a progrès évident; voici, choses assez rares dans ces contrées, une luzernière bien fournie, du trèfle non moins épais.

Au milieu de cette nature agreste, la chapelle de Saint-Fiacre forme site; mais, plus loin, que de landes encore à conquérir! De beaux herbages, des parcelles bien soignées prouvent que le sol n'est pas infertile. Les alentours de Riec révèlent un réel labeur.

Les eaux vont à l'estuaire de Belon; elles y descendent par des vallons souvent revêtus de châtaigneraies. A ces approches d'un fleuve marin permettant d'amener les engrais de l'Océan, sables calcaires ou goémons, on trouve la richesse rustique : céréales, sarrasin, pommes de terre, petits pois gagnent sur la lande que déjà les pins avaient conquise.

A travers un terroir accidenté, sauvage souvent, le chemin de fer, décrivant de grandes courbes, arrive par des pentes prononcées au bord de la rivière de Belon; l'estuaire, maintenant gonflé par la marée, reflue jusque dans les

prairies. Ce n'est qu'une apparition : le train gravit avec peine la colline qui porte Moëlan. Au delà, c'est le plateau régulier mais où la vue est bornée par une multitude d'arbres croissant sur les *fossés*, c'est-à-dire les talus de clôture. Le mot *talus* offre un autre sens, il s'applique au muret de pierre sèche employé près de la côte où les vents entravent la végétation des arbres et des arbustes. Quand le fossé est couvert d'ajonc — système également utilisé aux abords de la mer et dans les landes, — on le nomme *turon*.

La lande est ici récemment conquise, de vastes étendues montrent de longues bandes d'une terre grise si compacte, qu'elles n'ont pu être brisées et forment d'interminables rouleaux.

Le chemin de fer longe une grande lande encore sauvage étendue jusqu'à la forêt de Carnoët, dont moutonnent les futaies de chênes et de hêtres couvrant 750 hectares. Ces beaux bois qui se continuent jusqu'au val étroit et profond parcouru par la Laita où remonte le flux, renferment les ruines assez vagues d'un château dont la tradition fait le séjour d'un monstre semblable à Barbe-Bleue : Commore, comte de Poher.

Les bois de la forêt, jadis conduits à la Laita pour y être embarqués, trouvent dans le chemin

de fer un nouveau moyen d'expédition; ils forment de grandes piles près de la gare de la Forêt. Au delà encore, des landes, puis des cultures, surtout du sarrasin, et des prairies assez vastes alternant avec les pinèdes. A la marge de ces landes est la gare de Quimperlé, séparée de la ville par un ravin enveloppé d'une végétation exubérante.

A ces abords de Quimperlé la campagne se fait moins sévère, il y a de l'horizon, de la lumière partout. C'est un heureux contraste pour qui vient de Rosporden par les campagnes assez moroses de Bannalec. O la jolie ville dominant si gaiement ses deux limpides rivières, l'Isole et l'Ellé, du haut de ses collines rocheuses !

Le granit sombre s'est laissé dompter, les maisons sont claires, de grands arbres couvrent les jardins établis en terrasses fleuries de glycines, de élématites, de gueules-de-loup, vertes de fougère, de lierre et de buis, au-dessus des deux rivières, qui, réunies, forment la Laita. Des rues montantes, des voies étroites aux maisons à poutrelles, puis soudain, à la jonction des deux fleuves, des édifices de noble ordonnance. Entre l'Isole et l'Ellé, une singulière église de forme ronde comme le Saint-Sépulchre de Jérusalem, dont l'architecte s'est inspiré: c'est la basilique

de Sainte-Croix. Elle renferme un jubé singulièrement plaqué contre la muraille. La nef circulaire entourant une sorte d'église supérieure est dessinée par des piliers puissants, formés de faisceaux de colonnes et colonnettes. Autour de Sainte-Croix, de vieux hôtels, des logis de bois, les ruines d'une église ogivale, le cloître d'une abbaye devenue hôtel de ville, font de cette ville basse, la *ville Close*, un des sites urbains les plus charmants de la Bretagne.

Peu d'industries, en dehors d'importants ateliers de construction de machines agricoles et, dans les environs, des papeteries assez considérables. Cependant, dans la Ville-Haute, devant une halle, j'ai aperçu, séchant sur le sol, ces chapeaux à grands poils chers aux Bretons et j'ai pu visiter le plus que modeste atelier où ils sont fabriqués. Le poil de chèvre et la laine du pays sont la seule matière première. Comme outillage, une cuve où chauffe l'eau pour le foulage, une autre où se prépare la teinture noire, placées sous un appentis. Il y a peu d'apparence que la grande industrie s'empare jamais de cette fabrication, celle-ci a pour elle de fournir des produits de longue durée; un chapeau peut servir trente ans; aucune fabrication mécanique ne donnera un tel avantage. Aussi les humbles

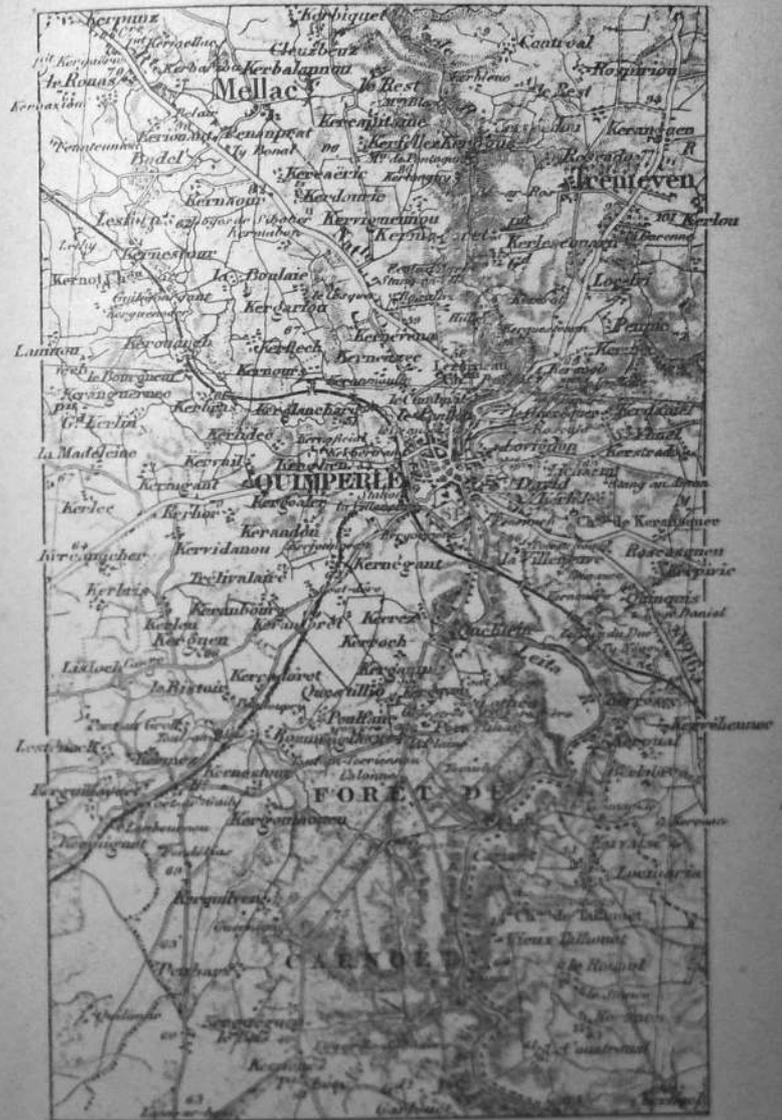
fabriques éparses dans les petites villes et les bourgs de Basse-Bretagne existeront-elles longtemps encore — tant que l'Armorique restera fidèle aux vieux costumes.

Cet heureux coin de terre, où le fuchsia et le figuier prospèrent en plein air, inspira Brizeux. Le poète était né à Lorient, mais il a vécu sa jeunesse ici, près de la forêt de Carnoët aux futaies vigoureuses. Le bassin de la Laita lui a dû sa place dans notre littérature. Peu de rivières ont chez nous une telle gloire; même le « Loyre gaulois » du vieux Joachim du Bellay n'a pas eu l'illustration de ces petites rivières bruyantes aux rives fleuries. Partout ici l'eau ruisselle, bondit et murmure :

Car sans cesse on ne voit et l'on n'entend chez nous  
Qu'eaux vives et ruisseaux, et bruyantes rivières;  
Des fontaines partout dorment sous les bruyères;  
C'est le Scorff tout barré de moulins, de filets;  
C'est le Blavet tout noir au milieu des forêts;  
L'Ellé plein de saumons, ou son frère l'Izôle,  
De Scaër à Kemperlé, coulant de saule en saule,  
Et de là, pour aller ensemble à Lo'Théa,  
Formant de leurs beaux noms le doux nom de Léta.

L'Ellé, très sinieuse, est la plus jolie des deux rivières.

Pour l'auteur des *Bretons*, elle est, avec le



fleuve Laita, le cours d'eau le plus aimé. Lorsqu'il put revoir cette Arcadie armoricaine, il s'écriait :

Bourgs d'Ellé, je reviens, accueillez votre barde !

Quimperlé, restée la douce cité de Brizeux, s'est embellie ; si la Ville-Basse ou *Ville-Close* a conservé son aristocratique allure, la campagne s'est égayée encore, les villas ont conquis les pentes. Le chemin de fer, en jetant sur la Laita, soutenue par la marée, un hardi viaduc sous lequel peuvent passer à toutes voiles les petits navires, a accru le caractère de ce site gracieux.

Toutefois, il ne faut pas chercher une riante nature en dehors des vallées ; les plateaux sont parsemés de landes et de bois, les hautes séparations des champs masquent l'horizon.

La Laita, grâce de la petite ville, avec ses deux branches de l'Isole et de l'Ellé, en était la vie avant les chemins de fer ; gonflée par le flot, elle permettait l'accès de navires de 50 à 60 tonnes, l'exhaussement des fonds et de la barre a réduit ce tonnage de moitié, il n'y a pas plus de 2<sup>m</sup> 30 d'eau dans le port en pleine mer de vive-eau, 1<sup>m</sup> 20 en pleine mer de morte-eau. Aussi le mouvement a-t-il bien décréu, il ne monte pas vingt de ces petits bâtiments dans l'an-

née (1). On peut donc dire que tout le mouvement commercial a lieu par wagon.

Aussi la gare est-elle animée, surtout à l'époque de l'expédition des pommes à cidre. Lorsque la récolte est abondante, la contrée de Quimperlé est une de celles qui alimentent le Wurtemberg, région où le cidre devient la boisson nationale, mais qui ne récolte pas assez de fruits pour sa fabrication. En bonne année, il part un train entier chaque jour pour l'Allemagne du Sud.

La culture du pommier, de tout temps répandue dans le pays, est maintenant plus soignée, scientifique, pourrait-on dire, grâce en partie à l'école pratique d'agriculture du Lézardeau, installée aux portes de la ville dans un domaine bordant l'Isole. Le Lézardeau est une de nos écoles dont l'enseignement fut le plus actif ; elle a possédé à sa tête des hommes éminents qui en ont établi solidement la réputation. C'est le seul établissement où l'on étudie sérieusement les méthodes d'irrigation (2).

(1) Mouvement du port de Quimperlé en 1907 : entrées, 18 navires jaugeant 394 tonnes ; sorties, 19 navires, 391 tonnes.

(2) Le Lézardeau a fermé ses portes au commencement de 1909, l'État n'ayant pu s'entendre avec le propriétaire du domaine.

Le cours des rivières, en amont de Quimperlé, offre de beaux paysages, malheureusement peu accessibles. Je m'étais proposé de remonter l'Ellé pour visiter les sites chantés par Brizeux. Comme au long de l'Aven, aucun chemin ne longe la rivière, même à distance, pour permettre d'admirer ces gorges parfois grandioses, toujours charmantes dans leur solitude. Si l'on veut les aborder, il faut aller loin, par des chemins souvent inextricables, entre les champs bordés de hauts fossés qui masquent les hameaux. J'ai dû renoncer à l'entreprise et rejoindre la route du Faouët, puis le chemin de Locunolé qui conduit à un passage de la rivière, débouchant ici du plus sauvage de ses défilés.

Le pays lui-même, au delà, est assez farouche. Le chemin par lequel j'ai gagné Meslan remonte un vallon profond et rocheux en laissant à l'écart le château de Boblaye. Mais quand on a pris pied sur le plateau, on retrouve un peu de vie; des hameaux bordent la chaussée. D'autres jalonnent la route de Lorient jusqu'à Meslan, village jadis ignoré et dont le nom devient familier maintenant que le réseau des chemins de fer du Morbihan y possède une de ses gares de jonction. Les lignes venues de Pontivy et de Lorient s'y réunissent pour se

continuer en une seule voie vers le Faouët et Gourin.

Ligne appelée à un bel avenir, car elle ouvre aux visiteurs cette vallée supérieure de l'Ellé où la grandeur des paysages le dispute à leur beauté. Là se trouve la petite ville du Faouët que fréquentaient déjà en multitude les pèlerins. Elle est à peu de distance de Meslan, mais la voie ferrée n'y parvient que par de grandes courbes, à cause de la différence de niveau. Jusqu'à l'Ellé on suit un vallon latéral au fond rempli de prairies, aux pentes tapissées de landes et qui devient bientôt un beau paysage : collines bien découpées, prés encadrés d'arbres, des champs de trèfle incarnat, un étang couvert de roseaux, enchâssé dans l'or des ajones, des lignes de pins, une robuste chênaie emplissant un val adjacent. Le ruisseau, abondant mais lent et sombre, aboutit à l'Ellé, plus large et rapide, qui se constitue réellement ici. Le Pont-Rouge ou Daër l'accroît sur sa rive gauche; plus loin l'Inam, appelé aussi Ster-Laër, lui apporte un flot assez considérable.

De ce point de rencontre des eaux, un superbe cirque apparaît, s'arrondissant, très vert, entre des collines tantôt boisées, tantôt nues. Sur l'une d'elles est fièrement campée la petite cité du

Faouët, où la ligne monte par un grand détour, entre des cultures bien tenues. Cette sorte d'ascension en wagon est charmante.

Le Faouët est une amusante ville aux toits d'ardoise rougis d'un lichen rougeâtre, aux murs de pierre sombre dont la teinte est relevée par les cordons blancs du mortier. Au centre s'étend une vaste place avec de vieilles et curieuses halles de charpente couvertes d'un immense comble surmonté d'un campanile; ce toit descend très bas, jusqu'au parapet. De grands ormes formant allée bordent un des côtés de la place. Près de la halle, une chapelle couronnée d'un élégant campanile accroît le pittoresque de la bourgade.

D'autres chapelles révèlent l'esprit religieux du pays. L'église, au bas d'une rue en pente, est au cœur d'un quartier qui fut évidemment la ville primitive, car la plupart des maisons y sont anciennes, avec des portes et des fenêtres d'un beau galbe; une tête sculptée en marmouset se montre à une encoignure. L'église, intéressante malgré la lourdeur de son clocher trapu, ne saurait cependant être comparée aux précieux édifices isolés dans la campagne et qui ont valu la célébrité au Faouët.

La chapelle Saint-Fiacre, au sud de la ville,

dans un hameau bordant la route de Quimperlé, est un précieux joyau du quinzième siècle, dressant au-dessus de la verdure une flèche sculptée portée sur une terrasse à jour de style flamboyant,



en encorbellement sur la façade et flanquée de deux tourelles à flèche auxquelles la relie des arcs-boutants.

Une des entrées, le porche occidental, voûté, est creusé de niches jadis peuplées de statues

que le vandalisme a mutilées ou détruites. L'intérieur de la chapelle a échappé à ces ravages. Cinq travées la divisent, les vitraux anciens ont été brisés en bien des parties, mais ce qui reste mérite l'attention. On ne les remarque guère, le regard est aussitôt attiré et séduit par un merveilleux jubé en bois sculpté qui sépare la nef du chœur. Rarement les tailleurs d'images du Moyen Age ont eu plus de verve et de licence que n'en déployèrent les artistes de la Renaissance appelés à décorer cette église d'un hameau perdu de Basse-Bretagne. Rarement aussi ils donnèrent plus d'expression à leurs effigies pieuses. Le bois a été fouillé avec un art infini. Le style flamboyant s'y montre dans son exubérante richesse. La multitude des sujets, le fini de l'exécution, ne sauraient se décrire. Ce splendide jubé a malheureusement été peint — sur l'ordre de quelque curé incapable d'en comprendre la beauté.

La chapelle Saint-Fiacre mériterait à elle seule d'attirer les artistes et les touristes au Faouët, si la petite ville ne possédait dans la chapelle Sainte-Barbe un des sites les plus remarquables, le plus remarquable peut-être de toute la Basse-Bretagne, où l'œuvre de l'homme s'associe dans une harmonie parfaite à l'œuvre de la nature.

Cette chapelle est au-dessus de la vallée de l'Ellé, à un quart de lieue à peine de la ville. Je m'y suis rendu ce matin, dès l'aube, alors que le Faouët était endormi encore. Un chemin creux y conduit, par une exquise campagne très accidentée; jadis des hêtres ombrageaient cette voie pavée de gros blocs de granit, on les a sauvagement abattus. Des murs de pierre couverts de terre où poussent les silènes, les digitales, les genêts d'or, les touffes luisantes de houx séparent les champs. Sur quelques-uns de ces fossés croissent des châtaigniers et des chênes. Le chemin s'élargit, planté sur ses côtés de jeunes arbres : platanes, châtaigniers et hêtres, pour atteindre un fond de ravin d'où un escalier de granit, coupant un détour, ramène au chemin pavé transformé en large avenue de chênes.

Les degrés de l'escalier sont aujourd'hui jonchés d'asphodèles, comme si une procession les avait gravis. Cette plante, que les Bretons appellent *milath* (?), me dit un bonhomme rencontré, abonde ici comme dans la brousse algérienne. Elle dresse ses grands thyrses d'un blanc violacé au milieu de la lande; d'abord mêlée aux fougères et aux genêts, elle finit par devenir maîtresse du sol sur le plateau, où bientôt l'on parvient.

Soudain voici le vide, une vallée large, profonde, sauvage, parcourue par un torrent aux eaux blanchissant entre les roches qui encombrant son lit : l'Ellé. On pourrait croire à un site de montagnes tant l'abîme est creux et étendu, tant paraît haute et âpre la ride d'où descend la rivière : cette ride c'est la première terrasse de la Montagne-Noire.

Sauvage et grandiose est le tableau ; l'impression pourtant n'est pas comparable à celle que l'on éprouve en arrivant au bord précis de la falaise. L'homme a accru la beauté des choses. Des monuments d'une grâce parfaite s'accrochent au roc. Sur une pointe isolée se dresse la chapelle de Saint-Michel, fort simple, reliée au plateau par une arche d'une belle envolée, supportant une chaussée bordée de balustres. En avant, un beffroi fort rustique, simple toit aigu d'ardoises porté sur quatre piliers robustes. La cloche suspendue sous l'abri est mise en branle par chaque pèlerin au jour du pardon.

La sonnerie doit demander de la force, car Brizeux, dans les *Bretons*, fait dire à Liliez, dont on raillait la jeunesse :

Ceux-là m'approuveront qui m'ont vu l'an dernier  
Avec des bras si forts, quoique mince et sans barbe,  
Mettre la grosse cloche en branle à Sainte-Barbe.

A mi-hauteur de la falaise, sous la roche à pic, entre des arbres à grande ramure, une délicieuse chapelle semble jaillir du granit qui la porte ; ses hautes fenêtres flamboyantes, son porche ciselé, sont d'admirables choses.

Des rampes à larges degrés, encastrées d'élégants pilastres de pur style Renaissance, descendent par un tracé harmonieux à la chapelle Sainte-Barbe, ce joyau. Des murailles puissantes relient les masses de granit qui forment la falaise, d'autres degrés passent sous l'arcade de la chapelle Saint-Michel, d'autres montent à celle-ci. L'ensemble est une œuvre de féerie d'autant plus saisissante que la solitude est plus complète. Le lierre qui enveloppe les rampes, les fougères qui croissent dans les murs, les châtaigniers et les chênes qui arrondissent leur ramure, accentuent ce caractère d'architecture de rêve. Aucune grande construction royale, fût-elle d'un Louis XIV ou d'un Louis de Bavière, n'a atteint un tel degré de suprême beauté.

Et cela dans un paysage extraordinaire ; la vallée de l'Ellé, emplie de roches et de landes, est farouche.

La chapelle Sainte-Barbe, pour l'accès de laquelle ces rampes, ces degrés, ces balustres ont été construits, est recouverte par les branches

d'un frêne séculaire, géant de l'espèce, puisqu'il n'a pas moins de six mètres de tour à sa base. L'édifice est gracieux par ses vastes fenêtres à réseau flamboyant, ses contreforts surmontés de pilastres sculptés, mais beaucoup des œuvres d'art qu'elle renfermait ont été détruites. De beaux vitraux ont été respectés.

Cet ensemble extraordinaire d'édifices et de voies d'accès est, dit la tradition, l'œuvre d'un seigneur de Toulboudou, dans la paroisse de Loemalo. Surpris par l'orage pendant une chasse, il vit la foudre frapper le rocher et en détacher des blocs énormes qui roulaient vers lui. Il fit le vœu d'élever une chapelle à l'endroit où s'arrêterait la masse la plus menaçante; celle-ci se fixa sur un ressaut où, dès le lendemain, les maçons commençaient à édifier la chapelle.

Seigneur ou architecte, celui qui conçut Sainte-Barbe était homme de goût, à la fois artiste et poète.

## IV

## ENTRE ELLÉ ET ISOLE

Du Faouët à la Montagne-Noire. — Dans la lande transformée. — Le Saint. — Langonnet et son abbaye. — Gourin. — En vue de la Montagne-Noire. — Roudouallec et Port-Tarascon. — Les cacous. — La vallée du Ster-Laër. — Aux sources de l'Isole; les défrichements. — Scaër. — Les tailleurs et le vêtement bas-breton. — L'aménagement. — Les fêtes de Scaër : la lutte,

(Carte d'État-major : feuilles Châteaulin S.-E., N.-E., S.-O., N.-O.)

Scaër, Juillet.

La région étendue entre le Faouët et la Montagne-Noire est une des plus accidentées de la Bretagne. Ni plateau ni montagne, mais un réseau extraordinaire de vallées, de vallons, de ravins où des ruisseaux se forment, de plis où les eaux n'apparaissent qu'avec les pluies. Presque tous ces courants vont à l'Ellé; moins nombreux sont les ruisseaux allant à l'Isole qui coule au fond d'une gorge si étroite, entre Scaër et Quimperlé, que nul hameau ne s'y est installé. Rares y sont les moulins.

Cette contrée serait intéressante à parcourir, mais les routes sont peu nombreuses encore et les gîtes font complètement défaut. De Bannalec à Gourin, sur 25 kilomètres à travers la partie la plus accidentée, du Faouët à Scaër, sur 16 kilomètres, on ne trouve aucun village dans l'intérieur du triangle formé par les voies ferrées entre Rosporden, Gourin et Meslan; il n'y a que trois chefs-lieux de commune : Saint-Thurien, Querrien, Lanvéneq, centres minuscules, sans ressources pour le voyageur. Cela empêchera toute exploration de cette contrée où les sites pittoresques abondent.

La route du Faouët à Gourin ne dessert qu'un village, Saint; encore est-il à l'écart. Le chemin de fer à voie étroite a dû décrire des détours afin de chercher le trafic près des centres où la population de centaines de hameaux épars se réunit pour les actes de la vie religieuse, civile ou commerciale; mais son parcours évite la zone la plus découpée du pays pour utiliser un plateau faiblement accidenté.

Cependant, en quittant le Faouët, on peut se rendre compte de la physionomie générale; la voie, comme la grande route, se tient entre l'Ellé et son grand affluent le Ster-Laër. De chaque côté, de vastes horizons s'étendent; à

droite larges vues sur le cours de l'Ellé, à gauche nombreuses vallées plissant le massif de collines.

L'arête traversée est en partie inculte; de larges pans de landes s'étendent, fleuries d'asphodèles; de grandes étendues cultivées pour la pomme de terre ont encore de hautes frondes de fougère, disant la conquête récente. Dans les parties creuses, beaucoup de pâtures humides.

Pourtant le progrès est manifeste. Le seigle, vigoureux, avoisine des champs de trèfle incarnat, des céréales variées alternent avec les landes et les pins. Les fermes elles-mêmes se transforment, les misérables toits de chaume sont peu à peu remplacés par l'ardoise que la voie ferrée permet d'amener des carrières de Mottref. Des cultivateurs en costume national répandent à la volée les engrais chimiques. La veste ronde, le chapeau à grand ruban, paraissent un extraordinaire anachronisme devant ce progrès.

La Bretagne vit donc encore par l'aspect des êtres, comme elle vit par la lande, sur bien des points inviolée et délicieuse en ce moment sous sa parure. Les genêts ont fleuri dans la lande farouche et mettent des nappes d'or à travers lesquelles vont des chevaux robustes, de belles formes. Toute la région se livre en grand à l'élevage.

Ces campagnes où les habitations sont clairsemées ont pour centre le Saint, village peuplé de 340 habitants à peine, chef-lieu d'une vaste commune de 2.500 âmes. Une gare assez éloignée dessert le Saint; installée sur un point élevé du plateau, elle commande à l'ouest de vastes horizons. Non loin de la station, dans une conque herbeuse, se dresse la flèche à jour d'une élégante chapelle, une fontaine qui jaillit dans la prairie est entourée de balustres. L'édifice occupe un beau site dominant le val profond parcouru par le ruisseau du Moulin-du-Duc. Le village du Saint, avec ses maisons de granit sombre, son église écrasée sous un grand comble, est d'une pénétrante mélancolie.

Au delà se montre, plus vaste, une église flanquée d'un clocher carré surmonté de pinacles. Un bourg l'entoure, se prolongeant par un faubourg de maisons neuves vers une gare fort animée. Le chemin de fer fait accroître ici Langonnet, humble chef-lieu (407 habitants) d'une commune dix fois plus peuplée, couvrant un immense territoire. Un autre groupe d'habitations s'est formé à l'est, au fond d'un vallon, près des vastes constructions d'une ancienne abbaye devenue haras, puis collège et enfin colonie d'enfants dirigée par les pères du Saint-Esprit. Le haras,

créé en 1807, joua longtemps un rôle considérable dans le développement de l'industrie chevaline. L'école actuelle n'est pas moins intéressante par les leçons agricoles qu'elle répand autour d'elle. Les Pères ont mis en valeur de vastes étendues de terres. Ceux des enfants qui ne se livrent pas à la culture apprennent un métier dans des ateliers remarquablement organisés.

L'abbaye de Notre-Dame de Langonnet fut reconstruite au dix-huitième siècle, comme tant d'autres moutiers dont la transformation est une si grande perte pour notre domaine artistique. Cependant une belle salle capitulaire a échappé à la destruction, ainsi que l'église. Le bourg même de Langonnet offre peu d'intérêt, mais il devient un centre commercial; des magasins se sont créés autour de la gare pour recevoir les grains et autres produits du pays, et abriter les engrais de plus en plus demandés par les cultivateurs. Le centre est à un quart de lieue autour de l'église, qui offre de belles parties de l'époque romane. Une immense plaine incomplètement cultivée, fond d'un vaste lac desséché, s'étend au nord et à l'est. La conquête est ancienne, car fort archaïques d'aspect sont les hameaux dans ces solitudes étendues aux confins des trois départements bas-bretons : Morbihan, Finistère,

Côtes-du-Nord. L'un d'eux, la Trinité, possède une belle église de la Renaissance.

Cet ancien fond de lac où le Langonnet et le Rozo se mêlent n'est pas complètement conquis par la culture, bien qu'il soit divisé en une multitude d'enclos à l'aide de fossés. Des genêtières aux fleurs d'or servent au pacage, l'ajone et la bruyère dominant. La plaine mélancolique va finir au nord, où moutonnent les croupes nues et basses de la Montagne-Noire.

Le chemin de fer court dans la plaine. Des landes, toujours des landes, des genêtières, parfois un peu de seigle. Quelles belles prairies, cependant, obtiendrait-on ici, sous un climat humide, en aménageant les eaux, en apportant au sol les éléments de fertilité qui lui manquent ! Il faut approcher de Plouray pour trouver un peu de richesse rustique. Les hameaux, enfouis dans les arbres, sont entourés de cultures, pommes de terre vigoureuses, sarrasins naissants. De grands châtaigniers couvrent les fossés, des pommiers noueux jalonnent les champs. Au levant, Plouray se montre, à la base d'un rideau de collines basses.

Maintenant nous quittons la plaine pour un val très vert. Descente longue et rapide suivie de rampes sinueuses jusqu'à la halte de la Ma-

deleine-Kergogan établie hors de toute vue de village. Tout proche, cependant, un hameau se blottit dans un creux. Plus loin c'est un bassin très bocager : fossés plantés de grands arbres, prés complantés de pommiers mal soignés, beaucoup de bétail, des poulains fringants accompagnant leur mère au travail. Le pli devient humide, un ruisseau le parcourt, dérivé pour un moulin ; çà et là quelques métairies isolées, la chapelle Saint-Guegnolé, voisine d'un hameau. Au fond une petite ville, Gourin, couvrant une croupe ; au sommet se profile le clocher à jour de l'église.

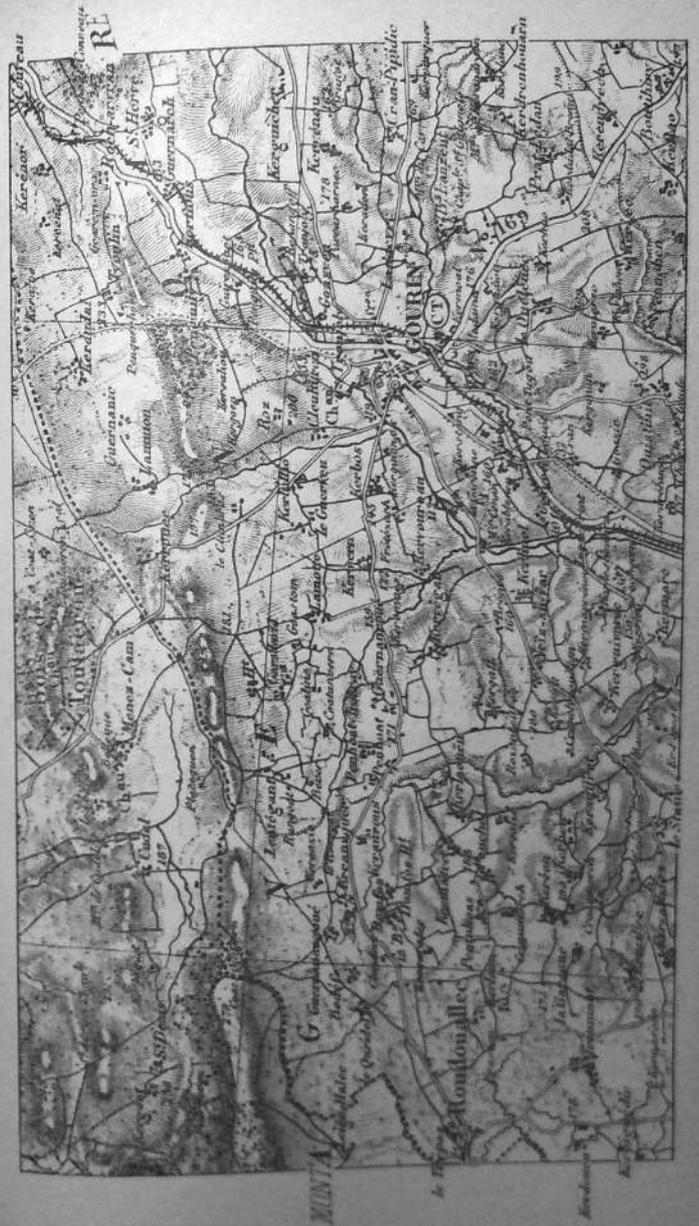
La population de la commune, plus de 5.000 habitants, fait croire à un gros centre rural ; mais il n'est même pas 1.400 âmes au centre de l'agglomération. Le reste se répartit en hameaux sur près de 7.500 hectares d'un territoire très accidenté, parcouru par une infinité de ruisseaux qui vont former le Ster-Laër ; même la commune s'étend au delà des croupes hautes et sombres de la Montagne-Noire qui dominant Gourin.

Celui-ci est plutôt un bourg qu'une ville. Des rues montueuses, sans intérêt, couvrent le flanc de la colline sous laquelle sont les deux gares des chemins de fer de Carhaix à Rosporden et de Lorient. La voie maîtresse aboutit à une petite

place ombragée de tilleuls, entourant une fontaine jaillissante, luxe aussi rare en pays breton qu'il est répandu dans le Jura ou les Alpes. Deux jets tombent par intermittence d'une colonne; ils s'arrêtent, se réduisent, reviennent, bruissent puis font silence. Les constructions de la place sont anciennes; l'une d'elles curieuse par son étage en surplomb, porté sur des piliers de granit.

L'église est voisine; pittoresque avec ses pignons latéraux dentelés, encadrant de grandes fenêtres, ses gargouilles et ses chimères. Le clocher à galeries ouvragées, surmonté d'un dôme et d'une lanterne, évoque déjà le pays de Léon où la plupart des édifices religieux sont conçus sur ce type. Le porche, recouvert d'une belle charpente apparente, abrite une élégante porte de la Renaissance. Mais l'intérieur, éclairé par trois hautes fenêtres flamboyantes, est sans intérêt.

A côté de l'église subsiste un ossuaire de 1778; auprès, le cimetière renferme une chapelle à laquelle on accède par un admirable porche flamboyant. Des abords de ce quartier religieux, dont les maisons gardent un sévère aspect monastique, on jouit de larges vues sur la Montagne-Noire : lourdes croupes nues, hérissées de rochers énormes et bizarres où alternent les lan-



des rases et les champs de seigle. Un large bassin couvert d'arbres les sépare de Gourin.

Le bourg dut être clos jadis, deux pilastres marquent encore l'entrée de la route du nord, près d'un logis aux allures de manoir.

Le canton morbihannais dont Gourin est le chef-lieu est, avec celui du Faouët, comme isolé entre les Côtes-du-Nord et le Finistère. Il confine avec ce dernier dans la Montagne-Noire et, à l'ouest, au sein des immenses landes incomplètement conquises dans lesquelles naît et se traîne l'Isole avant son entrée dans les gorges. Une commune, Roudouallec, où je me propose d'aller bientôt (1), a son village principal assis dans ces landes, à la limite même des deux départements. Pauvre séjour, comme il en est peu de plus misérable en Bretagne, si pauvre que les habitants, rompant avec les mœurs bretonnes, finirent par émigrer, les uns au Brésil, les autres à la suite du marquis de Rays. Roudouallec fut la principale commune décimée par ce courant, mais l'émigration entraîna des paysans de tout le canton, même de ceux de Carhaix et du Faouët. Les deux entreprises eurent une suite pitoyable : avec le marquis de Rays, ce fut

(1) Voir pages 164 et suivantes.

le désastre qui inspira le *Port-Tarascon* de Daudet. Au Brésil, la petite phalange bas-bretonne échoua misérablement pour des raisons peu connues, ses membres revinrent plus pauvres qu'ils n'étaient partis.

Depuis cette époque, les agents d'émigration n'ont plus réussi à détourner les gens de la Montagne-Noire. Ceux-ci, d'ailleurs, trouveront remède à leur misère dans l'emploi des engrais et de méthodes culturales perfectionnées.

Cette population déjà si pauvre avait jadis ses parias ; là étaient le plus nombreux ces cacous qui furent un objet d'horreur et, souvent encore, soulevèrent le mépris. Ces cacous ou caqueux, dont on ignore longtemps l'origine et qui passaient aux yeux de la population pour des descendants de juifs, étaient issus des lépreux, si communs au Moyen Age. Cette répulsion les faisait tenir à l'écart ; la plupart des métiers, sauf celui de cordier, leur étaient interdits ; aussi l'art du cordier était-il tenu pour infâme. Les pauvres gens se retirèrent dans les parties les moins habitées, où ils se livrèrent au défrichement des landes. Cambry signale que ces caqueux, fort nombreux de son temps, avaient souvent créé de belles cultures. Peu à peu les préjugés s'effacent, les cacous se fondent insensiblement dans la popu-

lation. Dans quelques années, leur souvenir sera aussi vague que celui des lointains ancêtres auxquels on doit les frustes monuments encore debout, tel le grand menhir de Kergus. Déjà on n'a aucun souvenir d'eux en beaucoup de villages.

Le chemin de fer qui relie Morlaix et Carhaix à Rosporden, artère transversale de la Basse-Bretagne, amènera la transformation de toute la contrée. Pour les débuts ce changement s'affirme par la destruction des châtaigniers qui sont la parure des vallées aboutissant à celle du Ster-Laër. On ne peut s'empêcher d'évoquer le temps où la Montagne-Noire et les plaines étendues à sa base étaient couvertes de forêts. Ces bois disparus, la désolation s'est faite.

Le châtaignier alimente le trafic de la voie; les gares ont souvent de grandes piles de bûches qui seront chargées à destination des fabriques d'acide gallique. Les arbres exploités croissent plutôt sur les fossés qu'en châtaigneraies; ils sont donc en somme défavorables aux cultures par leur ombrage, et leur perte n'est pas très sensible, sinon pour la beauté du pays, car on ne les remplace guère, même par des arbres à basse tige comme le pommier.

Les hêtres, qui enclosent bien des domaines,

sont respectés; ils conservent à ces pentes la fraîcheur et la grâce. Il en est de belles rangées au long du Ster-Laër jusqu'à l'endroit où route et voie ferrée quittent la rivière naissante pour s'élever par un vallon latéral sur le plateau où se forme l'Isole. A la tête de ce vallon, on a de belles vues sur un pays solitaire, mais charmant. Ce ne sont que prairies encloses de chênes têtards énormes, dont la ramure masque les maisons. Cependant les hameaux sont nombreux, surtout sur les versants du val de Kerandraon, qui ouvre de profondes perspectives vers les campagnes du Saint.

Le plateau était, il y a peu de temps, une immense lande au sein de laquelle les paysans avaient construit de misérables demeures entourées de quelques cultures. En ce moment, la conquête se fait, la charrue a retourné le sol, des talus de terre enclosent les champs ainsi gagnés. J'ai l'explication de cette métamorphose à la gare de Guisriff : plusieurs wagons de tange y sont arrêtés; cet amendement calcaire a été chargé sur les quais de Morlaix. Grâce à lui et à la chaux également amenée, la stérilité de la lande est vaincue.

Les arbres n'ont pas encore revêtu les fossés — les talus —; aussi a-t-on d'immenses vues sur

la plaine où se traînent l'Isole naissante et ses affluents. On voit se dresser, à 13 kilomètres, l'église de Coray, bourg bâti au sommet d'une ondulation d'où s'épanchent d'un côté vers l'Odet, de l'autre vers l'Aven, de nombreux ruisseaux.

Guiseriff, dont la gare sert à la répartition des engrais marins, est le dernier village morbihannais. Il se révèle par la flèche aiguë de son église surgissant au-dessus de rangées de pins, premier effort de transformation de la lande. Partout la terre inculte est assiégée; de beaux champs, enclos de talus revêtus de bruyère, disent le labour actuel.

Des cultures plus anciennes bordent l'Isole déjà devenue rivière; les eaux sont masquées par une végétation de plantes aux grandes ombelles blanches. La rivière coule au pied de pentes à peine sensibles. Sur celles de la rive droite s'étale largement Scaër, une des villes classiques de la Basse-Bretagne, celle dont le nom évoque peut-être le plus rapidement l'idée du pays.

La déception est grande lorsqu'on pénètre dans l'intérieur : ce n'est qu'un grand bourg, régulier et banal, avec des maisons peintes en blanc où l'encadrement de granit sombre a seul été respecté par le badigeon. Cela est infiniment

moins breton que bien des bourgades littorales. Le jour où j'y parviens, je puis d'autant plus volontiers me croire loin de l'Armorique que la solitude des rues est complète; pas un costume pour me rappeler que c'est ici le lieu où l'aspect des êtres a le plus de couleur locale.

C'est cependant bien le Scaër que Brizeux a chanté; et la ville garde le souvenir du poète par le nom d'un hôtel. Lorsqu'on s'est fait à la solitude des rues et des ruelles, on retrouve d'ailleurs la Bretagne en jetant un regard dans les intérieurs, en découvrant ateliers et boutiques. Femmes et jeunes filles, dans leurs costumes pittoresques et éclatants, travaillent, près des fenêtres, à des vêtements semblables aux leurs, des tailleurs cousent ou brodent des vestes. Ces ouvriers de l'aiguille sont ici nombreux; aussi ne sont-ils pas, comme dans les villages, l'objet des quolibets que leur vaut un travail exempt d'agitation : « Il faut trois tailleurs pour faire un homme », dit le proverbe.

Des ateliers de menuisiers produisent encore les meubles bretons d'un art si particulier. Mais c'est peut-être moins à l'usage des gens du pays qu'à celui des touristes. Les Bretons abandonnent leur ameublement pour se constituer des intérieurs semblables à ceux que l'on voit par-

tout. Par contre, les magasins des grandes villes bretonnes vendent en quantité aux étrangers des armoires, des bancs, des lits que l'on croit être de pur style local, alors qu'ils sont bien plus ornés que ne le furent jamais les meubles vraiment indigènes.

Scaër fut de tout temps une ruche de petits artisans et de commerçants; les cultivateurs y sont peu nombreux. Lorsque Cambry la visitait, en 1794, on n'y rencontrait que trois laboureurs sur cinq cents hommes. « Le reste, écrivait-il, agiote, commerce, est ouvrier, fait des sabots dans les forêts voisines. » On y comptait alors vingt-quatre auberges. Aujourd'hui encore le commerce domine, mais la commune est un grand terroir agricole, plus des quatre cinquièmes des habitants vivent en dehors du bourg (1) sur un immense territoire. Celui-ci ne couvre pas moins de 11.759 hectares; aucune commune n'est plus vaste dans le Finistère où elles sont pourtant d'énorme étendue.

Au nord, beaucoup de landes, avec des hameaux petits et clairsemés; au sud, campagnes très accidentées à travers lesquelles l'Isole se creuse des gorges profondes, des hameaux acces-

(1) Population de Scaër: 6.565 habitants, dont 1.269 dans l'agglomération.

sibles seulement par des chemins qui sont des fondrières et dissimulés dans les arbres. Deux forêts, Coatloch et Cascadec, restes d'une sylve plus vaste, subsistent encore. La vie industrielle ne s'y manifeste que par la papeterie de Cascadec, sur l'Isole, dans un site délicieusement sauvage.

Cette population éparsée ne vient au chef-lieu et ne l'anime qu'aux jours de marchés, de foires, de fêtes. Mais alors c'est un mouvement extrême, surtout lors des fameuses luttes qui attirent la foule de tous les points de la région. Ces jeux, qui ont lieu dans une vaste prairie, les courses de chevaux, les concerts de binious, n'ont rien perdu de leur popularité de jadis :

A Scaër, le lendemain de la fête du bourg,  
 Au bruit de la bombarde, au rappel du tambour,  
 On vit comme la mer quand elle monte et houle,  
 Dans un immense pré courir toute une foule;  
 Et là, jeunes et vieux, hommes et femmes, tous  
 En cercle sur le pré rangés à deux genoux.  
 D'autres pendus au tronc des ormes et des frênes,  
 Attendre les lutteurs sur ces vertes arènes.

Le tableau reste le même, comme au temps où  
 Brizeux chantait leurs pères, les lutteurs s'étreignent  
 au signal donné :

Bientôt, faisant siffler sa gaule blanche et lisse,  
 Un ancien écarta la foule et cria : « Lice ».

Ces réunions populaires, qui rappellent la Grèce antique sous le ciel pâle de l'Armorique, sont peut-être plus fréquentées encore que par le passé; les chemins de fer amènent les habitants de paroisses lointaines. Elles demeurent pour Scaër un sujet d'orgueil : c'est la photographie de la lutte et celle du pardon que l'on voit étalées en cartes postales à la vitrine des boutiques du bourg. La population actuelle est plus attachée à ces fêtes qu'à la fontaine de Sainte-Candide, si longtemps vénérée pour les vertus merveilleuses qu'on lui attribuait. J'ai demandé à des gens du village de me l'indiquer : ils ont paru ne pas me comprendre; c'est par hasard que je trouvai dans une prairie le court aqueduc qui amène ses eaux à Scaër.

## V

## LE VANNETAIS (BROËRECH)

Déserts, déserts ! — Les landes de Bannalec. — De Vannes aux landes de Lanvaux. — Le camp de la Villeneuve. — Sur les landes. — Le camp de Meucon. — Grand-Champ. — L'abbaye de Lanvaux. — La transformation des landes. — Le domaine congéable. — La vallée de l'Arz. — Le vallon du Loch. — Les forêts et leurs ouvriers. — La gare de Colpo. — Moustoirac et ses familles ecclésiastiques. — Locminé.

(Carte d'État-major : feuilles Châteaulin S.-O., S.-E.; Lorient N.-E.; Vannes S.-O., S.-E., N.-E., N.-O.)

Locminé. Juillet.

Déserts, déserts, déserts ! disait Arthur Young pour décrire le pays entre Quimper et Quimperlé, que parcourt la route tracée au-dessus de la vallée du Jet. « Même aspect *sombre* jusqu'à Lorient, mais quelques traces de cultures et beaucoup de landes, » ajoute-t-il. Et d'Hennebont à Auray : « Les bois, dix-huit milles les plus pauvres que j'ai encore vus en Bretagne. »

Le tableau, en dépit de plus d'un siècle écoulé, reste en partie exact. Certes, bien des landes ont

disparu, mais cet aspect inculte est encore celui de la plus grande partie du pays, en dehors des abords des villes et des villages, fort rares d'ailleurs. L'impression est d'autant plus vive que les cultures sont invisibles entre leurs hautes élévations d'arbres étêtés. On n'a de l'espace qu'en parcourant les landes, étendues moroses de bruyère et d'ajonc.

Entre Rosporden et Quimperlé, deux agglomérations seulement : Kernével, menu village, et le bourg de Bannalec, de médiocre importance, mais chef-lieu d'une énorme commune de plus de 6.000 âmes. Bannalec est ainsi appelé par euphonie ; le vrai nom est Balaneck, *lieu planté de genêts*. Les genêts abondent encore dans ces campagnes où la population réside en d'innombrables, mais invisibles hameaux, où les mégalithes sont nombreux, où de vieux châteaux apparaissent soudain au débouché de quelque chemin creux. Non loin de l'étoile de routes qui constitue Bannalec, un de ces châteaux forts, Grimerc'h, couvre une haute motte artificielle.

Le chemin de fer a amené des défrichements dont on ne se rend compte qu'en pénétrant au cœur de ce territoire compris entre l'Isle et l'Aven. L'élevage s'est beaucoup accru, aussi

Bannalec est-il devenu un marché important pour les beurres, dirigés sur Paris ou sur l'Angleterre. Cette industrie se développera longtemps encore.

De Quimperlé à Lorient, toujours le même paysage de landes entremêlées de cultures dans lesquelles se dissimulent les fermes. La route ne traverse ou ne dessert directement aucun village ; le bourg de Guidel, important en une telle contrée, avec ses 1.200 âmes, est à l'écart, dans une zone peuplée de mégalithes et que borde le cours sinueux de la Laita. Le chemin de fer frôle les villages de Gestel et de Quéven, déjà dans la zone d'attraction de Lorient. Mais, malgré le voisinage d'une grande ville, la lande couvre encore bien des espaces ; elle confine même aux faubourgs.

Je ne m'arrête ni à Lorient, ni à Hennebont, ni à Auray, ni à Vannes dont j'ai parlé en un autre volume (1) ; je poursuis la course jusqu'à cette dernière ville par des campagnes toujours semblables, empreintes cependant d'une mélancolie pleine de douceur. Même lorsque la lande

(1) Sur ces villes et celle de Vannes, voir la première édition de la 5<sup>e</sup> série du *Voyage en France* et la 51<sup>e</sup> série (provenant, comme le présent volume et la 52<sup>e</sup> série, de la refonte de la 5<sup>e</sup>).

a été fortement entamée par la culture, le paysage conserve ce caractère. Les hameaux, entre leurs arbres, sont moroses à cause de la rudesse des matériaux et de l'architecture, de la saleté des abords. Plus mornes encore sont les villages : Branderion, Landévant ou Landaul, tristes séjours auxquels le passé n'a pas laissé les édifices, pittoresques ou précieux, qui font le charme et l'intérêt du Léon et de la Cornouaille.

C'est le Vannetais, en breton le *Broërech*, partie de la Basse-Bretagne plus sévère, plus triste que les autres, sauf dans la partie marine où les estuaires ont tant de variété et parfois de beauté.

La lande, offrant encore l'aspect le plus fréquent du sol, est en partie conquise par les pins, dont l'exploitation, devenue l'industrie principale de ce pauvre pays, alimente le fret pour les ports de Lorient, Auray et Vannes. Les environs d'Auray surtout sont une vaste pinède avec des clairières où de sordides hameaux cultivent le seigle et se livrent à l'élevage des chevaux. Dans la direction de Vannes, les plantations de pins ne couvrent pas d'aussi grands espaces, mais le pays n'en est pas plus riant pour cela. Rien n'y captive l'attention ; le parcours, par la route, est fastidieux, même il semble long

quand on le fait en wagon. Sans cesse se suivent des landes et des cultures misérables.

Et cependant cela semble animé et frais lorsque l'on compare cette région — où la mer pénètre en remontant des ruisseaux dont elle fait de larges estuaires — avec l'intérieur du Vannetais, où conduisent les chemins de fer d'Auray à Pontivy et de Vannes à Locminé ! Ce dernier surtout, qui traverse l'extrémité des landes de Lanvaux, dont j'ai dit la physionomie maussade (1), dans la partie appartenant à la Haute-Bretagne.

La ligne qui parcourt ces landes est une des plus utiles du réseau à voie étroite du Morbihan ; elle relie le chef-lieu à Pontivy, ville centrale de la Bretagne, d'où rayonnent d'autres voies ferrées. Elle a ouvert à l'activité toute une vaste région jusqu'ici isolée et se complète par une ligne transversale conduisant d'un côté à Lorient, de l'autre à Ploërmel.

Cette voie est entièrement en Basse-Bretagne bretonnante, mais à une faible distance de la limite des langues. Celle-ci passe à deux lieues à peine de Vannes, où Saint-Nolf est la première commune d'idiome breton rencontrée en venant

(1) Voir la 51<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

de Redon. De Saint-Nolf à Vannes, le riant valon que l'on parcourt par la voie ferrée et qui contraste si heureusement avec les landes jusqu'alors traversées, appartient entièrement au brezonnec. Celui-ci se maintient énergiquement dans les faubourgs du chef-lieu.

Le chemin de fer de Locminé, se détachant de la ligne de la Roche-Bernard (1), monte droit au nord. La campagne cultivée, champs et prés encadrés de chênes, fait bientôt place à la lande. Partout des ajoncs sur les pentes, mais dans les creux il y a des prairies très fraîches, le val que domine le village de Saint-Avé a des coins heureux et, plus haut, des sites fiers; une colline hérissée de rocs sombres semble une forteresse. Ce fut en effet un point de défense; une triple rangée de retranchements enclôt un petit plateau portant encore le nom de camp de la Villeneuve. Cette fortification antique, à demi entourée de vaux profonds, a été attribuée aux Celtes, des vestiges romains trouvés près du hameau de Mangolorian ou Mango-Lerian permettent de supposer une antiquité moins grande.

Ce plateau est aujourd'hui désert, mais le valon où le chemin de fer s'est engagé renferme

(1) Voir la 51<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

quelques hameaux et le vaste établissement de Lesvellec où sont traités les aliénés du Morbihan. Le val, jusqu'alors d'aspect tranquille, se hérissé de rochers; une tour et un manoir couverts de lierre, des hameaux éparpillés, la chapelle Saint-Michel dressée sur un monticule rocheux constituent un paysage pittoresque. La voie le contourne par un brusque détour pour éviter un ravin profond. Sur l'autre versant, Meucon se groupe à une croisée importante de routes. De toute cette région on jouit d'immenses vues; vers le sud, on voit en entier le Morbihan, parsemé d'îles, et des campagnes au delà desquelles l'Océan se devine.

Combien est triste, au nord, le plateau parcouru! Des landes, des genêtières dont les arbustes atteignent de grandes proportions. On avait commencé à couvrir ces terres infertiles à l'aide de plantations de pins, mais l'armée les a acquises pour y installer le champ de tir destiné à l'artillerie du 11<sup>e</sup> corps. On a donné au camp où séjournent les troupes le nom de Meucon; celui de Grand-Champ eût mieux convenu, non seulement à cause de l'importance relative de ce bourg, mais parce que les landes qui constituent une sorte de région naturelle rattachée aux landes de Lanvaux sont désignées d'après

ce chef-lieu de canton, assis au point culminant de ces collines désolées.

Le champ de tir occupe cette arête, longue de près de 10 kilomètres jusqu'à Grand-Champ et qui va finir, en s'abaissant à peine, dans le coude très brusque formé par le ruisseau de Loch, origine de la rivière d'Auray. Sauf une chapelle, pas une construction sur ce long espace où les batteries sont exercées sur cibles ou sur silhouettes. Mais de Grand-Champ au repli du Loch, les hameaux sont nombreux.

Grand-Champ, cœur de la contrée, chef-lieu d'une commune populeuse, est un bourg de moins de 700 habitants; son territoire renferme de nombreux monuments mégalithiques. La colline qu'il occupe commande de grands horizons vers la mer ou, par delà le Loch, d'immenses landes en partie boisées faisant partie du système de Lanvaux. L'abbaye, aujourd'hui en ruines, qui a donné son nom à cette longue chaîne de collines couvertes de landes appartient à la commune de Grand-Champ. Ces pauvres restes gisent au fond du vallon du Loch; plus haut, une grande zone boisée se nomme forêt de Lanvaux, deux hameaux portent le même nom. La forêt se prolonge à l'ouest par la forêt de Flo-range et la forêt de Camors; celle-ci marque

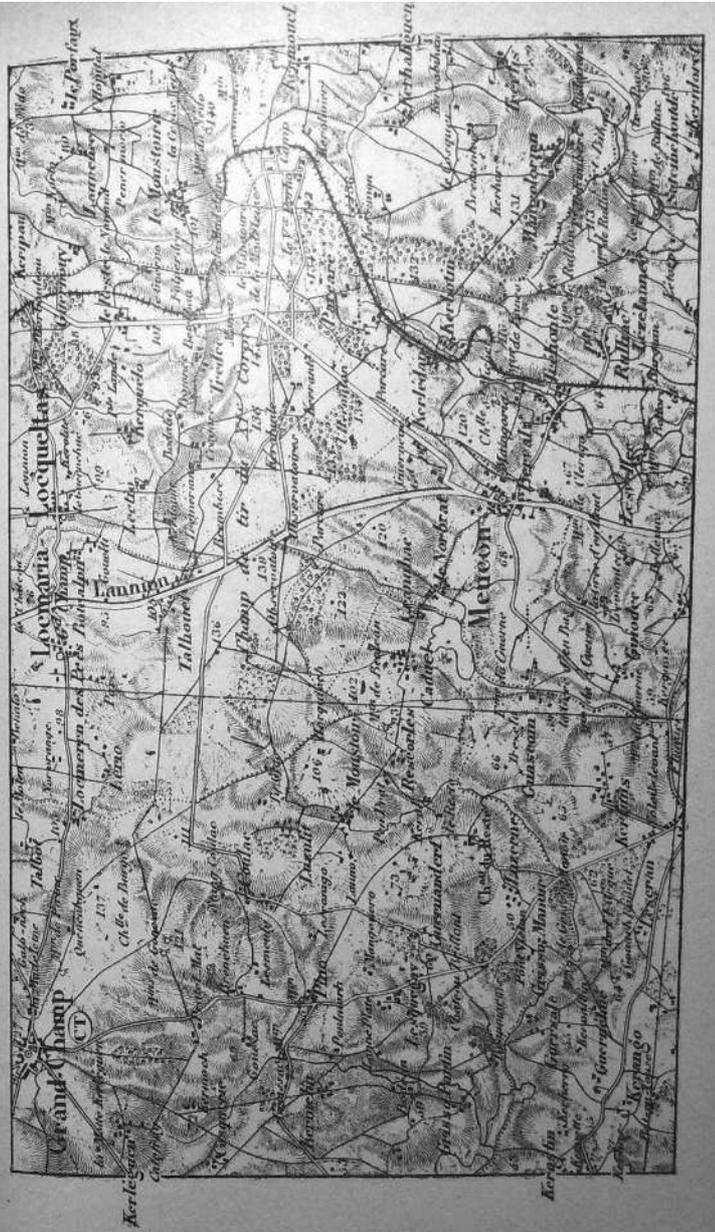
l'extrémité des landes de Lanvaux. Au nord des bois, la partie de landes conquises par les pins renferme le monticule le plus élevé de cette singulière arête de schiste cristallin. Il y a un point coté 185 mètres sur la carte. De là, jusqu'au village de Colpo, où route et chemin de fer traversent les landes, les propriétaires ont couvert d'arbres le sol jadis inculte.

Longtemps on a cru que le reboisement seul pouvait mettre en valeur ces terres pauvres; mais les progrès de la science agricole ont révélé que la lande n'était point stérile et qu'il suffisait de donner au sol les éléments dont il est privé. L'ouverture des chemins de fer secondaires permet d'appliquer les méthodes nouvelles, grâce à l'apport plus facile des amendements calcaires et des engrais chimiques. Et l'œuvre est entreprise; les propriétaires ont d'autant plus de mérite que le travail de défrichement est rendu difficile par les affleurements ou les amoncellements de rocs. Le régime de la grande propriété qui domine dans cette contrée assure des capitaux permettant des entreprises que le petit propriétaire ne saurait tenter.

Dans le Vannetais, où tout le terroir cultivé a été conquis sur la lande, on put entreprendre le défrichement grâce à un système de bail parti-

culier jadis à toute la Bretagne, mais qui, peu à peu, se confine ici : c'est le *domaine congéable*. Ce dernier mot vient de *congé*, le propriétaire ayant le droit de renvoyer son fermier — le *colon* dans le langage du pays, — à la condition de lui rembourser la valeur des constructions. La propriété, en effet, comprend deux parties : le sol à exploiter, qui reste propriété du maître du domaine, et les logements, bâtiments et matériel, qui sont acquis par le colon. Celui-ci est donc un associé qui put longtemps se croire perpétuel par ses descendants ; aussi employait-il ses ressources à améliorer la terre. C'est pourquoi les colons ont défriché tant de landes. Peu à peu les propriétaires bas-bretons, frappés de la plus-value obtenue par le domaine, ont usé de la faculté de rachat et remplacé les colons par des fermiers ; dans la Haute-Bretagne, on eut recours à des métayers.

Cette menace de rachat enrayait les améliorations ; dans certaines parties de la Bretagne, on avait cherché des formules pour y remédier. Le propriétaire s'interdisait par contrat de congédier pendant une durée déterminée, et le colon, qui avait le droit d'obliger le propriétaire à reprendre son bien, y renonçait pour une durée égale. C'est ce qu'on appelle la *baillée d'assurance*.



En Morbihan, surtout dans la contrée de Vannes jusqu'à Pontivy, le domaine congéable est plus étroitement organisé que dans le reste de la Basse-Bretagne. Les mœurs et la coutume — devenue la règle, même devant les tribunaux — interdisent les innovations qui pourraient trop accroître la valeur à la surface du domaine.

Ce système du domaine congéable, cause de l'état arriéré de la culture morbihannaise, se modifie peu à peu : le tenancier, qui payait en nature le propriétaire, paie sur bien des points en argent, mais les défauts du système n'en existent pas moins. Je n'ai pu savoir, au cours de ma visite trop rapide, si les grandes landes mises en valeur sur la surface du Lanvaux sont astreintes au régime congéable; à en juger par l'importance des entreprises et le nombre de bâtiments d'exploitation amples et bien construits, le fermage doit être la règle, comme il le devenait déjà dans le Finistère lorsque Baudrillard entreprenait son enquête sur les populations agricoles de la France, il y a de cela plus de vingt ans.

Ces témoins d'efforts vers la transformation des landes de Lanvaux sont en somme assez clairsemés. Dans l'ensemble, le pays est misé-

nable, là même où le cultivateur s'est installé. Il est peu de plus tristes gîtes que les fermes rencontrées aux abords du camp de Meucon : maisons basses aux ouvertures étroites et rares, aux toits de chaume. Les baraques du camp, bien construites, couvertes en ardoises, ont, comparées à ces sortes de tanières, un aspect de confort.

J'ai pu visiter le camp, une gare est installée aux abords mêmes, où la ligne fait un grand détour pour ne pas traverser le terrain militaire. Cette station dessert Monterblanc, village qu'une route rattache à Elven, premier bourg de langue *gallo*, c'est-à-dire de langue française (1). La voie ferrée descend rapidement en vue de la vallée de l'Arz, large, verdoyante, barrée par la longue arête des landes de Lanvaux. Un vallon adjacent, que l'on domine, est bien cultivé, le seigle y atteint une grande hauteur, les pommes de terre couvrent des champs très étendus. Aux abords de Locqueltas, la lande est vigoureusement attaquée, des fermes neuves se dressent au milieu des terres défrichées; plus loin, les landes reprennent la prépondérance, surtout au delà de Plaudren, village

(1) Voir la 5<sup>e</sup> série du *Voyage en France* (3<sup>e</sup> édit. refondue).

entouré de mégalithes et de retranchements romains.

La voie tourne brusquement à l'est pour descendre dans le vallon du Loch et traverse le ruisseau près d'un vieux manoir. Au Pont-du-Loch est la gare qui dessert Grand-Champ; le bourg est distant d'une lieue. A peine ouverte, la ligne aide à la destruction des châtaigniers, la gare expédie beaucoup de bûches; c'est aussi le point d'embarquement pour une partie des sabots fabriqués dans les forêts, entre Lanvaux et Camors, par une population à demi nomade qui dresse ses huttes au hasard des coupes. Les charbonniers aussi prennent maintenant le chemin des gares. Ces petits industriels sylvains utilisent davantage la ligne de Locminé à Baud et Lorient.

Le Loch, bien étroit, couvert d'un tapis de blanches renoncules, coule entre des prairies fort belles au printemps par la floraison des jacinthes bleues et des orchis roses. Ce n'est qu'un pli, aussitôt on remonte pour atteindre l'arête de Lanvaux. Un ruisseau babille entre les ajoncs et la fougère; son flot, par instant endormi, se couvre de nénuphars. Puis ce sont des bois de pins et de chênes, des clairières cultivées, des prairies montrant que les herbages peuvent être

établis sur ces terres longtemps réputées infertiles.

Au sommet du Lanvaux, le chemin de fer, la grande route, plusieurs chemins, se croisent près du village de Colpo qui semble en progrès; les maisons neuves y sont nombreuses, une élégante flèche s'élance au-dessus des toits. La gare, plus encore que celle de Pont-du-Loch, expédie beaucoup de bois, surtout des poteaux de mine. La station a pour chef une jeune femme avenante en costume national élégant; sa poitrine est voilée de dentelles. Elle a pour insigne un brassard aux initiales C F M (chemins de fer du Morbihan). Une autre femme porte un brassard avec le mot « Postes ».

La gare de Colpo dessert Saint-Jean-Brévelay, bourg du pays gallo, chef-lieu de canton construit sur une colline de la rive gauche de la Claie (1), dominant la vallée rocheuse au fond marécageux. Les versants, bien exposés, ont des cultures autour des hameaux aux toits de chaume, mais la lande, fort maigre, enserrme ces champs. La végétation arbustive, très puissante, qui entoure les habitations, donne de la variété à ce paysage. Un ruisseau offre au chemin de fer son

(1) Voir la 5<sup>e</sup> série du *Voyage en France* (3<sup>e</sup> édit. refondue).

val, simple couloir, et s'ourle de bandes étroites de prairies fleuries de myosotis. Sur les hauteurs de sa rive droite, où court la grande route, le village de Moustoirac emplit un vallon dont les eaux vont au Tarun. La commune de Moustoirac est une de celles où l'influence ecclésiastique est restée la plus puissante. Toute famille aisée veut avoir un fils dans les ordres; celle qui ne possède aucun des siens comme recteur, vicaire ou séminariste, ne saurait briguer aucune fonction, aucun mandat électoral.

La campagne, de Moustoirac à Locminé, est mieux travaillée que le pays environnant. Les cultures sont vastes, bien entretenues. On produit surtout beaucoup de pommes de terre dans les champs enclos de chênes têtards.

Toutes les routes se dirigent vers le fond de la vallée où coule le Tarun naissant; là est Locminé, petite ville née autour d'un monastère, comme l'indique son nom breton de *Loc menec'h*, la cellule des moines. Il ne reste rien du couvent; l'église actuelle, construite au seizième siècle sur son emplacement, est dédiée à saint Colomban, fondateur du prieuré aux premiers temps du christianisme en Bretagne et demeuré le patron de la ville. Le saint, comme tous ceux de Bre-

tagne, possède des litanies particulières dans lesquelles on disait naïvement :

Saint Colomban, patron de Locminé,  
Priez pour nous.  
Saint Colomban, patron des imbéciles,  
Priez pour nous.

Les voisins firent longtemps des gorges chaudes au sujet de cette invocation; je n'ai pu savoir si elle s'est perpétuée. On ne saurait d'ailleurs l'appliquer au Locminé actuel, car la petite ville, propre et simple, semble active et commerçante. Les boutiques modernes contrastent avec quelques vieux logis intéressants; plusieurs encadrent la place; une de ces maisons construites en bois et colombage est contemporaine du monastère disparu.

Vue des abords, la bourgade, d'un aspect heureux, s'étale très gentiment au pied d'un coteau boisé; ses toits d'ardoise rongée de lichen, ses clochers, font un décor charmant de lignes et de couleur. L'église, attire surtout l'attention, c'est un édifice intéressant, relié par une arcade à la chapelle Saint-Colomban, belle construction du seizième siècle. Un ossuaire de la Renaissance complète l'ensemble des monuments de Locminé. La chapelle était jadis consacrée à un singulier

usage : on y enfermait les fous furieux dans des caveaux où ils étaient enchaînés en vue de leur guérison ! De là ce nom de patron des imbéciles donné au saint patron du lieu.

Dans cette région où des communes peuplées comme des villes n'ont pour chefs-lieux que des villages médiocres, Locminé est une exception. L'agglomération renferme près de 2.000 des 2.300 habitants de la commune, et cette population citadine est presque entièrement vouée au commerce. Aussi la liste des négociants est-elle longue. Les paysans viennent y vendre leurs animaux aux marchands de bestiaux.

Depuis le recensement de 1906, la population a dû s'accroître, le réseau des chemins de fer du Morbihan en ayant fait sa principale gare et le siège d'ateliers de réparations

## VI

## PONTIVY ET LE BLAVET

De Locminé à Pontivy. — Le vallon de l'Ével. — Le Blavet canalisé. — Un projet de Napoléon : une ville centrale pour la Bretagne. — Pontivy et Napoléonville. — Pontivy : la vieille bourgade, la cité neuve. — La limite des langues. — Vers Loudéac. — En descendant le Blavet. — Les méandres. — Saint-Nicolas-des-Eaux. — Le pardon de Saint-Nicodème. — Castennec. — La vallée du Sar. — Saint Adrien, guérisseur des coliques. — Pluvignier. — Notre-Dame des Pins.

(Carte d'État-major : feuilles Vannes N.-E., N.-O.; Pontivy N.-E., N.-O.)

Aux environs immédiats de Locminé, le pays fait oublier les landes traversées en venant de Vannes. Il y a cependant tout près de vastes étendues incultes, ainsi les landes de Vache-Parc entre Saint-Allouestre et Buléon, que traverse la grande route de Lorient à Josselin. Le chemin de fer de Pontivy laisse à l'écart ces terres stériles et s'élève dans un frais vallon jusqu'au château de Beaulieu, entre d'opulentes prairies et des champs plantés de pommiers. Une majes-

tucuse avenue de hêtres, un étang clair, accroissent la beauté du site. A distance, des plantations de pins disent que le temps n'est pas loin où la lande était maîtresse.

Sur un coteau, au croisement de plusieurs routes bordées de maisons, Moréac est enfoui dans les arbres. Le village, très ancien, existait alors que Loëminé n'avait pas encore été créé; des restes de retranchements révèlent une occupation antérieure peut-être aux Romains. Du coteau coulent plusieurs ruisseaux dont un se creuse un vallon, s'amasse en étang, reflète une chapelle et, rapidement accru, coule sous un berceau de chênes et d'aulnes pour rejoindre la riviérette d'Ével dans un grand cirque autrefois solitaire où la gare de Moulin-Gilet apporte la vie par le mouvement des trains et le changement de voitures des voyageurs. De là se détache l'embranchement de Ploërmel (1). Le moulin qui donna son nom à la station est invisible; des cabarets naissent, débuts d'un hameau.

Le tronc commun aux lignes de Vannes et de Ploërmel se dirige vers Pontivy en descendant

(1) Sur cette partie de la Bretagne, voir la 5<sup>e</sup> série (4<sup>e</sup> édition refondue sous le titre de *Haute-Bretagne intérieure*).

l'Ével, déjà abondante, tantôt rapide, tantôt endormie sous des nénuphars. Mais la voie abandonne bientôt le joli cours d'eau qui, par des méandres réguliers, va rejoindre le Blavet, pour remonter un instant après le ruisseau de Belle-Chère que bordent des campagnes cultivées. L'aspect des champs a changé, les bœufs, qui dominant dans le pays de Vannes, deviennent rares, les chevaux sont nombreux pour le travail; souvent ce sont des poulinières qui tirent la herse ou la charrue, ayant à leurs côtés le jeune poulain bondissant dans les guérets. Parfois un cheval est en flèche devant un attelage de bœufs maigres et de petites vaches.

Le fond du vallon n'a pas d'habitations, celles-ci occupent les parties élevées des collines où la terre est saine, entre les landes étendues encore. Autour de Naizin des hameaux s'éparpillent. Les gens qui descendent du train ont des costumes assez ternes; pourtant, à la gare la receveuse donne un peu de couleur locale; elle porte un corsage de velours à deux rangées de boutons dorés très rapprochés.

Dans le val, la transformation semble active, mais si la lande est défrichée, le sol est humide; il faudrait joindre le drainage aux autres travaux. Bien des champs sont mouillés, aussi la

culture en billons domine-t-elle. La riviérette est utilisée pour l'irrigation, il y a des prés où l'herbe est épaisse et vigoureuse. Des retenues permettent d'actionner de petits moulins. Un de ces barrages a fait étaler les eaux en un long étang au pied de la colline qui porte Mousoir-Remungol et son élégante chapelle de Notre-Dame des Fleurs.

Entre la Belle-Chère et le Blavet, les landes, fort étendues jadis, sont de plus en plus restreintes. Pour rendre le sol fertile, on prépare soigneusement des composts où alternent en couches régulières le fumier d'étable, l'ajone, les feuilles et les mottes de gazon. Ces énormes cubes, innombrables, donnent un aspect singulier à la campagne autour de Saint-Thuriau et sur le grand boursoufflement qui porte Noyal-Pontivy, d'où s'écoulent tant de ruisseaux et que peuplent d'intéressantes chapelles.

Le pays se ressent du voisinage d'une ville importante, la lande n'est plus qu'une exception. Les terres sont bien cultivées. A ces approches de Pontivy on se croirait loin de la Bretagne sans l'aspect des constructions. La chapelle de la Houssaie met de là grâce avec ses deux étages de galeries et sa flèche à jour. Elle domine un val étroit où coule un ruisseau clair allant re-

joindre le Blavet, très élargi par sa canalisation.

La Bretagne n'avait pas de rivière digne de ce nom, ses cours d'eau n'étaient guère que des torrents ou de gros ruisseaux en dehors de la partie de leur lit où remonte la marée. La construction des canaux a fait refluer les eaux par les barrages et transformer en rivières comparables à la haute Seine et à la Marne les riviérettes d'autrefois. L'Oust, le Blavet et l'Aulne, la Rance, l'Ille, la Vilaine, prennent ainsi l'aspect de fleuves.

Le Blavet est le plus considérable de ces flots aménagés. Par la longueur totale de son cours (140 kilomètres), l'étendue de sa partie maritime (15 kilomètres), où se trouvent les deux ports d'Hennebont et de Lorient, il a une valeur particulière. La canalisation, sur 38 kilomètres pour le canal de Nantes à Brest, sur 57 kilomètres pour la partie dite canal du Blavet, lui avait donné un rôle économique considérable que les chemins de fer ont bien restreint. Ce n'en est pas moins le fleuve breton le plus important; il coule au centre même de la presqu'île et réunit à la mer le canal de Nantes à Brest, comme le fait au sud la Vilaine.

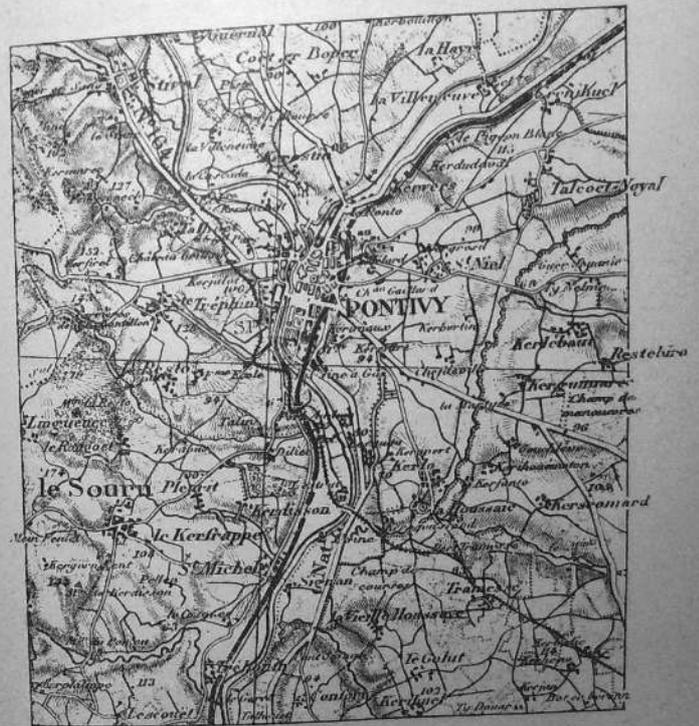
En prenant, grâce aux barrages, l'aspect d'une

grosse rivière, il a perdu de sa beauté. Celle-ci devait être grande, quand le Blavet s'en allait libre, clair, rapide dans sa vallée bien dessinée entre des berges hautes et vertes. Aujourd'hui large, paisible, profond, il semble dormir en reflétant les châtaigniers et les chênes.

Sa vallée ouvrant une voie transversale avait, avant les chemins de fer et surtout lorsqu'on eut décidé de canaliser le fleuve, une importance dont Napoléon ne pouvait manquer d'être frappé. De même qu'il avait voulu donner à la Vendée une capitale centrale en transformant en ville l'humble bourg de la Roche-sur-Yon, de même Bonaparte jeta les yeux sur la très petite ville de Pontivy pour en faire le cœur de la Bretagne. Déjà, en 1790, les autres villes ou bourgs avaient fait de Pontivy le point de réunion de leurs députés pour voter un pacte fédératif des centres bretons. Le premier Consul décida la canalisation du Blavet et la création, à côté du vieux Pontivy, d'une ville administrative et militaire qui devait s'appeler Napoléonville.

L'entreprise a été accomplie, mais ne se termina que bien après la chute de l'Empire et sur un plan moins vaste que celui conçu tout d'abord. Quoi qu'il en soit, l'œuvre est intéressante par le contraste des deux villes, la cité

féodale qui fut capitale du duché de Rohan et la cité nouvelle.  
Qui donc s'est récrié contre Pontivy, la régu-



larité de ses rues et de ses édifices ? Celui-là n'avait point vu Loudéac ou telle autre ville des Côtes-du-Nord, autrement il aurait fort

apprécié l'élégance un peu triste de cette ville toute moderne surgie au cœur de l'Armorique. Née par la volonté de Napoléon, elle porte l'empreinte de ce génie ordonné. Elle a ce qui manque à sa sœur vendéenne de la Roche-sur-Yon, un beau paysage, une large rivière et surtout conserve une vieille ville où la pioche n'est point entrée encore. Les fervents du vieux temps trouveront dans le Pontivy d'avant 1805 assez de rues tortueuses, d'antiques maisons à auvents et à poutrelles, pour pardonner à la cité moderne sa longue et large rue bordée de magasins, ses squares, ses édifices massifs créés pour une grande cité. Pontivy, d'ailleurs, n'a-t-il pas son château des Rohan, dont les énormes tours gothiques, les murs à mâchicoulis, les profonds fossés, les avancées plantées de grands arbres ont encore si grande allure? La cour de ce palais jadis princier sue la misère, il est vrai, mais Pontivy veut transformer la ruine grandiose en musée.

Si Pontivy n'a pas eu les hautes destinées prescrites par Napoléon dans le décret daté de Milan qui devait faire d'elle la métropole militaire de la Bretagne, elle n'en doit pas moins au conquérant une originalité propre, par son caractère de ville double : ici armoricaine, là très française. Dans

le quartier moderne, elle a placé la statue du général de Lourmel, tué devant Sébastopol; dans la partie bretonne, elle a érigé une statue au docteur Guépin et un monument d'assez grande allure a été élevé en commémoration des deux assemblées des communes de l'Ouest, en 1790, dans lesquelles 168 villes ou bourgs jurèrent fidélité à l'Assemblée nationale. Près des gares une monumentale école supérieure de filles développe un élégant pavillon central.

Pontivy pouvait espérer rester le cœur de la Bretagne, les chemins de fer, en suivant le littoral de l'Océan et de la Manche, lui ont enlevé son rôle prépondérant. Désormais ce n'est plus qu'une sous-préfecture sur laquelle Vannes a la prééminence. Elle conserve cependant le lycée du département.

Le canal de Nantes à Brest et le Blavet, qui se réunissent dans la ville même, font à Pontivy un pittoresque décor d'eaux et de petits bâtiments de transport. Le chemin de fer à large voie d'Auray à Saint-Brieuc s'y partage entre les deux réseaux de l'État et d'Orléans; la compagnie du Morbihan y possède une de ses gares les plus actives, reliée au port du Blavet par un embranchement qui devient une gare fluviale animée surtout pour le transit des bois de châ-

taignier destinés aux usines établies sur la voie navigable. Malgré ces avantages qui auraient dû faire naître une ville industrielle, Pontivy s'est médiocrement accrue. En dépit de sa garnison, de son lycée, de ses administrations diverses, elle n'a pas 10.000 habitants dans toute la commune. La tannerie est à peu près sa seule industrie. Par contre, le commerce est actif et ne pourra que s'accroître avec les nouvelles voies ferrées. Celles-ci ont restitué à Pontivy les avantages que les lignes du littoral lui avaient enlevés et que la ligne transversale n'avait pu lui assurer.

Ainsi placée à un croisement de rails au cœur de la Bretagne, Pontivy a l'espérance de devenir un rendez-vous de touristes lorsque les visiteurs ne se borneront plus à parcourir la côte et viendront chercher des paysages qui méritent d'être admirés pour leur charme propre et les caractères particuliers d'une population restée fidèle aux traditions. En dépit du caractère ultramoderne de sa ville neuve, Pontivy n'en demeure pas moins le cœur de la contrée la plus bretonnante de l'Armorique.

Elle est cependant presque à la limite même des deux langues. Noyal-Pontivy, qui appartient à son canton, est la dernière commune, dans la

direction de l'est, où l'on parle breton. Une autre commune du canton, Croixanvec, est la dernière au nord. Au delà, on entre dans les Côtes-du-Nord, en une partie de ce département dont Loudéac est le centre et où le breton n'est pas utilisé.

Entre les deux villes de Pontivy et de Loudéac, on parcourt un pays profondément solitaire, où des landes dominant, mais la vallée de l'Oust, un moment traversée, est fraîche et riante et le canal de Nantes à Brest, autour de Saint-Gérard, est fort pittoresque avec ses escaliers d'écluses, ses garages et ses réservoirs. Les landes, aux abords de Pontivy, sont parfois boisées de pins. Au sud, le chemin de fer d'Auray traverse au contraire une région complètement bas-bretonne, mais les bords de la voie sont très solitaires. Jusqu'à la gare de Baud on suit le Blavet qui ne possède aucun bourg sur ses rives; à peine quelques hameaux infimes, au point que, sur 15 kilomètres, on ne trouve ni station, ni halte. La première gare, Saint-Nicolas-des-Eaux, ne dessert qu'un hameau dépendant de la commune de Pluméliau. Mais la vallée, suite d'amples et harmonieux méandres du Blavet, est fort belle. D'abord assez large, elle devient défilé à partir de la colline qui porte les ruines

féodales de Rimaison. Les pentes raides, tapissées d'arbres, se mirent dans le flot mat, maintenu par des barrages éclusés.

Le méandre le plus curieux du Blavet, à Saint-Nicolas, rappelle, par l'étroitesse de l'isthme, les contours du Lot. Il y a 200 mètres à peine de rive à rive. A l'entrée de l'isthme sont deux hameaux, Saint-Nicolas en Pluméliau et Castennec en Bieuzy. Cela constitue une agglomération assez importante pour la contrée, lieu de rendez-vous par le pardon célèbre de Saint-Nicodème qui attire la foule le premier samedi du mois d'août. Ce pardon offre un caractère particulièrement curieux : on y amène tous les bœufs des environs ; les animaux sont ornés de rubans et conduits au son des instruments. De jeunes bêtes sont offertes au saint en la personne des marguilliers, chaque donateur reçoit en guise de remerciement un pain de beurre et un pot de cidre. Les dons sont ensuite mis en vente et obtiennent de hauts prix, car on voit dans ce bétail ainsi consacré une cause de prospérité pour l'étable qui le possédera. Le produit de la vente est employé à venir en aide aux cultivateurs par des prêts en cas de gêne, par des secours en cas de perte : intéressante forme de mutualité. Le soir, un feu de joie clôt le pardon,

il est allumé par un ange descendu du clocher à l'aide d'une ficelle.

La chapelle de Saint-Nicodème n'est pas à Saint-Nicolas même, le hameau possède bien une chapelle avec des débris de vitraux du seizième siècle, mais celle où vont les pèlerins est à une demi-lieue, sur le chemin de Pluméliau. Ce charmant édifice, dominé par un élégant clocher entouré de deux plates-formes aux balustrades flamboyantes occupe un bas-fond où jaillissaient des fontaines qui furent sans doute l'objet d'un culte dès une époque reculée. Les eaux ont été réunies en bassins ; l'un d'eux est entouré d'une enceinte avec des bancs de pierre. Des piscines s'ouvrent sous des porches ornés de statues d'un médiocre travail. Les fontaines passent pour préserver des épidémies ceux qui viennent y faire leurs ablutions. L'effet est plus efficace si l'on se fait raser sur le banc de pierre !

Près de la chapelle, un autre édifice, dédié à sainte Anne, n'a pas la même réputation. Non loin de Saint-Nicolas, sur l'autre rive du Blavet, le hameau de Castennec possède aussi sa chapelle. Peut-être faut-il chercher ici l'origine du courant populaire qui amène tant de pèlerins à Saint-Nicodème. On a trouvé à Castennec de nombreux débris romains, les archéologues y

voient la station romaine de *Salim*, placée par les itinéraires entre *Dariorigum*, aujourd'hui Vannes, et *Vorganium* (Carhaix). Une borne milliaire portait le nom de l'empereur Trébonien-Galles. Une statue qui a donné lieu à bien des conjectures, l'idole de Quinipily, y a été trouvée. Une grotte creusée dans la rive droite abrita saint Gildas et saint Bieuzy, quand ils vinrent prêcher l'Évangile en Armorique. Ce coin du pays bas-breton est donc particulièrement curieux. C'est aussi l'un de ceux où la foi a le plus marqué son empreinte, beaucoup de hameaux ont leur chapelle. A l'issue de la vallée étroite et sauvage du Sar, dont la rivière descend de la Montagne-Noire, le hameau de Saint-Rivolin possède une grotte que le pieux personnage de ce nom habita. On vient l'y révéler pour le prier de faire cesser la sécheresse. Comme la plupart des cours d'eau de la contrée, ce Sar ou Sarre n'a guère d'habitations sur ses rives, sinon de rares moulins. Les hameaux sont tous au sommet des coteaux; Melrand, le village le plus rapproché du bord, est un bourg travailleur; on y fait ces meubles à l'usage du pays qui se répandent dans d'autres parties de la France. Le Sar et le Blavet actionnent des moulins et une papeterie.

Dans ces campagnes inconnues des touristes,

où l'on ne trouverait d'ailleurs aucun gîte, où les cours d'eau coulent au fond de plis que l'on appellerait gorges s'ils étaient plus profonds, des menhirs se dressent encore, moins nombreux qu'ils ne furent sans doute; il en est un très élevé près de Brilery, important village assis dans une contrée tourmentée. Le gros ruisseau qui baigne la base de la colline atteint le Blavet en un point où les collines s'écartent, de Tréblavet à Saint-Adrien, pour former un beau bassin.

Saint-Adrien, où les hauteurs se rapprochent du fleuve fort élargi, est encore un but de pèlerinage; sa chapelle, qui garde des vitraux remarquables, malheureusement mutilée, renferme deux fontaines vénérées; une autre source jaillit au dehors, au pied d'une statue de saint Adrien et d'un calvaire. Ici les eaux sont efficaces pour les coliques; si la boisson n'a pas guéri les tranchées, on n'a qu'à se frotter le ventre avec une pierre ronde placée près du bassin. Même, si l'on ne peut se déplacer, il suffit de faire tremper sa chemise dans la source.

Le Blavet, devenu grosse rivière grâce aux barrages, suit encore un moment la direction du nord dans un étroit couloir et va se heurter à une colline allongée derrière laquelle coule l'Ével

que vient de grossir le Tarun. L'obstacle l'oblige à prendre la direction du couchant, comme un autre avait fait pour l'Ével qui avait dû prendre la direction suivie par le Tarun. La riviérette de Locminé suit elle-même la direction dessinée par le ruisseau de Pontuet. Singulier tracé de vallée successivement suivie par des cours d'eau venus du nord et obligés de se replier brusquement à leur droite.

Entre l'Ével et le Blavet, la colline forme une presque île étroite et longue que traverse le chemin de fer de Pontivy à Auray pour aller desservir la gare de Baud. Cette station, importante par le croisement avec la ligne à voie départementale de Meslan à Ploërmel et le vaste pays qu'elle vivifie, est au bord de l'Ével. Deux groupes la constituent; la gare de l'Orléans est un élégant édifice, comme la plupart de ceux que cette compagnie a construits sur son réseau breton.

J'ai achevé le trajet jusqu'à Auray pour revenir à Baud par Lorient et Meslan, détour qui me permettra de longer le Blavet dans une partie de son cours inférieur. Le trajet est d'ailleurs d'un médiocre intérêt. Beaucoup de landes enclaves dans lesquelles paissent de beaux chevaux, des bois assez étendus se rattachant à la forêt

de Camors, des cultures rarement visibles à cause de la hauteur des fossés complantés d'arbres. Sauf Pluvignier, aucun village sur cette longue étendue de pays. La station de Lambel-Camors, en pleine forêt, s'isole à 3 kilomètres de Camors. Pluvignier, chef-lieu de canton, est un bourg considérable pour cette région, car il renferme près de 1.600 des 5.500 habitants de sa commune, qui couvre 8.265 hectares. Ce centre possède une église où l'on conserve une bulle imprimée en 1540 par Robert Estienne et une jolie chapelle dédiée à Notre-Dame des Arbres. Le vaste territoire de Pluvignier est limité par la rivière d'Auray au Pont-du-Loch qui actionne des moulins; le site de l'ancienne abbaye de Lanvaux (1) lui appartient.

Une grande partie de la contrée est couverte de bois de pins gagnés sur la lande. Dans une de ces futaies nouvelles est construit l'orphelinat de Notre-Dame des Pins, qui appartient à la Société de secours aux familles des marins français naufragés.

(1) Voir page 78.

## VII

### AU LONG DU SCORFF

Plouay. — Encore le Blavet. — Baud. — Au bord de l'Ével. — Populations nomades. — Les forêts de Lanvaux et de Camors. — En remontant le Tarun. — Le Blavet en amont de Pontivy. — Le bonnet de saint Mériadec. — Cléguérec et le Quénécan. — Aux sources du Sar. — Guémené. — Le massif de Lochrist. — L'église de Kernascléden. — Pont-Callec'h, sa forêt, la conspiration de Cellamare.

(Carte d'État-major : feuilles Lorient N.-E., Vannes N.-O., Pontivy S.-O., N.-O.; Châteaulin S.-E.)

Meslan. Juillet.

Plouay, où je suis venu hier passer la nuit, où je suis revenu aujourd'hui, est un centre commerçant, aux maisons citadines, petite ville aussi par le nombre d'habitants réunis dans l'agglomération (1). Assez éloignée des villes peuplées : Hennebont, Lorient, Pontivy et Quimperlé, elle est naturellement le marché pour de vastes campagnes étendues de l'Ellé au Scorff

(1) Population de la ville de Plouay : 1.757 habitants ; de la commune : 4.777.

et au Blavet. Ce rôle se développe surtout depuis que les chemins de fer du Morbihan y possèdent une de leurs gares de jonction. Par les voies qui se bifurquent sur ce point, Lorient, la grande cité morbihannaise, communique avec Carhaix, Pontivy et Ploërmel. L'ouverture de la gare a fait naître l'exploitation des bois : châtaignier pour les fabriques d'extrait tannique, poteaux de mines envoyés en Angleterre par le port de Lorient.

La ville, bien groupée à la jonction de plusieurs routes qui constituent les rues, n'a de monuments que son église, fort ancienne, car elle date probablement du douzième siècle. Près de la route du Faouët, le château de Ménéhouarn développe une belle façade se détachant sur les futaies d'un parc. Au delà, à l'ouest, le territoire s'étend, fort vaste, jusqu'au Scorff qui sépare ici le Morbihan du Finistère.

Un autre château, Kerdrého, a vu son vaste et beau parc planté de hêtres et de chênes traversé par le chemin de fer de Locminé et par un chemin. Le pays que parcourent ces voies semble lui-même un parc, tant les groupes d'arbres sont harmonieusement disposés. Dans un vallon dont les eaux s'amassent en étang se montre la chapelle du Vrai-Secours, toute grise,

portant sur son pignon un campanile coiffé d'un toit bulbeux. A partir de ce point, la campagne perd de sa grâce, de tristes landes entourent Lanvaudan, les pins les ont en partie conquises. Les creux ont pourtant de la fraîcheur, ainsi le vallon par lequel on descend au Blavet.

Le fleuve approche ici du point où la marée le gonflera. Il n'est plus retenu que par trois barrages éclusés jusqu'à Polhuern, où commencent l'inscription maritime et le port d'Hennebont. A cette issue de son rôle de voie navigable artificielle, le Blavet décrit de grandes courbes au fond d'une vallée déserte. Il n'y a guère de maisons qu'aux abords du pont qui porte le chemin de Languidic et, proche d'Hennebont, à l'important bourg ouvrier qui s'étend près des usines considérables de Lochrist et de Kerglav (1).

Le chemin de fer de Locminé atteint le Blavet à l'endroit où le fleuve reprend brusquement la direction sud qu'il avait abandonnée près du confluent de l'Ével. La voie longe le flot large, presque immobile, sous des collines boisées

(1) Sur ces grandes manufactures, voir la 51<sup>e</sup> série du *Voyage en France* (et les deux premières éditions de la 5<sup>e</sup> série primitive).

dont le pied est ourlé de prairies. La vallée est fort belle et gracieuse, mais mélancolique par l'absence absolue de villages et le manque d'animation du chenal où l'on rencontre rarement un bateau. La maison éclusière de Minazen, toute blanche, le barrage d'où le Blavet tombe frémissant, rappellent un instant la vie. Au barrage est accolée une échelle à saumons, destinée à permettre la remonte de ces poissons.

La voie et un chemin conduisant à Quistinie franchissent le fleuve en encadrant le petit port de Pont-Augan, raccordé par rails à la ligne. Des wagons apportent aux bateaux du bois de châtaignier, des poteaux de mines, de longues bûches. Une partie de ces bois viennent des forêts de Camors et de Floranges. La région de Locminé a pour port le Pont-Augan.

Ici aboutit l'Ével; la péninsule entre les deux fleuves porte, sur un rocher, la chapelle Sainte-Barbe. La petite ligne traverse celle d'Auray à Pontivy et remonte l'Ével abondante et rapide, bordée de jolies prairies. La ligne secondaire dessert mieux Baud que la voie maîtresse dont la gare est distante de quatre kilomètres. La station du réseau du Morbihan est seulement à un quart de lieue de la ville, au pied de la colline

où celle-ci occupe un croisement important de chemins.

En quelques minutes j'ai atteint Baud, agglomération de 1.900 âmes, chef-lieu d'une commune qui en comprend près de 5.000. Le lieu n'a guère d'intérêt, sinon par les sites pittoresques qui l'entourent, ses collines accidentées, les paysages offerts par les bords du Blavet, de l'Ével et du Tarun, et les futaies profondes de la forêt de Camors. L'activité commerciale est assez grande, Baud centralise le trafic des beurres pour de vastes campagnes.

Le canton est cependant pauvre, aussi une partie des habitants émigrent-ils dans les contrées voisines pour y trouver du travail. Dans les landes que traverse la route de Loeminé, entre le Tarun et l'Ével, il y a même des hameaux misérables, tel Coët-Coët dont la population masculine est essentiellement errante. On accuse ces gens d'exercer seulement en apparence un métier et de vivre souvent aux dépens des habitants par maraude ou autrement. C'est en somme un foyer de nomadisme dont les membres mènent l'existence de tant de roulottiers au long des chemins de France.

Au sud de l'Ével s'étendent les grandes forêts qui se prolongent par des pinèdes conquises sur

les landes de Lanvaux. Ces plantations et des bois feuillus forment un seul massif sous les noms de forêts de Camors, de Floranges et de Lanvaux. La première doit son nom au village de Camors assis dans une clairière traversée par la route d'Auray. Cette chaussée franchit l'Ével près du bois de Quinipily, où les ruines du château enferment une fontaine surmontée de la fameuse « idole » qui a donné lieu à des dissertations sans nombre (1).

Camors évoque des souvenirs littéraires. Octave Feuillet, qui a fait dérouler au donjon d'Elven quelques scènes pathétiques de son *Roman d'un jeune homme pauvre*, a pris pour titre d'un autre roman : *Monsieur de Camors*. Le nom seul du héros se rapporte au village, mais celui-ci doit son illustration au choix de l'écrivain. Camors est peuplé de bûcherons, de sabotiers, de fabricants d'outils tels que fourches et râtaux dont les éléments sont tirés de la grande sylvie étendue entre l'Ével et le Loch et dans laquelle les hêtres dominant, plus nombreux que les chênes.

En dehors des forêts, le pays est couvert d'arbres : clôtures des champs, pommiers dans les

(1) Voir page 102.

enclos. La production des fruits à cidre s'accroît sans cesse; de belles pépinières de pommiers bordent l'Ével qui, près de Baud, coule dans un vaste pommage. La rivière, au delà, reçoit le Tarun qui lui impose sa direction est-ouest et remonte la voie ferrée. Ce Tarun coule à pleins bords entre des prés que bordent des pentes boisées. Sur ces hauteurs beaucoup de landes plantées de pins, surtout vers la rive gauche où commencent les landes de Lanvaux. Les gares de la Chapelle-Neuve et Pluméliau doivent à ces pinèdes une réelle activité.

Le val, assez nu vers la Chapelle-Neuve, est, en amont, bien cultivé; les champs contrastent souvent par leur opulence avec l'aspect misérable et archaïque des logis. Des pentes sont encore très sauvages par leurs rochers, leurs bruyères et leurs genêts. Vers Pluméliau, beaucoup de fraîcheur et, jusqu'à Locminé, multitude de logis épars entre les clôtures.

Je suis revenu à Pontivy pour aller retrouver à Meslan la ligne de Lorient. Un autre chemin de fer à voie étroite ouvre à la vie le pays sévère étendu au pied de la Montagne-Noire entre Pontivy et Guéméné-sur-Scorff. La voie, en quittant la ville, s'élève au-dessus du Blavet,

ici confondu avec le canal de Nantes à Brest, par des rampes et des courbes. Bientôt on domine le large chenal et la petite cité aux toits bleus. On se rapproche du Blavet près de Stival, hameau très visité pour son élégante chapelle Saint-Mériadec, qui possède d'admirables vitraux et des panneaux sculptés. Les pèlerins viennent y vénérer le chef de saint Mériadec et une cloche très ancienne, en cuivre battu, dans laquelle le populaire voit le bonnet du saint. Le son de cette cloche passe pour guérir de la surdité.

Le Blavet, large encore, descend par une belle vallée qu'anime le frémissement de ses eaux sur les barrages. Des bois, des flèches d'églises, la perspective lointaine du massif de collines élevées revêtues par la forêt sombre de Quénécan composent un paysage d'une réelle grandeur.

Le chemin de fer ne remonte pas encore au delà, il tourne à l'est pour pénétrer dans un joli pays très vert, où les prés dominant. Sur un coteau élevé pointe la flèche de Cléguérec, chef-lieu d'un canton en partie couvert par la forêt de Quénécan (1), sous laquelle le Blavet se creuse un couloir tortueux. Cléguérec n'est

(1) Voir le chapitre XXII.

qu'un village dont dépend un terroir communal populeux, occupant le centre d'une sorte de cirque que dessinent, au nord, les hauteurs de Quénécan, au midi celles d'entre Sar et Blavet.

Après Cléguérec, on monte à travers des landes au milieu desquelles ondulent de grands champs de seigle. La ligne ne s'élève qu'au prix de boucles d'un faible rayon, de lacets offrant des horizons immenses et changeants tantôt sur le Quénécan noir de ses bois, tantôt sur les campagnes étendues au pied de la Montagne-Noire. Le sol que l'on parcourt est une suite de landes mornes, avec quelques bouquets de pins, de rares cultures de pommes de terre et de seigle. Une halte, Kerbédic, amènera peut-être quelques progrès dans ce triste paysage, où l'on voit encore des femmes filant au fuseau en gardant le bétail.

Plus loin, le pays s'égaie un peu; la voie délaissant Malguénac au sein de ses landes — une station porte le nom de ce pauvre village — parcourt des coins gracieux auxquels font suite des landes d'ajonc. La terre, blanche en beaucoup d'endroits, se couvre de maigres pâturages encombrés d'ajonc et de genêts. Chevaux, vaches et brebis trouvent cependant à paître entre ces

ramilles piquantes et raides. Ce sol à la fois humide, blanc, dur ou pulvérulent selon la saison, demandera bien des efforts pour être transformé, mais le paysan breton est tenace; quand il entreprendra la conquête de ces landes du Sar, il réussira. Le chemin de fer amène désormais les éléments fertilisants qui faisaient défaut. Le nom de Sar est celui porté sur la carte; mais la rivière est appelée la Sarre par les habitants de cette morne zone.

Les landes finissent près du village de Locmalo. Le pays s'égaie, on retrouve les fossés plantés de chênes, les chemins creux, les fermes cachées par les arbres. Dans cette campagne est une ville dont le nom est devenu une des illustrations de la Bretagne historique: Guémené. Ses seigneurs, branche de la maison de Rohan, jouèrent un rôle assez considérable dans notre histoire pour que l'humble bourgade où ils possédaient un château soit familière à la mémoire. Les Rohan en firent en quelque sorte une seconde capitale. Leur château, maintenant en ruines, mais imposant encore, était une forteresse puissante qui fut attaquée à diverses reprises; le siège le plus fameux eut lieu pendant la Ligue, la place résista et fut conservée par le Roi. Les débris de tours et de remparts épais entourés de

fossés pleins d'eau enferment un espace assez vaste pour avoir reçu un château moderne avec un beau parc. Cette résidence est récemment devenue un hôtel, très fréquenté par les touristes.

La ville, née sous la protection de la forteresse, couvre une pente douce descendant au Scorff encore ruisseau. On accède du château dans la ville basse par une belle porte ogivale flanquée de tourelles et couronnée de mâchicoulis. Du côté de la ville haute, l'entrée du château fait face à la rue principale, curieuse par ses vieux et vénérables logis aux pignons et toits aigus, quelques-uns en bois, très curieusement abrités sous la charpente d'antiques halles.

Guémené a vu naître un des purs héros de notre marine, cet héroïque enseigne Bisson qui se fit sauter avec son navire pour ne pas amener son pavillon devant des pirates grecs. L'humble cité a dressé une colonne à la gloire de son enfant, auquel Lorient a élevé une statue.

L'aspect archaïque de Guémené est accru par la fidélité des femmes au costume d'autrefois : une calotte de velours, une coiffe blanche, le corsage de velours orné de deux rangées de boutons dorés très serrés. Les hommes gardent au moins le chapeau national, même on continue

ici à fouler le feutre. Ce n'est pas la seule industrie intéressante de la ville : les charcutiers sont réputés pour leurs andouilles fumées, énormes, longues, parfois, de plus de 50 centimètres; l'andouille de Guémené est célèbre au loin. A Guémené encore s'est conservé l'art du forgeron, deux ateliers forgent les gonds et les ferrures des armoires dites bretonnes ou normandes. Là viennent s'approvisionner les menuisiers qui continuent à fabriquer le meuble d'autrefois. Scaër, Rostrenen et les autres centres, comme les grandes villes, demeurent tributaires des ferronniers de Guémené.

La rue où sont les petits ateliers est formée, d'un côté, par les remparts du château, de l'autre, par d'intéressants logis dont beaucoup remontent au dix-septième siècle. L'église, située dans ce quartier, est une pauvre bâtisse. Le Scorff traverse le faubourg; ses eaux, d'une teinte d'ambre clair, reflètent des habitations anciennes. Le petit fleuve descend par un vallon aux pentes tapissées de châtaigniers et de hêtres. Les châtaigneraies, régulièrement plantées, sont appelées à disparaître bientôt, le chemin de fer permettant d'expédier le bois aux fabriques d'acide gallique. Aux abords mêmes de la ville il reste beaucoup de landes, mais les défriche-

ments sont actifs. On voit, sur les collines, les puissants attelages retourner le sol et ramener des blocs de rochers dont l'enlèvement représente un travail considérable.

Ces campagnes étaient, il y a peu de temps, parmi les plus solitaires de la Bretagne, bientôt les terres incultes y seront rares. Je les ai parcourues pour aller visiter les collines qui séparent la vallée du Scorff de celle de l'Ellé, excursion facilitée par une belle route tracée sur les points culminants. Au départ de Guémené, elle monte par un étroit vallon que commande le lourd clocher de Crénénan et dont le fond est revêtu de prairies où les jacinthes sont en telle multitude, que l'on croirait un tapis d'azur. D'une élégante fontaine de la Renaissance un ruisseau s'échappe et va couler au milieu de cette nappe délicate.

Partout des champs nouvellement conquis sur la lande. Des seigles, des avoines, des froments remplacent les ajoncs et la bruyère. Le froment, jadis rare, devient de plus en plus commun, grâce à l'emploi des engrais chimiques. Un des domaines ainsi transformé, Poul March, possède une ferme neuve aux amples constructions; elles couvrent la pente d'un monticule

dont le point culminant, à 253 mètres au-dessus de la mer, offre d'immenses vues sur les hauteurs de Croisty et de Saint-Caradec et la dépression profonde où coule la rivière de Pont. Plus loin se dessinent confusément les lignes de la Montagne-Noire.

Il y a beaucoup de hameaux dans ces collines et le défrichement amène des constructions nouvelles, ainsi à Grellec, où les maisons de récente origine contrastent avec les antiques logis. La contrée est fort agreste, des prés, de petits étangs, sur les talus d'énormes chênes étêtés, des hêtres au long des chemins. Çà et là des espaces revêtus d'ajonc d'un jaune d'or.

A un croisement de chemins, Ploërdut groupe de très vieux logis alternant avec des maisons neuves autour d'une église fort ancienne. L'intérieur, où la Renaissance a mis quelque grâce, conserve de frustes chapiteaux romans portés sur des colonnes évidées en niches pour mettre les livres. Ce vandalisme est récent. Un ossuaire avoisine l'église, à l'entrée d'un cimetière ombragé par des ifs plusieurs fois séculaires; l'un d'eux doit avoir au moins dix mètres de tour.

La campagne, aux abords de Ploërdut, semble

une forêt, tant sont serrés et énormes les châtaigniers et les chênes qui encadrent les champs. Ce rideau masque les ruines de Coat-Éven et s'écarte à l'ancienne lande de Lochrist, conquise par les pins ; on aperçoit un instant le très archaïque village de Saint-Tugdual, sur des pentes douces au delà desquelles s'étendent, à l'infini, les croupes successives, molles, de la Montagne-Noire. Vers le sud les vues sont plus étendues encore, la vallée du Scorff offre une longue perspective entre les futaies de Pont-Callec'h. De ce côté, pas un village, pas une habitation.

Entre les pinèdes de Lochrist, mélangées de bouleaux, la route est comme une avenue. Parfois des fourrés d'ajonc donnent au bois un aspect de sauvagerie extrême. Puis on retrouve les champs entourés de chênes, les hameaux enfouis sous les arbres, un village vieillot, le Croisty, entourant une église éclairée au chevet par une belle fenêtre flamboyante. Plus loin, Saint-Caradec-Trégomel, au sein de vergers de pommiers, et, enfin, Kernascléden.

Le chemin de fer a mis Guémené en relations faciles avec Lorient, bien que la ligne unisse moins directement les deux villes que ne le fait

la route longue et sinueuse tracée sur le plateau, loin du Scorff dont le cours est une gorge d'une extrême étroitesse. Les rails venant de Pontivy vont se souder, à Meslan, à ceux de la ligne de Lorient à Gourin, après avoir traversé un pauvre pays de landes entrecoupées de cultures où le seigle domine. Ce caractère misérable s'accroît encore lorsqu'on a dépassé Lignol. Ce ne sont alors que de hauts fourrés d'ajonc, des collines nues derrière lesquelles coule le ruisseau de Kérustan ou Dourduff. Mais, autour du hameau de Kernascléden, il y a une sorte d'oasis de cultures bien soignées d'où s'élance la flèche dentelée d'une des plus belles églises de Bretagne, une des plus curieuses aussi par la perfection de cette forme — particulière à la province — du style ogival fortement imprégné de l'art de la Renaissance. Contemporaine de la chapelle Saint-Fiacre au Faouët (1), cette chapelle Notre-Dame surprend par son étendue et sa splendeur au milieu de ce pauvre hameau de grande route. De sa belle tour s'élance une élégante flèche surmontant une galerie flamboyante ; portée en saillie sur des consoles au-dessus du porche sculpté. Ce porche, et un autre ouvrant sur le

(1) Voir page 48.

flanc de l'édifice, sont merveilleusement fouillés. Les sculpteurs les ont ouvragés avec une verve et une patience extrêmes. La grande rose rayonnante du croisillon sud, les larges fenêtres flamboyantes, les contreforts hérissés de pinacles, sont des œuvres exquisés. L'intérieur a ses voûtes couvertes de fresques.

Très pittoresque est le pays au sud, où le Scorff se creuse la gorge profonde que borde la forêt de Pont-Callec'h. Ces vastes bois dépendent du château du même nom, assis au-dessus d'un étang formé par le Kérustan. L'édifice, de grande allure, fut une forteresse et joua un rôle militaire. Ses derniers seigneurs portaient le titre de marquis; l'un d'eux, compromis dans la conspiration de Cellamare, qui avait de si grandes ramifications en Bretagne, fut arrêté dans le château même et paya de sa tête sa participation à une aventure où de plus hauts placés que lui avaient une responsabilité autrement grande.

Des landes parsemées de pins, des cultures rares et maigres entourent le domaine et la forêt. Au sein de ces mornes paysages apparaît Berné, signalé par une église à dôme de pierre placée à l'écart du village. Celui-ci domine un ruisseau sinueux descendant à l'Ellé. Dans le

val se réunissent les routes de Pontivy et de Lorient, se poursuivant en un tronc commun sur le Faouët. Près de cette jonction est la gare où se soudent les voies ferrées venues des mêmes villes et prenant la même direction. Elle a pris le nom d'un village voisin : Meslan.

## VIII

### LE PAYS DE BRIZEUX

Le Scorff. — Guilligomarc'h et la Marie de Brizeux. — Pont-Scorff et ses pêcheries de saumons. — De Pont-Scorff à Quimperlé. — La route d'Arzano et ses manoirs. — Arzano. — Souvenirs de Brizeux. — La maison du Moustoir. — Au Pont-Kerlô. — Le monument. — La chapelle de Sainte-Anne. — Les chevreuils de Ménéhouarn.

(Carte d'État-major : feuilles de Châteaulin S.-E. et Lorient N.-E.)

Plouay. Mai.

Après Meslan, le pays, dans la direction de Lorient, est plus varié. Beaucoup de châtaigniers, de grands chênes, des pins couvrent des collines aux formes très accusées dont la chapelle byzantine de Berné occupe un des sommets dénudés. On suit un ruisseau coulant entre des prés bordés d'arbres d'un vert profond. Dans ce cadre, les portions de landes qui subsistent encore contribuent elles-mêmes à la beauté de ce pli des petits monts d'Armorique, beauté due à la variété de la végétation, mélange de pins, de chênes, de pommiers et de cultures.

Le ruisseau atteint le Scorff près d'un pont de pierre portant la grande route; ce pont, ancien déjà, offre une belle courbe en anse de panier; la pierre est revêtue par les lichens d'une patine de bronze.

Assez large en ce point, nommé Poulhibet, la vallée du Scorff redevient gorge; le petit fleuve encore torrent, ombragé de chênes et d'aulnes, se fraie passage entre d'abruptes pentes où, souvent, le rocher se dresse en éperon. Et cela est fort beau et sauvage. Le Scorff bruit sur les pierres, s'apaise, fait onduler de grandes herbes. Les collines, jaunes d'ajonc, vertes de chênes, ou assombries par les pins, sont de petites montagnes. Le courant torrentiel sépare le Morbihan du Finistère, le Vannetais de la Cornouaille. Dans cette dernière contrée, Guilligomarc'h occupe un plateau creusé de ravins dont l'Ellé, non moins profondément encaissé que le Scorff, longe l'autre versant. A Guilligomarc'h, dans la ferme de Kerhalvé, la Marie de Brizeux finit ses jours, à soixante-trois ans, mère et grand'mère, sous le nom peu poétique de femme Thomas Bardouil. Le chemin qui conduit à ce village franchit le Scorff sur un pont de deux arches, dans un joli site égayé par deux ou trois maisons.

La petite voie ferrée abandonne les bords du fleuve, s'élève sur la colline en entaillant la roche, court entre les pins à la forte senteur, frôle un hameau misérable par ses toits de chaume, mais dont les portes ont des linteaux de granit de belles lignes. Là s'ouvre une sorte de défilé entre deux petits sommets couverts de pins. Au fond, coule un ruisseau bordé de berges gazonnées, exploitées pour fournir des mottes de chauffage. Un pare aux grands ombrages, clos de murs, masque un instant la vue, puis aussitôt voici Plouay (1), autour duquel le chemin de fer décrit une courbe extraordinaire.

Après la petite ville et un plateau revêtu d'ajonc, on pénètre dans un vallon étroit où descend, sans cesse accru, un ruisseau couvert d'iris, traçant un sinueux ruban jaune d'or entre des prairies. Il y eut là un étang, la digue en est rompue. Plus bas babille un moulin entouré de chaumières. Le ruisseau va ainsi de moulin en moulin, clair sur un fond de sable et de roches fauves. Les pentes sont superbes, hérissées de granit somptueusement vêtu de l'or des genêts, des thyrses roses de la digitale et, par place, couvert de chênes et de jeunes pinèdes.

(1) Voir page 106.

A cette sauvagerie font suite des prés, des petits ponts jetés sur le flot chantant, des massifs d'arbres vigoureux, des voûtes d'aulnes sous lesquels scintille le torrent. Celui-ci va s'amortir en étang, au pied de la gare de Cléguer; une grande carrière de ballast entaille la colline et détruit la grâce du paysage. Mais sous la digue de l'étang tourne si gaiement la roue d'un moulin, le murmure de l'eau se mêle si bien au bruit des marteaux brisant le granit, que l'on oublie la blessure de la colline. Un autre étang, plus vaste et profond, s'étale près du hameau du Tavardy, le ruisseau s'en échappe, actionne des moulins et tombe dans le Scorff.

Le fleuve, devenu large, est abandonné aussitôt qu'aperçu, les rails, suivant un tracé hardi, conduisent sur le plateau en vue du clocher de Cléguer et atteignent la gare de Pont-Scorff, située à l'entrée de l'humble bourgade.

Pont-Scorff, son nom l'indique, est à un point de passage du petit fleuve. C'est un centre bien calme, mais il doit une beauté pleine de grandeur à la profondeur de la vallée, aux îles, à son flot

... tout barré de moulins, de filets.

La ville haute conserve, sur la place, une inté-

ressante construction de la Renaissance, appelée la maison des Princes. Les habitations voisines, grises, ternes, tristes, abritent une population peu aisée. On éprouve la même sensation mélancolique dans la ville basse, malgré le fleuve que la marée refoule et qui possède un petit port où l'on charge surtout du bois à destination de Lorient. Un vieux pont, un autre moins curieux mais de nobles proportions, franchissent le Scorff barré par les filets des pêcheurs de saumons. L'eau est sombre entre les rives vertes, beaucoup d'arbres, de minuscules îlots couverts de saules. Aux heures douces du soir, ce tableau doit être exquis; à l'heure où je le contemple, sous le lourd soleil, il me paraît morne.

Ce pays de Pont-Scorff et celui de l'Ellé, vers Arzano, incarnent la Bretagne aux yeux des lettrés. Là se déroule *Marie*, le gracieux poème de Brizeux.

De Pont-Scorff à Quimperlé la route est assez monotone: des landes, des champs enclos de grands arbres, aucun village, de pauvres hameaux, quelques bois, tel est ce plateau où la limite entre le Morbihan et le Finistère suit le fond de vallons presque inhabités. Mais aux

abords de Quimperlé le pays se peuple. Des châteaux, des villas, des parcs ombreux annoncent l'aimable ville.

Le tableau est pareil au long de la route d'Arzano. Celle-ci prolonge le faubourg de Bourgneuf et s'élève sur la colline couverte de maisons blanches entourées de pommiers. Pour les gens de la Montagne-Noire et des monts d'Arrée qui sont appelés ici, ce doivent être des merveilles ces prés, ces herbages, ces bosquets de hêtres, ces trèfles vigoureux. Cependant, il reste encore bien des progrès à réaliser, le seigle couvre trop d'espaces où l'on pourrait obtenir du froment à l'aide des engrais chimiques.

Les talus des fossés sont fleuris de jacinthes, si nombreuses que l'on dirait de chaque côté un ruban d'azur. Lorsque ces clôtures s'entr'ouvrent, on voit se creuser la vallée de l'Ellé, gracieuse avec ses logis de plaisance et ses parcs dominant le couloir rocheux au fond duquel la rivière coule, sombre. Un des parcs, Bois-Joli, à la végétation opulente et variée, confine au domaine plus sauvage de Bosgrand dont le manoir est un type complet de la gentilhommière d'autrefois, avec son colombier, sa chapelle à flèche, sa ferme à toits de chaume.

Les grands chênes qui encadrent les champs



apparaît au-dessus des ramures. Bientôt voici le village; il étonne par ses maisons blanches et ses toits d'ardoise contrastant avec les habitations d'alentour. Des prés ombragés de pommiers entourent l'humble bourg.

Arzano, que le séjour de Brizeux a tiré de l'obscurité, est infime malgré son rang de chef-lieu de canton. Il se groupe autour d'une pittoresque église entourée du cimetière. L'édifice où Brizeux fit sa première communion est à une seule nef couverte d'une voûte en bois peinte en bleu et semée de croix. L'autel, extraordinairement sculpté et doré, rappelle le goût espagnol. Le cimetière, où l'on pénètre entre deux pilastres surmontés de volutes, renferme une vieille croix dont le piédestal en forme d'autel supporte une statue de la Vierge.

Le bourg possède comme auberge un « hôtel Brizeux ». Le souvenir du poète est resté vivant; on montre aux touristes, dans un enclos planté de cerisiers, le vieux presbytère où fut élevé le futur auteur de *Marie*. En face de l'antique demeure, un monticule encombré de blocs de granit s'ombrage de pins; plus loin, une petite châtaigneraie servit aux jeux de l'enfant.

Des chemins inaccessibles aux voitures sus-

pendues conduisent à la maison du Moustoir, désormais célèbre. Là vécut Marie, cette Marie-Ann Pellann, passionnète de Brizeux pendant qu'ils suivaient ensemble, à Arzano, les leçons du catéchisme. C'est une sombre demeure aux fenêtres étroites et rares, mais ornées d'un arc en accolade, au porche arrondi, au toit de chaume, aux pignons tapissés de lierre. Le puits où les fougères croissent entre les pierres, les murs en massifs moellons de granit sont tels que les vit le poète. Cela est triste, presque lugubre, et cependant il suffit que cette maison du Moustoir ait été décrite en vers heureux, chantant dans la mémoire, pour que le site s'idéalise et s'imprègne de fraîcheur et de grâce.

Ce n'est point au Moustoir, cependant, que les Bretons reconnaissants ont érigé un monument au chantre de l'Armorique et rappelé la chaste idylle de Brizeux, mais au bord du chemin de Plouay, au-dessus du Scorff limpide et profond. C'est à une demi-lieue d'Arzano. Le chemin y descend rapidement, par un val couvert de prés et de landes. Bientôt on découvre la vallée ou plutôt la gorge sinueuse remplie d'ajonc, de pins et de chênes : la rive gauche se dressant haute et raide, couronnée par l'humble

église Sainte-Anne. Paysage grandiose dans sa solitude sylvaine, et qui serait même émouvant encore si les souvenirs poétiques ne hantaient le visiteur.

Le ruisseau d'Arzano descend en gazouillant et va rejoindre le Scorff, large, abondant, rapide sous les aulnes et les chênes. Le petit fleuve décrit ici une boucle harmonieuse entre les roches boisées; la colline de Sainte-Anne, promontoire étroit et aigu, domine de chaque côté les eaux éclatantes. La route franchit le Scorff à la pointe même, sur un pont de granit formé de trois arches à plein centre, œuvre sobre et robuste. C'est le pont Kerlô.

Un jour que nous étions assis au pont Kerlô,  
Laisant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,  
Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,  
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage...

Là fut inspirée la page la plus heureuse, la plus touchante du poème de *Marie*. C'est pourquoi les lettrés bretons ont voulu en rappeler le souvenir; ils ont dressé une pyramide sur le roc, au-dessus du pont. Le médaillon du poète se détache sur la pierre. Une des faces de la pyramide porte, gravés, les deux premiers des vers que je viens de citer; sur une autre face

sont les vers du *Têlen Arvor* (la harpe d'Armorique) :

*O breiz izel ! O kaëra Brô,  
Koad enn c'hreiz, môr enn hê zro !  
Ni zô bépred  
Brétoned  
Bretoned tûd kaled.*

O Bretagne ! ô très beau pays — Bois au milieu, mer à l'entour — Nous sommes toujours — Bretons — Les Bretons, race forte.

La pierre bleue de la pyramide se dégage de la roche, sous les parois de Coët Neblach, revêtues de grands arbres. De la terrasse qui la porte, on voit le Scorff accourir, se replier sous le pont et fuir de nouveau au levant sur la petite grève où Brizeux adolescent jouait près de Marie. Des vaches noires, des vaches rousses descendent pour s'abreuver, d'autres vont brouter sur les pentes. Dans un champ étroit qui borde le fleuve, une famille entière : père, mère, enfants, procède aux semailles. Des vols d'insectes blonds tourbillonnent au soleil :

Des insectes sans nombre, ailés ou transparents,  
Occupés tout le jour à monter les courants,  
Abeilles, moucherons, alertes demoiselles,  
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles.

Ces vers reviennent à la pensée dans le site majestueux, calme et adorable à la fois, qui séduirait, même si Brizeux n'avait pas révélé à la foule ce coin d'Armorique.

La route, au delà du pont Kerlô, s'élève au flanc du promontoire. Dans les chênes encore en bourgeons éclatent, triomphales, les houppes des bouleaux d'un vert tendre ; plus haut, des pins croissent entre les rochers. De la racine de la presqu'île on domine de chaque côté le Scorff couvert de l'ondulante chevelure blanche des renoncules. Même la croupe revêtue d'ajonc qui porte la chapelle est d'une beauté grave. Sans arbres, elle commande l'immense demi-cercle de collines revêtues de bois ou tapissées par la nappe ondulante des seigles. Bien belles aussi, vers le nord, sont les collines boisées qui enferment la vallée du Scorff.

La route passe au pied du mamelon terminal de Sainte-Anne que couvrent les vestiges d'un camp romain. Au-dessous de la chapelle, dans un fond ombragé de merisiers, un édicule d'un joli style abrite une fontaine. Des prés, une lande plantée de pins, des chênes drapés de lierre, des houx luisants au bord des haies constituent un décor d'une grâce harmonieuse. Des geais

causent, les merles sifflent, les pinsons chantent, les tourterelles roucoulent. Je n'ai point encore rencontré en Bretagne de site aussi animé par les oiseaux.

Çà et là des groupes de châtaigniers couvrent les pentes. Un ruisseau se forme au creux du ravin qui bientôt s'élargit, devient prairie plantée de pommiers et encadrée de pins droits et vigoureux. Ces résineux sont ici superbes de port ; à les voir, on se croirait volontiers dans les dunes de Gascogne. Les pinèdes, très étendues, doivent être de récente origine, car elles ne figurent pas sur la carte, sinon un massif autour du hameau de Brambanen.

Un chemin se détache vers le sud, se dirigeant sur Pont-Scorff. La jonction est marquée par une fruste croix de Malte en granit, posée sans fût sur une roche. A partir d'ici le paysage est plus simple. Au bord de la route le hameau de Mélianic groupe ses chaumières à l'ombre de châtaigniers et de chênes superbes. Des champs empiètent sur la lande ; les pinèdes s'étendent loin à l'est. Par-dessus les arbres apparaît le clocher de Plouay.

Dans ce cadre de landes et de pins s'étend le vaste et somptueux parc de Ménéhouarn, peuplé de chevreuils. Les gracieux animaux

paissent et jouent sur les pelouses, devant la façade majestueuse du château qui appartient depuis quatre cent cinquante ans à la famille de Pluvié, dont le chef actuel est maire et conseiller général de Plouay.

Voici Plouay, le bourg est envahi par la foule, c'est jour de marché. Le lieu, d'ordinaire morose, offre une animation pittoresque grâce aux costumes si variés de ces confins du Finistère et du Morbihan.

## IX

## LA CORNOUAILLE INTÉRIEURE

De la rade de Brest à Châteaulin. — Navigation sur l'Aune. — Port-Launay. — Ardoisières épuisées. — Châteaulin. — L'Aune et la pêche du saumon. — L'Aune en amont de Châteaulin. — Le chemin de fer de Carhaix. — Pleyben, son église et son calvaire. — Les ardoisières. — Châteauneuf-du-Faou. — La vallée de l'Hière. — Le port de Carhaix.

(Carte d'État-major : feuilles de Brest S.-E., Quimper N.-E. Châteaulin N.-O., N.-E.)

Carhaix. Juillet.

Le chemin de fer central de la Bretagne, qui va de la Brohinière à Châteaulin, en attendant son achèvement vers Camaret, court en vue de ce massif dans son parcours à travers ce que l'on a appelé la Cornouaille intérieure, vaste plateau que les monts d'Arrée et la Montagne-Noire circonscrivent.

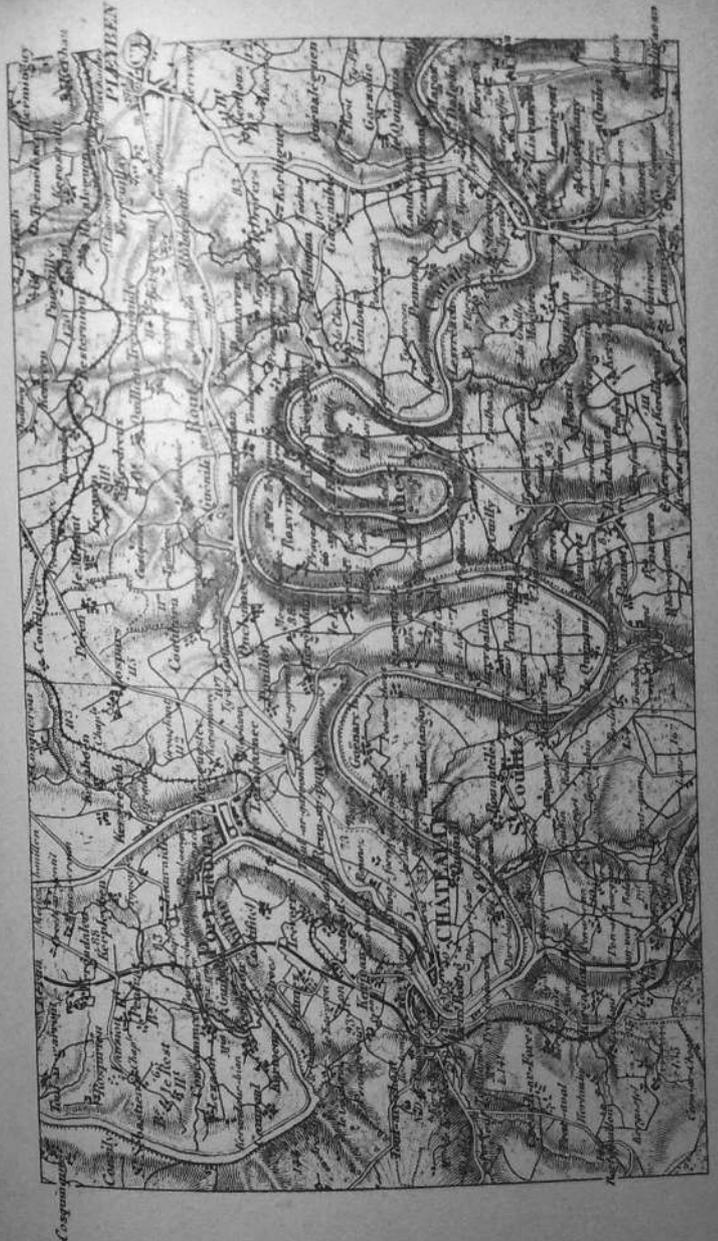
Châteaulin, par cette voie nouvelle, semble appelée à devenir un centre d'excursions. Elle y parviendra d'autant mieux que peu de villes

bretonnes séduisent davantage le voyageur qui voit le paysage de la portière d'un wagon. Le chemin de fer de Nantes à Landerneau passe très haut sur les collines et domine la vallée creuse, emplie de verdure, au fond de laquelle, toute menue, bordant de ses beaux quais l'Aune immobile et profonde, Châteaulin mire dans l'eau assombrie une double rangée de belles maisons.

Pour y venir aujourd'hui j'ai profité du vapeur qui relie Brest à Port-Launay, quartier maritime de l'humble chef-lieu d'arrondissement. Le petit navire fait escale en face du confluent de l'Aune avec les autres rivières — ou plutôt estuaires — de l'Hôpital, de Kérouse et du Faou. Au pied de la colline, enfouis sous les arbres, sont Landevennec et les débris de son abbaye, mère des maisons religieuses de l'Armorique.

Le temps me manque pour visiter une fois encore ces restes informes, le lourd vapeur arrive de Brest, il sera bientôt à quai.

Et me voici sur le pont; le bateau quitte rapidement Landevennec et double l'étrange saillie par laquelle l'Aune débouche dans la rade, en formant un coude au milieu duquel se dresse l'îlot rond de Térénez. Dans le repli du fleuve, des navires démâtés stationnent. Anciens vais-



seaux de haut bord au triple rang de sabords, frégates, bricks, navires à vapeur reposent là, dernier abri assigné à ces nefs qui furent glorieuses. On les en retire parfois pour les conduire à Brést; elles serviront de pontons, de magasins ou d'ateliers. Quelques-unes pourront être armées encore pour servir de navires-écoles.

Maintenant, adieu aux vastes plans d'eau. L'estuaire reste large, car la marée remonte jusqu'à Port-Launay, mais ce n'est en somme qu'un fleuve étalé entre de hautes et vertes collines et décrivant de brusques détours. Parfois on aperçoit le sommet de la Montagne-Noire : elle a vraiment, d'ici, l'aspect d'une haute chaîne. L'Aune se maintient longtemps puissante; mais resserrée entre les contreforts de la Montagne-Noire et le massif du Mené-Hom, elle devient un étroit et sinueux chenal bordé de bois et de landes. Bientôt apparaissent les hautes arches du viaduc du chemin de fer, dominant de 50 mètres le lit de la rivière; on passe sous l'une d'elles et l'on accoste les quais de Port-Launay, où, près d'une écluse, s'arrête la navigation maritime. Désormais l'Aune, soutenue par des barrages, n'est plus qu'une section du canal de Nantes à Brést.

Le petit port est assez animé, des navires chargent dans le bassin les ardoises des carrières des environs de Pleyben et de Châteauneuf venues par le canal; à Châteaulin même les navires de 350 tonnes peuvent monter; ils y chargeaient jadis les produits des carrières qui dominant la ville et aujourd'hui épuisées. L'ardoise, ici, ne présentait pas d'exploitation comparable à celles de Trélazé, près d'Angers (1); c'était une multiplicité de petites entreprises.

Dans la première partie du dix-neuvième siècle, les chantiers d'extraction étaient au nombre de plus de cinquante, occupant chacun de quinze à vingt ouvriers. Ces travailleurs ont dû émigrer, la plupart à Trélazé où l'élément bas-breton constitue un noyau très résistant à l'influence angevine. Les carrières mortes, ouvertes au flanc des coteaux, les souillent de leurs déjections, sans trop assombrir cependant le paysage riant de la ville et des collines rocheuses.

Près de trois kilomètres séparent Port-Launay de Châteaulin; le trajet est charmant, car on suit les bords animés de la rivière. Celle-ci ne tarde pas à se border de maisons et à se couvrir

(1) Voir le 2<sup>e</sup> volume du *Voyage en France*.

de ponts; d'autres groupes d'habitations s'étagent sur chaque rive au milieu des arbres et des roches.

Châteaulin ne mérite plus la réputation de malpropreté qui lui fut faite jadis. En même temps qu'elle se dotait de beaux quais au bord de sa rivière d'Aune, qu'un barrage transforme en petit bassin à flot, elle améliorerait la viabilité des rues que masquent des façades dignes d'une ville plus populeuse (1). La construction du chemin de fer de la Brohinière a barré l'horizon en aval par un viaduc courbe développant heureusement de belles lignes. Les collines de la rive gauche, plus abruptes, sont escaladées par des constructions pittoresques que dominent des débris informes, à peine reconnaissables, d'un château jadis puissant. Mais la chapelle castrale, dédiée à Notre-Dame, est demeurée intacte, couronnée par un clocher à dômes d'un heureux effet; à côté un ossuaire inutilisé ouvre des baies élégantes.

Un proverbe breton dit : « Têtes de saumon, ceux de Châteaulin », après avoir défini d'autres

(1) Population de Châteaulin : 4.237 habitants, dont 2.916 de population municipale agglomérée.

indigènes. C'est une allusion à la grande industrie de pêche d'autrefois, avant la canalisation de l'Aune. Alors les saumons remontaient en multitude dans le petit fleuve aux eaux vives. Celui-ci, devenu succession de biefs éclusés, se vit déserté par le saumon qui ne pouvait franchir les barrages. C'était la perte d'un revenu considérable, puisqu'en 1790 la pêche était affermée 4.500 livres. Le saumon était parfois en telle abondance, que les domestiques de ferme spécifiaient en entrant en service qu'on ne leur en servirait pas plus de trois fois par semaine.

On est parvenu à ramener ces salmonides dans la rivière en accolant à chaque barrage une « échelle à poissons » permettant aux saumons de franchir l'obstacle. En 1905, le conseil général a décidé de créer 26 de ces échelles; 6 étaient déjà installées en 1908; on doit en établir 2 autres en 1909. Ces premiers essais ont donné d'excellents résultats, on a capturé 100 saumons en 1903, 120 en 1904, autant en 1905, 193 en 1906. En 1907, du 1<sup>er</sup> février au 30 septembre, on en prenait 292. Ces chiffres s'accroissent sans cesse, bientôt on aura retrouvé l'abondance d'autrefois. Les captures ne se font pas seulement dans l'Auné, mais encore dans son affluent l'Hière canalisée.

Une des échelles est accolée au barrage éclusé du bassin à flot. Ce dernier s'étend jusqu'à l'écluse même de Châteaulin, ce qui permet à de petits navires de venir s'amarrer aux quais de la ville. Le mouvement, dans les relevés de la douane, confond le port et celui de Port-Launay. Malgré la réduction de fret depuis la fermeture des ardoisières de Châteaulin, que compense insuffisamment l'ouverture d'exploitations nouvelles sur le cours supérieur, il y a là assez d'activité, même sans tenir compte de la navigation au bornage, c'est-à-dire sur un étroit espace (1).

Le grand charme de Châteaulin est dans sa rivière en amont de la partie maritime. L'Aune, l'Avon ou Ster Aoun — *la profonde rivière* — des Bretons, coulé dans une délicieuse et étroite vallée aux pentes raides et hautes, couvertes d'une intense verdure. Bien des fleuves célèbres par leur beauté n'ont pas la splendeur de ce couloir fantastiquement sinueux, entre Châteaulin et le port de Carhaix.

(1) Mouvement de la navigation en 1907, cabotage et bornage : Port-Launay : entrées, 859 navires amenant 18,061 tonnes; sorties, 856 navires emportant 4.666 tonnes. Châteaulin : entrées, 262 navires avec 10.006 tonnes; sorties, 263 navires, avec 4.766 tonnes.

Je parcourrai bientôt cette vallée, non en entier, car suivre tous ces méandres par le chemin de halage demanderait au moins trois jours; mais en descendant de la Montagne-Noire vers les principaux points de passage; je vais aujourd'hui visiter la Cornouaille intérieure et ses curieux bourgs de Pleyben et Châteauneuf-du-Faou.

La ligne de Carhaix, rattachée à celle de Landerneau dans la gare de Châteaulin, descend par des courbes brusques pour franchir l'Aune à l'entrée du port maritime. Elle possède sur la rive droite une station spéciale utilisée par tous les voyageurs qui n'ont pas à emprunter le réseau d'Orléans. La voie court ensuite en corniche pour aller passer au-dessus de Port-Launay. Vu d'ici, le bourg maritime semble un joujou. Le quai allonge au bord du bassin sa rangée de maisons blanches à toits d'ardoise rongée d'un lichen rougeâtre. Une rue pénètre dans un vallon. Six ou sept petits navires sont amarrés.

Au fond du tableau, le viaduc du chemin de fer de Landerneau dresse ses hautes arches, sous lesquelles les navires peuvent passer avec leur mâture.

Le train continue à s'élever ; un instant Châteaulin apparaît comme dans un abîme dominé par les collines très hautes qui vont se rattacher au Mené-Hom (1). Les hauteurs que l'on parcourt à l'aide de rampes assez fortes sont charmantes, bien cultivées en blé et en avoine, grâce aux engrais marins amenés à Port-Lau-nay. Le climat est doux, à en juger par deux beaux pins parasols qui couvrent une lande fleurie de digitales. On atteint le plateau supérieur près du village de Saint-Ségal. De là se montre en entier de la Montagne-Noire, la croupe sombre du bois de Laz dominant cette partie du massif. De grands damiers de culture revêtent ces pentes. A mesure que l'on avance, il semble que de nouveaux sommets surgissent. Celui qui se dresse à l'est, vers l'extrémité de la chaîne, est surmonté d'un monticule semblable à un tumulus.

La plaine n'est pas entièrement cultivée, il reste beaucoup de landes et de friches entre les cultures ; les ajoncs et les fougères alternent avec des prairies bien soignées. Au-dessus d'un vallon, couvrant l'arête, apparaît Pleyben groupé autour de sa belle flèche ajourée. Dans un creux

(1) Voir 51<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

se montre la jolie chapelle Saint-Laurent voisine d'un calvaire.

Pleyben est une de ces communes populeuses de Bretagne qui font croire à un centre considérable par le nombre de leurs habitants (1), mais dont le chef-lieu n'est qu'un bourg ou un village.

Il étend son influence sur un territoire de 7.554 hectares et occupe un croisement important de routes rayonnant vers les monts d'Arrée, la Montagne-Noire et la mer. Au centre se dresse une des plus belles églises de Bretagne qui, avec le calvaire du cimetière, mérite d'attirer les visiteurs. Elle présente le type le plus parfait de cette architecture bretonne du seizième siècle où l'art ogival et l'art de la Renaissance, également vieillis à cette époque dans le reste de la France, se sont fondus pour produire un style bien particulier, d'une beauté réelle, si elle choque les gens épris d'unité.

A distance, la belle tour carrée est d'un effet superbe. Elle dresse, très haut, une terrasse ajourée flanquée de quatre clochers hexagones, eux-mêmes à jour ; le dôme de pierre porte aussi un clocheton ajouré. La tour est uniquement

(1) 5.643, dont 1.361 au bourg.

inspirée par la Renaissance, mais deux autres clochers à flèches de pierre sont de pur style flamboyant. Une galerie portée sur deux arcades élancées les réunit. A la base du clocher s'ouvre un porche d'un beau dessin, sous lequel sont sculptés les douze apôtres. Les grandes et belles fenêtres flamboyantes, les dômes d'un effet curieux qui recouvrent la sacristie placée au chevet, achèvent de donner à l'édifice un caractère de pittoresque et de grandeur. L'intérieur, peint de couleurs vives, possède des boiseries sculptées et d'admirables vitraux.

La place sur laquelle se dresse l'église renferme deux autres monuments remarquables : un ossuaire du quinzième siècle qui a perdu sa destination funèbre, mais a gardé la pureté de ses lignes, et un calvaire que l'on dit le plus parfait de Bretagne après celui de Plougastel. Il se dresse sur une sorte d'arc de triomphe. Une foule de statues se pressent au pied des trois croix de granit. Cet ensemble d'édifices constitue un des monuments les plus complets de Bretagne ; église, ossuaire, calvaire, sont un décor vraiment saisissant, dont la grande place, avec ses maisons peintes en blanc, aux encadrements de granit, accentue le caractère.

Les campagnes populeuses de Pleyben sont

prospères grâce au commerce des beurres qui répand le bien-être et aux méthodes agricoles nouvelles, de plus en plus développées, grâce aussi à la pénétration des engrais marins par le chemin de fer et par la navigation de l'Aune. Le blé et l'avoine y ont remplacé le seigle.

L'industrie de l'ardoise, jadis active, a fléchi, sans disparaître comme à Châteaulin ; beaucoup d'exploitations ne se révèlent que par des excavations abandonnées et des talus de débris. Les ouvriers ont formé une grande partie de la colonie bas-bretonne de Trélazé. Les dernières carrières sont à près de deux lieues au sud de Pleyben, à Pont-de-Coblant, sur les bords de l'Aune ; il y en avait une vingtaine, trois seulement ont survécu, occupant chacune près de cent ouvriers. La facilité de transport par eau sauve ces derniers vestiges d'une industrie si florissante jadis. La décadence a été aussi prompte que la prospérité avait été rapide, puisque c'est seulement vers 1811 que l'on aurait appris à tailler l'ardoise sur les indications d'ouvriers amenés de Fumay dans les Ardennes (1). Cette indication fournie par un auteur du Finistère est

(1) Sur les ardoisières de Fumay, voir la 20<sup>e</sup> série du *Voyage en France* ; sur les autres centres ardoisiers, la 2<sup>e</sup> série (Angers), la 10<sup>e</sup> (Maurienne), la 40<sup>e</sup> (Bigorre).

peut-être peu exacte, puisque Cambry signale les ardoisières en 1794.

L'agriculture occupe une partie des bras inutilisés par la réduction du nombre des ardoisières. Grâce aux efforts du paysan, la contrée est d'une profonde beauté rustique. Adorablement verte, coupée de hauts fossés plantés de chênes, elle présente d'opulentes moissons de froment, surprenantes pour qui vient du revers sud de la Montagne-Noire. Le sarrasin couvre toujours de grands espaces; il joue un tel rôle dans l'alimentation que, longtemps encore, il sera cultivé sur de vastes étendues. Les prairies, nombreuses, sont bien soignées; l'irrigation leur est appliquée avec profit. Dans ces campagnes, les maisons basses, couvertes d'ardoises, sont entourées de vergers de pommiers. Le valon de Goanez est un véritable bocage. Sauf les moulins, aucune construction ne se mire dans ce preste ruisseau courant vers l'Aune entre des berges parfois abruptes.

Les grands chênes, les bouleaux, les hêtres encadrant les champs font un admirable ensemble par la variété de teintes et de port; les chênes surtout, tantôt hauts, à grande ramure, tantôt colonnes de verdure lorsqu'ils sont élagués, tantôt taillis sur les fossés. Des points élevés le

paysage a de la majesté; au nord se succèdent d'amples et vertes ondulations, avec, à l'arrière-plan, les monts d'Arrée dominés par la croupe de Saint-Michel. Du côté opposé, ce sont les pentes de la Montagne-Noire, plus proches. Le massif, vu de ce point, mérite bien ce nom par le sombre manteau de bois qui le revêt et dont la forêt de Laz est la partie principale. Il est fort curieux par les rochers qui zigzaguent sur l'arête terminale et lui donnent l'aspect d'une scie très ébréchée.

Dans ce beau cadre, au sommet d'un méandre qu'elle domine de haut, la ville de Châteauneuf-du-Faou offre un des sites les plus heureux de la Bretagne. Une pente raide mais entièrement revêtue de grands arbres descend à la rivière, large, calme, franchie par un vieux pont. Au-dessus des ramures la haute flèche, très élégante, d'une église moderne, les façades blanches, les toits bleus complètent le décor. Si la ville elle-même est petite et de peu d'intérêt (1) en dehors de son caractère franchement archaïque, le site est vraiment admirable. Le seul monument de Châteauneuf, la gracieuse chapelle de Notre-

(1) Population du bourg de Châteauneuf, 1.352 habitants; de la commune, 4.016.

Dame des Portes, est en vue de ce tableau plein de lumière et de grandeur. La chapelle marque l'emplacement d'un chêne sacré dans lequel fut trouvée une statuette en argent représentant la Vierge. Un splendide porche donne accès dans l'édifice.

Châteauneuf n'a pas d'industrie, l'exploitation des ardoisières qui alimentent son port et sa gare se fait assez loin de la ville. Les plus considérables sont dans la Montagne-Noire, à Spézet et à Saint-Goazec, où déjà Cambry signalait des carrières pour la couverture des toits de Châteauneuf.

La transformation agricole du pays eut Châteauneuf pour un de ses foyers, l'impulsion est partie du domaine de Trévarez en Saint-Goazec. Le château de ce nom, à la racine du méandre de Châteauneuf, au-dessus de la partie la plus grandiose des gorges, a vu les essais d'irrigation qui ont été imités depuis lors dans le département. On doit à ces expériences la création des belles prairies qui surprennent le voyageur venu de la contrée des landes. Mais les prés irrigués ne sont rien encore comme étendue auprès de ce que l'on devrait rencontrer en un pays où les eaux sont abondantes et le climat humide. La Bretagne pourrait être un autre Limousin.

Le château de Trévarez, construit en briques rouges, s'aperçoit de loin; c'est un des détails les plus caractéristiques du paysage pour qui parcourt le plateau de Châteauneuf. Il se détache nettement sur le rideau sombre de la Montagne-Noire.

Les cimes paraissent plus hautes et lointaines à mesure que l'on descend, par la route ou la voie ferrée, pour retrouver l'Aune à la jonction d'un ruisseau qui parcourt les cultures et les landes de Landeleau. Ce village, dont l'église du seizième siècle n'est pas sans intérêt, était, au temps de Cambry, d'une malpropreté repoussante. Il y a quelque progrès, mais le lieu et surtout beaucoup de fermes sont d'aspect misérable. La paroisse dépendait du château de Châteaugal aujourd'hui en ruine; le souvenir des seigneurs est conservé par la statue funéraire de l'un d'eux, mort en 1612. Le défunt est représenté en habit militaire de ce temps.

Des landes, des bois, des prairies dans le val étroit aux multiples méandres, tels sont les bords de l'Aune jusqu'au confluent de l'Hière. La rivière maîtresse cesse alors d'être soutenue par des barrages, son lit n'étant plus rempli redevient celui d'un torrent de montagne. Le rôle de voie navigable est désormais tenu par l'Hière

pendant trois lieues. Également sinueuse, cette rivière n'a cependant pas de méandres aussi amples que l'Aune, mais sa pente est rapide, il a fallu six écluses pour la racheter.

Au confluent de l'Aune lente et sombre et de l'Hière est la gare de Spézet qui dessert un village de la Montagne-Noire. Il est d'autres chefs-lieux de communes ici : Cléden au beau clocher et Saint-Hernin ; centres médiocres, mais dont les territoires sont couverts d'une multitude de hameaux et de métairies.

L'Hière est abandonnée à son tour par la voie ferrée et par le canal qui escalade les contreforts de la Montagne-Noire à l'aide d'écluses sans nombre. Un autre ruisseau, descendu des parties les plus élevées de la montagne, rejoint le canal à un kilomètre du confluent. Ici a été établi le port de la ville de Carhaix, là également vient aboutir la ligne de Rosporden qui, jusqu'à Carhaix, utilise la même voie que celle de Châteaulin. Une voie de raccordement conduit les wagons à quai. On embarque les ardoises des carrières de Motreff. Des ardoisières avaient été ouvertes au-dessus du port, elles sont abandonnées. La fosse s'ouvre, béante, entre les talus de débris et les petites constructions où s'abritèrent les ouvriers.

Le site, malgré la gare animée par les voyageurs qui ont à changer de train, est solitaire, mais empreint d'un certain charme mélancolique. Du haut de la colline dans laquelle sont creusées les ardoisières, on a une jolie vue sur les vallées qui se réunissent à cette base de la Montagne-Noire.

Voie ferrée, chemins, grandes routes s'élevaient vers le nord, se dirigeant sur Carhaix, cœur militaire de la Bretagne à l'époque romaine, aujourd'hui gare centrale de la vieille Armorique pour son réseau de chemins de fer à voie étroite.

## X

### DANS LA MONTAGNE-NOIRE

La campagne de Gourin. — Le commerce du beurre. — Les chemins de fer secondaires de Bretagne. — Transformation du sol. — Conquête des landes de Touléron. — La fête de l'écobue. — Roudoualéc. — Aux sources de l'Isle et de l'Odet. — L'émigration en Amérique. — Sur la Montagne-Noire. — Spézet. — Le château de Trévarez et la forêt de Laz. — La vallée de l'Aune et ses ardoisières. — Châteauneuf-du-Faou.

(Carte d'État-major : feuilles de Châteaulin N.-E. et N.-O.)

Châteauneuf-du-Faou. Mai.

J'avais projeté de traverser à pied la Montagne-Noire, de Gourin à l'une des stations du chemin de fer de Châteaulin à Carhaix, mais la chaleur est torride, malgré la saison printanière, la montée des rues de Gourin était un supplice, je me suis résigné à louer une voiture pour gagner Châteauneuf-du-Faou. L'idée fut heureuse, mon conducteur connaît à merveille le pays où je n'aurais guère trouvé de renseignements parmi des gens auxquels le français est peu familier.

La route de Quimper, que nous avons suivie jusqu'à Roudoualéc, contourne Gourin pour aller descendre dans la vallée du Ster-Laër-Inam. La rivière naissante, accrue par de nombreux ruisseaux vifs, arrose de belles prairies conquises depuis peu d'années sur la lande. Le développement de l'élevage a amené cette transformation. Beaucoup de bovidés, mais peu de chevaux. La campagne de Gourin est une de celles où l'on produit le plus de beurre, les propriétaires de la commune, à eux seuls, amènent plus de 1.000 kilos de cette denrée le lundi de chaque semaine; on évalue à une quantité semblable la part des trois communes de Langonnet, le Saint et Roudoualéc; les autres centres, dont les habitants fréquentent le marché, apportent ensemble près de 6.000 kilos. Tous ces beurres sont dirigés sur Morlaix qui en fait un commerce considérable avec Paris et l'Angleterre.

Les chemins de fer ont beaucoup facilité ce trafic. La ligne de Rosporden à Carhaix et Morlaix avait commencé à transformer le pays au point de vue économique, celle dite du Morbihan paraît appelée à un rôle plus important encore, elle permet à la région d'alimenter en bétail les deux villes populeuses de Lorient et de Vannes. Aussi le mouvement d'amélioration

de la race bovine ne cesse-t-il de s'accroître. Commencé il y a trente ans, il a pris toute son activité depuis une dizaine d'années, avec l'ouverture du premier chemin de fer. Jadis, un bœuf adulte ne pesait guère plus de 700 livres, l'introduction des reproducteurs durhams a permis d'arriver à 1.300. Par contre, les tentatives pour améliorer le cheval du pays par l'infusion du sang n'ont donné que des résultats peu satisfaisants, le sol semble peu convenir à cet élevage.

Les habitants de Gourin se montrent très fiers de la prospérité à laquelle ils sont parvenus. Ils l'attribuent autant à l'excellence du terrain qu'à leur esprit d'entreprise. « Il n'est pas de meilleur pays que cette plaine du Ster-Laër-Inam, entre les clochers de Gourin et de Quimper », me disait l'un d'eux. La Montagne-Noire, en abritant contre les vents âpres venus de la Manche, est pour beaucoup dans cette fertilité.

Une large avenue bordée d'arbres coupe la route; elle s'étend sur trois quarts de lieue depuis le pied de la montagne jusqu'au manoir de Kers-tang. Cette chaussée passe pour très ancienne. Elle serait « du temps des Romains », d'après mon cocher. Son tracé fait une majestueuse trouée à travers cette zone bien cultivée où les champs

sont entourés de grands talus, d'une dimension inusitée. Mais le terrain augmentant chaque année de valeur, on commence à détruire ces remparts, une moitié déjà a disparu.

Ces progrès ne s'appliquent qu'au sol lui-même. Les gens et les habitations semblent immuables. Celles-ci sont incommodes et sombres, basses, couvertes de chaume, avec des fenêtres étroites et rares; les étables sont précédées d'immondices, les bêtes ont pour litière des couches de genêt; il s'en élève une odeur infâme lorsqu'on sort le fumier pour le transporter dans les champs.

Les hommes commencent à abandonner certaines parties du costume national, mais ils restent fidèles au chapeau de paille blanc dont la haute calotte est entourée d'un large ruban de velours que les élégants fixent à l'aide d'une broche dorée. Les enfants ne portent déjà plus le chapeau, la plupart sont coiffés du bérêt; l'usage de cette coiffure a été enseigné par les soldats ayant fait leur service dans les troupes alpines. Une autre mode exotique, qui semble naitre, est celle des espadrilles.

Ces changements sont d'autant plus curieux que les habitants n'ont rien modifié en leurs gîtes, souvent véritables tanières, ni à leurs

coutumes. On a encore ici un spectacle disparu du reste de la France : les femmes filent en gardant le bétail, et çà et là, on entend battre un métier de tisserand.

En somme, cette Montagne-Noire déjà perdue de la rusticité — de la sauvagerie, pourrait-on dire — de sa population. Je crois que l'on y chercherait en vain les tables massives dans lesquelles des creux entaillés servaient d'assiettes fixes ! Mais les gens restent attachés à leurs sombres logis ; ils ne tentent pas de les aérer et de les éclairer en ouvrant d'autres fenêtres ou en élargissant les anciennes. Comme par le passé, la chambre unique servant de cuisine, de salle à manger et de dortoir aux lits superposés n'a ni plancher ni dallage ; le mobilier repose sur le sol battu, souillé par les eaux domestiques.

Si des changements se produisent, ils seront dus aux grands propriétaires qui entreprennent de défricher les landes encore nombreuses sur le massif le plus élevé. Ces conquêtes, en créant de vastes domaines de culture, nécessiteront la création de fermes plus confortables que les anciennes chaumières ; on verra alors la partie la plus âpre jadis de la Montagne-Noire, l'arête maîtresse, offrir les habitations les plus saines. Ce sera le complément de la mise en valeur du

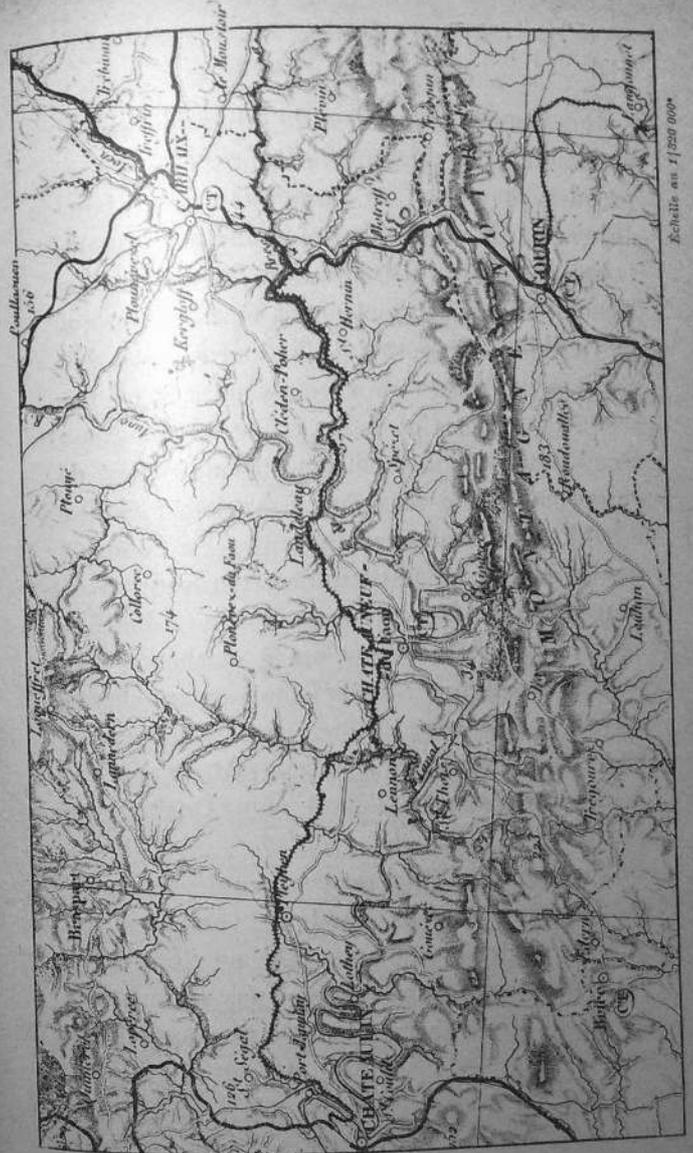
sol qui se poursuit sans relâche. Le sommet de Toulaëron, point culminant du massif (332 mètres), est entouré de champs qui sont une cause d'admiration pour les indigènes. Il y a trois ans à peine c'était une immense lande : d'un seul coup on a défriché une étendue de 30 hectares. Sans fumier, par le seul emploi des engrais chimiques, ces terres ont donné, dès la première année, une superbe récolte de froment. Jadis on eût à peine osé leur confier du sarrasin, après écobuage (1).

L'exemple de ces entreprises fera disparaître à bref délai la coutume de brûler la lande pour obtenir un amendement d'effet fugitif. Et ce sera encore une pittoresque coutume de moins. L'écobue, en effet, donnait lieu à une véritable fête, parents et amis conviés par le propriétaire découpaient en mottes la couche superficielle revêtue de bruyère et d'ajonc ; on faisait des tas auxquels on mettait le feu. Le travail se nommait *eur waradeck*, c'est-à-dire l'écobue. Lorsque les amas enflammés répandaient leur âcre fumée, les invités se livraient à des réjouissances. Les cendres étalées sur le sol lui donnaient assez de fertilité pour pouvoir produire du seigle

(1) Ces pages ont été écrites en 1909.

L'emploi de la chaux et du superphosphate a fait disparaître l'écobuage, à peine pourrait-on, une année par hasard, retrouver cette coutume. Les cultures conquises sur la longue croupe suprême de la Montagne-Noire sont dues à des travaux plus considérables; on n'hésite pas à enlever les blocs de granit. Déjà les grands espaces de moissons atteignent en étendue ceux que couvre encore la lande. Ces larges pans de verdure douce, enchâssés dans le cadre de bruyère rousse, sont exquis de teinte, les labours récents miroitent au soleil.

J'avais ce spectacle sous les yeux pendant notre course vers Roudouallec. La conquête est plus active sur la montagne même que dans la large vallée ouverte au sud, dominée par une colline portant une de ces chapelles dédiées à saint Michel, si nombreuses dans les parties élevées de la Bretagne. Aux abords mêmes du village de Roudouallec, les étendues à mettre en valeur sont grandes. Cela ressemble bien peu aux riches campagnes de Gourin ! De la bruyère, de l'ajonc, des prés marécageux pleins de jonc et d'oseille naine, un groupe de châtaigniers abritant un calvaire, précèdent ce village, assis au bord d'un ruisseau formant limite entre le Morbihan et le Finistère.



Roudouallec est un lieu de misérable aspect, comme la campagne qui l'entoure. Aussi comprend-on comment sa population s'est laissé séduire par le mirage de la fortune que promettaient les agents d'émigration. Beaucoup d'habitants ont cédé et sont partis pour l'Amérique du Sud où leur sort fut douloureux (1). Les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée et une seule chambre. Ces logis exigus et bas, aux façades sans saillies, ont un curieux aspect de campement. Cependant, un assez grand nombre d'habitations neuves pourraient faire supposer que la commune participe au mouvement de progrès dont les communes voisines donnent tant de preuves. Une église à clocher ajouré domine le pauvre centre. L'Isole naissante borde le village et sépare les deux départements. Ce bras de la Laita sourd à un quart de lieue d'ici. A la même distance à l'ouest, naît l'Odet, fleuve de Quimper.

Le versant de l'Odet est très peuplé, du moins les hameaux sont-ils nombreux au bord du ruisseau et de ses affluents, mais sur les pentes de la Montagne-Noire les maisons sont rares. A peine a-t-on traversé l'Isole et l'on commence

(1) Voir pages 62 et suiv.

à s'élever à travers des cultures très maigres obtenues sur la lande. Pas d'arbres, les talus d'enceinte sont couverts d'ajonc. La chaîne se montre sous l'aspect d'une ride, ici couverte de pins, plus loin se prolongeant en croupe revêtue de bruyère jusqu'aux rochers en dents de scie qui hérissent la forêt de Laz.

Sur le chemin nous croisons de vieilles gens restés fidèles aux costumes d'autrefois. Il est des vieillards à mèches blanches tombant sur l'épaule qui semblent des revenants de siècles écoulés. Ceux-ci savent à peine le français, beaucoup même seraient en peine de répondre aux questions.

Oui et non, c'est le français de la maison,

a dit Brizeux.

Les animaux, les instruments agricoles ne semblent pas moins antiques, on voit encore de minables attelages conduire la charrue à soc de bois.

La route, passant au-dessus du hameau de Coat-plin Ken (1), ce qui veut dire le bois en planches, atteint la première ride de la Montagne-Noire. De ce point la vue est immense vers le

(1) Coat plin Coat de la carte.

sud ; les grandes campagnes de Leuhan, une chapelle dédiée à Notre-Dame de Lourdes, la butte de Scaër, la chapelle de Coadré-en-Scaër, sont les principaux accidents du paysage. Bien que la pente générale soit douce, le lointain est tel que, par la perspective, la contrée de Scaër semble une montagne. Au cœur du tableau se creusent rapidement les vallées de l'Odette et de l'Isole, où les arbres de clôture donnent l'illusion de la forêt. Au levant apparaît Gourin, mais dans la plaine et les vallées on ne voit d'autre village que Roudouallec.

La chaussée, contournant un mamelon, amène au cœur de la Montagne-Noire, sur un étroit plateau hérissé de monticules entre lesquels s'étendent des vallons verdoyants. Par les ouvertures apparaît un moment la vallée de l'Aune, on distingue Cleiden et Carhaix, puis, en arêtes successives, les monts d'Arrée. Sur une crête se montre un vaste édifice, le château de Trévarez.

La route parcourt jusqu'à Laz ces croupes de la Montagne-Noire — la montagne, dit-on plus simplement dans le pays, — dominée par les amas de rochers, les *créac'h*. Peu de cultures, les champs semés en ajonc s'encadrent de hêtres. Les plis sont très boisés ; l'un d'eux aboutis-

sant à Saint-Goazec est parcouru par une route nouvelle, une autre chaussée conduisant à Scaër se détache près de deux beaux menhirs dressés dans la lande.

Le chemin de Châteauneuf tourne au nord en dominant le val profond d'Iffernic, couvert de bois où gisent des faisans échappés des chasses de Trévarez. Par l'ouverture se montre au loin Spézet, village célèbre par sa chapelle de Notre-Dame du Cran dont les vitraux sont des merveilles.

Le parcours devient intéressant. D'un côté la conque profonde où se forme le ruisseau de Saint-Goazec, verte et bien dessinée, de l'autre les grands bois qui constituent le parc de Trévarez. Ce fut autrefois la forêt de Laz dont Cambry nous a dit les retraites sombres, le peuplement en loups, sangliers, daims, chevreuils, cerfs, etc. Ces animaux étaient si nombreux, qu'il fallait veiller la nuit pour les empêcher de ravager les récoltes. « On les éloigne, disait-il avec sa phraséologie coutumière, en prolongeant dans l'air des hurlements aigus, sauvages, semblables à ceux qui retentissent dans les montagnes de la Suisse et de l'Apennin ; par les feux brillants qu'on entretient toute la nuit ; par des coups de fusil qu'on tire de temps en temps,

quand on peut avoir des fusils ou se procurer de la poudre. »

Cette description semble fort exagérée lorsqu'on considère le peu d'étendue de ces bois, mais peut-être des défrichements ont-ils restreint la surface occupée. Une partie de la forêt est même constituée par des pinèdes de récente origine.

Il y a de superbes zones de futaie, des hêtres, des chênes vigoureux. A la partie inférieure de la colline surtout, où ces arbres sont d'une hauteur et d'un port admirables. Chênes et hêtres encadrent les pentes couvertes de pelouses vivifiées par des eaux d'irrigation au milieu desquelles se dresse le château de Trévarez, imposante construction moderne qui a remplacé un manoir féodal. L'édifice développe entre des pavillons flanqués de tours une façade de brique et de pierre blanche dans le style de la Renaissance; les grands combles percés de mansardes hérissées de pinacles sculptés, les tours coiffées de toits aigus, les hautes cheminées, produisent une impression de majesté. Vu des collines lointaines de la rive droite de l'Aune, le château, à certaines heures, semble un palais des contes de fée. Les eaux aménagées en bassins jaillissent dans les vasques, les jardins à

la française accroissent la splendeur de cette demeure.

Au-dessous, véritable abîme, se creuse la vallée de l'Aune, suite de méandres décrits par le fleuve à l'eau sombre où se reflètent les parois d'ardoise noire entaillées par les carrières. Ces exploitations, qui dépendent de la commune de Saint-Goazec, ont résisté à la crise qui a frappé tant d'autres exploitations. L'Aune, navigable sous le nom de canal de Nantes à Brest, permet le transport économique des produits de Saint-Goazec et de ceux du pont de Coblant, près de Pleyben.

La route se poursuit à travers le domaine de Trévarez; de grands hêtres, de vieux châtaigniers la transforment en avenue somptueuse. Entre les arbres on distingue souvent, à une grande profondeur, la ligne d'eaux de l'Aune, régulièrement contenue entre les berges de halage. De l'extrémité de cette allée le caractère de palais de rêve offert par Trévarez s'accroît encore. La forêt moutonne, surmontée par les amas de roches aiguës qui donnent un aspect si saisissant à cette partie de la Montagne-Noire.

Brusquement apparaît Châteauneuf-du-Faou. La mignonne cité forme décor au sommet de la

paroi abrupte surgissant de l'Aune. Dans les arbres voici le clocher élégant de Notre-Dame des Portes. Le fleuve, retenu par les barrages, forme en amont du pont un petit port bordé de magasins d'engrais dont les enseignes révèlent le développement des méthodes agricoles nouvelles.

Le pont de Châteauneuf est un vieil ouvrage aménagé pour la circulation active de nos jours. Les piles à bec aigu ont été conservées, les arches dessinent encore leurs ogives que drape un manteau de lierre. Sur cette construction la chaussée moderne, bordée d'un parapet de fer, est d'un effet singulier. La navigation a nécessité l'ouverture d'une arche marinière. Navigation assez active ici, mais peu florissante en amont. Le canal n'a pas répondu aux espérances que l'on mit en lui, d'ailleurs les chemins de fer ont bien réduit le rôle de cette voie qui représente une des plus belles œuvres dues à l'impulsion de Napoléon.

A propos du canal on me signalait l'existence à Spézet d'un groupe de population d'origine espagnole; Napoléon, me dit-on, aurait fait venir des ouvriers d'Espagne pour participer aux travaux. Il s'agit sans doute de prisonniers de guerre qui seront restés dans le pays au lieu de retourner chez eux.

Ces bords de l'Aune, sous Châteauneuf, constituent un des plus séduisants tableaux de la Bretagne: la grande boucle allongée décrite par le fleuve tranquille, les collines raides revêtues de bois et de prairies, le château de Trévarez se détachant, d'un rouge de braise, sur le fond des pelouses, sont un site inoubliable. A mesure que l'on monte vers la ville, celui-ci prend plus de splendeur. En vue de ce grandiose paysage, Châteauneuf possède un champ de tir, « stand des tireurs de la Montagne-Noire », dit une inscription. Les habitants se considèrent donc comme étant encore de la Montagne. En réalité, Châteauneuf est sur le dernier versant des monts d'Arrée, d'où descend un ruisseau aboutissant à l'Aune par un vallon gracieux. Les eaux vives, les bois où la vieille route de Carhaix trace un profond sillon, des maisons blanches éparpillées entre les arbres, contribuent à la beauté de ce coin d'Armorique.

## XI

### LE PAYS DE POHER

Carhaix. — La fête de La Tour d'Auvergne. — Les origines du héros. — La ville de Carhaix, son accroissement. — La transformation des campagnes. — L'engraissement du bétail. — Vers la Montagne-Noire. — Motreff et ses ardoisières. — Les bois et les écorces de la Montagne-Noire. — Retour à Gourin.

(Carte d'État-major : feuilles de Morlaix S.-E., Châteaulin N.-E.)

Gourin. Août.

Carhaix, « la cité montueuse » dont parle Brizeux, si fièrement assise au sommet d'un plateau où se croisaient jadis toutes les voies romaines de l'Armorique, aujourd'hui encore centre des routes et des chemins et nœud central du réseau intérieur des chemins de fer bretons, est le cœur véritable de la Basse-Bretagne. Grâce aux voies ferrées, elle reprend son ancienne prépondérance sur cette partie de la province qui

(1) Ce chapitre a paru presque en entier dans les éditions primitives de la 5<sup>e</sup> série sous le titre : « Au berceau de La Tour d'Auvergne ».

s'appelait le comté de Poher et que l'on a répartie entre le Finistère et les Côtes-du-Nord.

La ville, où l'on monte, de la gare, par une rue en pente bordée de maisons basses entre lesquelles s'insèrent de nombreuses constructions neuves, a encore des apparences de fête. Il y a quelques jours à peine, une compagnie d'infanterie est venue de Morlaix, en grande tenue et a pris ses logements chez les habitants qui l'ont reçue avec joie. Le lendemain, la petite troupe se rendait sur une vaste esplanade d'où la vue s'étend sur un superbe horizon, de la Montagne-Noire aux monts d'Arrée. Les hommes en grande tenue, les officiers et l'adjudant en épaulettes, au milieu d'une foule de Bretons accourus dans leurs pittoresques costumes des vallées de l'Aune et du Blavet, de Landerneau et de Roscoff, de Guingamp et de Huelgoat, défilaient en portant les armes devant la statue d'un capitaine qui décore la promenade, et dont la base est, pour un jour, occupée par les reliques du héros. Il en est ainsi chaque année.

L'officier à qui cet honneur est accordé mérite l'hommage. C'est La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République.

On ne trouverait cependant pas La Tour d'Auvergne sous ce nom sur les registres de l'état

civil de Carhaix. Le livre où étaient inscrits les « baptêmes, mariages et décès » dans cette petite ville, porte, à la date du 23 décembre 1743, la mention suivante :

Théophile Malo, né le 23 décembre 1743, fils légitime de noble maître Olivier Louis Corret, avocat à la Cour, sénéchal de Trébivan, et de dame Jeanne Lucresse Salaun, son épouse, a été baptisé le 25 dudit mois par le soussigné recteur ; parrain et marraine ont été les M. : maître Théophile Mathurin Huchet, sieur de Dangeville, conseiller, avocat, conseiller du Roi au siège présidial de Quimper, et demoiselle Vincente Le Roux, dame de Kervasdoué, soussignés.

Signé : Vincente Jeanne Le Roux, Huchet Dangeville, de Thilbaut, notaire, Bronnec de Botsey, Ladugentil Pourcelet, de Beauverger Pourcelet, Armelle Pourcelet, Beauverget Pourcelet, subdélégué, Botsey Guezno, Pécourt, Treveret Pourcelet, adjoint, Corret, L. D. Veller, recteur de Plouguer et Carhaix.

Rien dans cet acte ne donne à l'enfant la moindre parenté avec l'illustre famille de La Tour d'Auvergne, c'est-à-dire avec les Bouillon et les Turenne. Tous les noms inscrits dans l'acte de baptême sont ceux de bons bourgeois, de cette bourgeoisie des petites villes qui fit la Révolution et dont les fils devinrent les chefs des armées de la République et de l'Empire.

Même en Bretagne, surtout en Bretagne, pour-



rait-on dire, dans ce pays que nous nous représentons si volontiers arriéré, presque sauvage, cette bourgeoisie de bourgade était éclairée et éprise de progrès. Nulle part autant que dans ces contrées sur lesquelles devaient s'appuyer la Vendée et la chouannerie, on ne vit un tel élan pour les idées nouvelles. Si les campagnes se laissèrent enrôler dans les rangs de l'insurrection à la voix de quelques-uns de leurs recteurs, les centres prêtèrent aux colonnes républicaines l'appui de leurs gardes nationales. Des nombreux monuments élevés depuis quelques années en l'honneur de la Révolution, aucun n'est plus éloquent que celui érigé à Pontivy pour commémorer la fédération de près de deux cents bourgs ou villes de Bretagne et d'Anjou.

Dans ce milieu de libéralisme éclairé naquit et vécut Théophile Malo Corret. Sa ville natale était une des plus humbles de toute la Basse-Bretagne par le chiffre de la population (1), mais

(1) Elle compte aujourd'hui 3.600 habitants. Le territoire est fort restreint, 245 hectares seulement, chose rare en ce pays de communes vastes souvent comme des cantons en d'autres parties de la France. C'est l'agglomération la plus considérable de l'arrondissement de Châteaulin. Encore faut-il ajouter la population grandissante du quartier de la gare qui appartient à la commune de Plouyé, du canton d'Huelgoat. L'agglomération de Carhaix doit atteindre 5.000 âmes.

une des plus illustres par les origines. Il y avait là une petite noblesse d'épée et une petite noblesse de robe qui avaient pris à cœur d'orner la cité de demeures de belle allure. L'église est dominée par une haute tour de granit. Plusieurs hôtels de la Renaissance et du dix-septième siècle sont restés debout, pittoresques et élégants à la fois. Ce n'est point dans l'un d'eux que vint au monde le futur grenadier. La maison où l'on a apposé une plaque rappelant la naissance du héros — Théophile Malo Corret dit La Tour d'Auvergne — est une des plus simples de la ville; comme ses voisines, elle est bâtie de robuste granit à gros grain; des pierres énormes forment le linteau et les montants des portes et des fenêtres; le reste est un crépi qui depuis longtemps n'a pas été renouvelé. Cette demeure a un caractère froid, banal, pauvre, jurant avec le pittoresque des hauts pignons, des murs ventrus, des façades sculptées qui l'avoisinent. Rien n'y sent la race et le terroir.

De fait, Théophile Malo n'était Breton que par sa mère. Son grand-père était le fils naturel du père du grand Turenne, Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, duc de Bouillon, prince souverain de Sedan et de Raucourt. La mère, Adèle Corret, paraît avoir été une sui-

vante attachée à la famille. Quoi qu'il en soit, l'arrière-grand-père de Théophile Malo fut reconnu en quelque sorte comme appartenant à la famille de Bouillon, car la princesse Henriette de La Tour d'Auvergne l'emmena avec elle en Bretagne, lorsqu'elle alla épouser le marquis de La Moussaye. Henri Corret grandit dans la province, s'y maria et fit souche d'une famille alliée à plusieurs familles nobles ou de robe de Basse-Bretagne. Mais les Corret n'en demeurèrent pas moins roturiers, de mince bourgeoisie.

Le sénéchal de Trébivan ne rêvait pas de hautes destinées pour son fils Théophile Malo; il le désirait magistrat ou prêtre : dans ce but, il le fit entrer au collège des jésuites de Quimper. Mais, par un phénomène fréquent d'atavisme, le jeune homme répugna à devenir conseiller du Roi ou recteur. Le sang des Turenne se réveilla en lui, il voulut être soldat et entra à l'école de la Flèche, âgé de vingt-deux ans. Il en sortit trop tard pour aller à l'École militaire et sollicita son admission dans la maison du Roi, d'où il pouvait sortir officier.

Ce n'était point chose facile : il fallait prouver sa qualité de gentilhomme. Théophile Malo Corret, ne songeant point encore à se prévaloir de

sa qualité d'arrière-petit-neveu naturel du grand Turenne, eut recours à la famille noble de sa mère, qui lui fit délivrer par quatre gentilshommes de l'évêché de Tréguier un certificat déclarant que Théophile Malo *de* Corret était écuyer. Ce faux témoignage, car c'en est un dans nos idées modernes, permit au jeune homme d'entrer à la 2<sup>e</sup> compagnie des mousquetaires. Rouget de l'Isle, Carnot, Bonaparte, bien d'autres encore, durent employer les mêmes procédés pour pénétrer dans une carrière jalousement réservée à la naissance.

Dès qu'il eut le temps de service exigé, Théophile Malo *de* Corret, voyant qu'il n'avait pas grand avenir dans la maison du Roi, sollicita une sous-lieutenance et fut nommé au régiment d'Angoumois, où il parvint lentement au grade de lieutenant en premier. Il suivait cette glorieuse légion dans toutes ses garnisons : Saint-Hippolyte-du-Fort, Collioure, Marseille, Antibes, Grenoble, Mont-Dauphin, Embrun, Avignon, Montauban et Huningue, où il eut un duel dont la cause est demeurée mystérieuse et dans lequel il reçut une grave blessure au bas-ventre; il n'en guérit jamais complètement. Retenu au lit, se sentant seul, presque sans ressources, il se souvint de l'origine de son aïeul et songea à se faire

un appui du duc de Bouillon. Il sollicita de son illustre parent une reconnaissance. Peu de temps après, il recevait de « Godefroy, duc régnant de Bouillon », une lettre qui l'autorisait à prendre le nom et les armes de cette maison, « qui sont La Tour d'Auvergne et le gonfanon, en ajoutant dans l'écusson la barre, comme enfant naturel de ma maison ».

Cette lettre est du 23 octobre 1777. Peu après, une autre autorisait le lieutenant de Corret à se faire inscrire dans l'*État militaire* sous le nom de La Tour d'Auvergne.

Je n'ai pas l'intention de refaire ici l'histoire du premier grenadier de la République. Si j'ai été amené à parler de ce grand soldat, c'est qu'il est impossible de ne pas songer à lui, à deux pas du beau monument dû à Marochetti et de l'hôtel de ville où se trouvent les humbles reliques du héros.

Sur la cheminée du secrétaire de la mairie est un coffret de verre abritant un petit écrin où sont enfermés des objets envoyés par le roi de Bavière à la suite de l'exhumation du corps de La Tour d'Auvergne, en 1837. Une dent jaunie, mais saine encore, une mèche de cheveux bruns, l'épingle qui fixait le ruban à la queue de cheveux flottant sur le col des grenadiers, deux boutons

provenant des guêtres montantes, voilà tout ce que possède la ville natale de La Tour d'Auvergne. Elle avait de lui un portrait le représentant en lieutenant du régiment d'Angoumois, dans son uniforme blanc à revers bleus. Ceux qui ont vu ce tableau disent qu'il montrait un jeune officier de haute taille, vigoureux, de mine fière, sérieuse et franche. Il y a quelques années, on procéda à des réparations à l'hôtel de ville de Carhaix. Ce portrait et celui d'un autre enfant de la cité, l'amiral Émeriau, furent placés dans un couvent de sœurs, en attendant le moment de reprendre place dans la maison municipale. Les sœurs mirent les deux tableaux dans la cour ! Les élèves prirent plaisir à lapider les portraits ; à l'aide de ciseaux, de morceaux de bois et d'épingles, on enleva la couleur, on troua la toile. Lorsqu'on voulut replacer les tableaux, on n'en trouva plus que d'informes débris. Ce fait en dit long sur l'éducation donnée aux petites filles bretonnes il y a peu de temps.

Cet acte de vandalisme est bien compensé, il est vrai, par le pieux souvenir que garde Carhaix de son illustre enfant. La fête annuelle du héros n'a certes pas l'éclat de celle de Hoche à Versailles. Carhaix est trop loin de Paris, et la compagnie envoyée de Morlaix ne saurait offrir un

spectacle aussi imposant que les escadrons, batteries et bataillons défilant dans les majestueuses rues de la ville royale. Mais la manifestation, pour être humble, n'en est que plus touchante. Sans le vouloir, peut-être, on rend au premier grenadier de la République l'hommage qu'il aurait rêvé. Soldat de grande valeur, digne d'être placé au plus haut sommet de la hiérarchie, il ne voulut jamais être que le chef d'une compagnie. Une compagnie vient chaque année passer devant la fière statue qui contemple les lignes mélancoliques de la Montagne-Noire et le vaste horizon du plateau breton.

On ne peut s'empêcher de regretter que La Tour d'Auvergne, même lorsqu'il exerça le commandement de troupes représentant parfois plus d'une division d'infanterie, n'ait voulu que ses épauettes de capitaine. Ce que l'on sait de lui prouve qu'il aurait été un des meilleurs généraux de la République. Mais le scrupule auquel il obéissait est trop noble pour ne pas faire pardonner cette inflexible modestie. Il avait refusé de suivre ses camarades du régiment d'Angoumois dans l'émigration, malgré les instances du colonel et du corps d'officiers lui disant qu'un descendant des Turenne se devait à la royauté. Mais, tout en restant à son

poste, il ne voulut pas être accusé d'avoir voulu profiter de la pénurie d'officiers dont l'émigration allait être cause, il se promit de ne jamais accepter un grade supérieur à celui qu'il avait. Il tint parole, malgré toutes les instances, et lorsqu'un brevet de colonel lui fut envoyé après ses exploits à l'armée des Pyrénées, il le retourna au ministre.

Par sa ténacité, La Tour d'Auvergne est bien de cette province de Bretagne qu'il a toujours aimée et dont, à ses heures de repos, il se plaisait à rechercher et à retracer les origines.

En effet, La Tour d'Auvergne avait fouillé le passé nébuleux de l'Armorique pour écrire l'histoire de sa petite ville; il y voyait la cité d'*Aëtius*, tandis que, d'après les Bretons modernes, le nom serait Ker-Ahès, la cité d'Ahès, seconde fille du roi d'Is, Gradlon. Ce sont là querelles d'archéologues; la seule chose certaine, c'est que la ville est d'antique origine; les Romains en firent, sous le nom de *Vorganium*, le centre de leur domination en Armorique.

Chef-lieu de district pendant la Révolution, Carhaix, de nos jours, est un simple chef-lieu de canton. Un moment, la prospérité des mines de Huelgoat parut lui prédire une situation industrielle heureuse, mais les mines furent aban-

données malgré leur richesse et toute la région demeura agricole et pastorale. Le chemin de fer, en permettant de reprendre l'exploitation, jadis grevée de frais de transport énormes, déterminera-t-il un nouvel essor? En attendant, l'humble ville se développe, grâce aux voies ferrées qui se soudent dans sa gare. Depuis 1870 elle s'est accrue de plus de 1.200 âmes. Employés de chemins de fer, aubergistes, boutiquiers ont apporté un élément nouveau de population. Des quartiers se créent autour d'une station fort animée; ils appartiennent, je l'ai dit déjà, à une autre commune, Plouyé. Le réseau des chemins de fer bretons y possède non seulement ses remises à machines, mais aussi des ateliers dont les ouvriers, par leur contact, modifient l'allure des habitants.

Aucune industrie n'a profité de cette situation centrale pour s'installer à Carhaix. L'emplacement est cependant séduisant. Par Morlaix, la ville reçoit les charbons; elle se rattache encore à la mer par Guingamp, Paimpol, Port-Launay et Lorient, même à Concarneau par la ligne de Rosporden. Deux voies tracées dans l'axe de la presqu'île la mettent en relation d'un côté avec la Brohinière et Rennes, de l'autre, par Gourin, avec Ploërmel, où commence une ligne à voie nor-

male vers Châteaubriant et Angers. Ces facilités de transport ont malheureusement leur contrepartie dans l'absence de matières à mettre en œuvre pour utiliser une main-d'œuvre abondante, à prix modérés.

Carhaix ne peut donc attendre un développement économique que des progrès agricoles. Ceux-ci s'accroissent de jour en jour. Ils ont été déterminés par les chemins de fer de Morlaix et de Paimpol qui amènent la tanguette et le maërl au milieu des landes à conquérir. Ces amendements calcaires ont fait beaucoup déjà. En améliorant le sol, ils ont permis de créer la prairie et de cultiver des plantes fourragères. Du croisement de la vache bretonne et du taureau durham est née une race nouvelle. Les éleveurs, étendant leurs opérations, sont devenus des engraisseurs. Comme les Normands de la Manche, ils vont au loin chercher des bœufs maigres qu'ils engraisent pour la Villette. Cette industrie ne saurait manquer de se développer à mesure que les landes deviendront des herbages. La transformation permettra de conserver sur le sol les ouvriers qui s'en vont au loin travailler, comme terrassiers surtout, pendant la belle saison.

Le seul travail industriel de la contrée est

l'exploitation des ardoisières dans la commune de Motreff, où la puissance des gites et la facilité des transports ont fait créer des carrières souterraines établies selon les données modernes de l'extraction minière. Il y a là des établissements plus sérieusement outillés que les autres carrières réparties dans le bassin de l'Aune.

Les exploitations sont au delà du canal, dans le vallon que remonte le chemin de fer de Gourin-Rostrenen. Vallon riant malgré les talus de débris d'ardoise. Le ruisseau, abondant, rapide et clair, court entre les prés. Dans un val adjacent, la façade et le campanile en granit de la chapelle Saint-Sauveur se détachent sur un fond d'extrême fraîcheur. Les carrières d'ardoises sont nombreuses, mais la plupart abandonnées. Les dalles de grande dimension extraites de ces fouilles ont servi à jeter des ponts sur le torrent.

Près de la gare de Motreff apparaissent les hautes constructions de charpente qui protègent les câbles d'extraction. Les machines ont permis de descendre à une profondeur que les échelles autrefois en usage ne pouvaient atteindre. Le puits principal n'a pas moins de 105 mètres, tandis que les carrières exploitées

d'après le vieux système ne dépassent guère 25 mètres.

L'établissement se nomme Moulin-Neuf. Il débite des feuillets excellents, d'une teinte régulière, sans les noyaux de pyrite que l'on constate en d'autres ardoisières. Les ardoises du Moulin-Neuf ont été employées pour la couverture des maisons de garde et des stations de la ligne de Carhaix à Rosporden. Les ardoises sont vendues au mille, avec une majoration de quarante pour la casse.

Les charpentes des puits, les machines donnent un caractère industriel au paysage, mais les logis des ouvriers au long du torrent sont d'inexprimables tanières. Le ruisseau, coulant entre des berges couvertes de grandes fougères presque arborescentes contraste, par sa gaieté, avec ces abris lugubres.

Au delà pauvre pays, des rochers, des landes. Cependant il doit y avoir près d'ici des forêts, car la gare de Motreff charge en abondance des écorces. A l'est, la Montagne-Noire est nue, ses lourdes croupes n'ont qu'un manteau d'ajonc et de bruyère. Ces sommets sont parcourus jusqu'à Glomel par la route de Rostrenen.

La Montagne-Noire s'entr'ouvre ici en un vallon encaissé entre des pentes que hérissent

des roches aiguës. Malgré la médiocre altitude de cette partie du massif dont aucun sommet n'atteint 270 mètres, cela donne bien l'impression de la montagne, mais lorsqu'on est parvenu au pied du bois de Conveau, l'aspect change; ce ne sont plus que des coteaux revêtus de taillis de chênes exploités pour l'écorce. Dès que cette sorte de défilé est dépassé, commence la descente vers Gourin.

Sur ce versant exposé au soleil voici de nouveau des prairies et des champs entourés de chênes. Alors le massif que l'on a franchi et dont on descend rapidement le piédestal semble grandir; par le revêtement des bois, ces hauteurs méritent bien le nom de *noires*. Quelques collines isolées ont grande allure. Ainsi, au nord-ouest, Toulaëron.

Nous atteignons Gourin un jour de marché, la foule afflue par tous les chemins; foule curieuse: beaucoup de paysans, hommes ou femmes, sont à cheval, spectacle que l'on ne trouverait guère en dehors de ces cantons reculés de la Basse-Bretagne.

## XII

## POULLAOUEN ET HUELGOAT

La haute vallée de l'Aune. — Poullaouen et ses mines. — Le pays du plomb et de l'argent. — Reprise des travaux. — Les gorges de l'Aune. — Rapides et cascades. — Apparition de Huelgoat. — Les chaos de rochers. — La roche tremblante. — La vallée de l'Élez. — Saint-Herbot. — Les chaos de l'Élez.

(Carte d'État-major : feuilles de Morlaix S.-E., S.-O.)

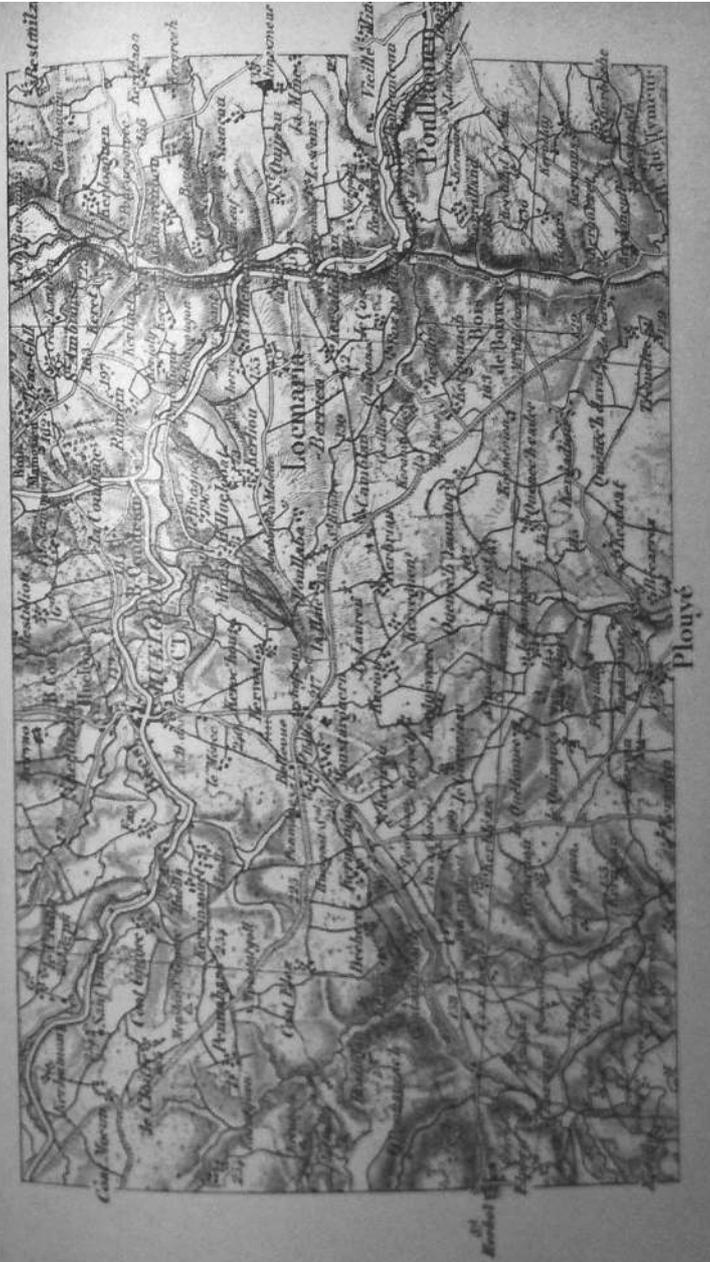
Saint-Herbot. Août.

De Carhaix on va rejoindre l'Aune dans la partie torrentielle de son cours en traversant un plateau de prés, de landes, de cultures où l'on chercherait vainement un village ou un clocher; par contre, beaucoup de hameaux aux toits bas, pour la plupart masqués par les arbres. A trois kilomètres de l'Aune, le bourg déchu de Poullaouen apparaît dans un site morose.

Connaissez-vous rien de plus sinistre qu'une ruine industrielle récente dans un pays minier? Quand les siècles ont passé sur les tas de scories

et de déblais, la végétation s'empare de ceux-ci, les broussailles et les graminées masquent l'aspect lugubre des choses, le lierre et les pariétaires couvrent les murailles calcinées. Mais lorsque les plantes ne trouvent pas encore assez d'humus pour vivre sur les scories, quand les murs de brique ou de schiste écroulés ou béants sont dénudés, c'est horrible. Ainsi, dans le morne paysage de landes, de marais et de rochers apparaissent, près de Poullaouen et jusqu'à Huelgoat, les mines qui furent célèbres.

Les ouvriers sont partis, leurs misérables demeures se sont effondrées, les maisons de paysans restées debout sont d'une misère lamentable. Le sol de terre battue, les meubles déjetés, les grabats qui servent de lit, ne rappellent en rien les demeures confortables du bas pays, avec leur mobilier de chêne ciré aux ferrures polies. Ce terroir sue la fièvre, comme au temps où les vapeurs sulfureuses du minerai grillé se répandaient dans l'atmosphère. Tout le bassin de Poullaouen et le vallon de Penfeunteun offrent le même spectacle. Des scories noires couvrent les pentes, semées çà et là des vitrifications bleues qui étincellent au soleil. Parfois, en fouillant dans ces débris, on rencontre un morceau de minerai échappé au mineur.



Les mines d'Huelgoat et de Poullaouen ont surtout été exploitées au siècle dernier; des documents datant de 1760 les montrent en pleine exploitation. Lorsque, il y a cent ans, Cambry visita le pays, il y avait encore, à Poullaouen seulement, 2.400 ouvriers, hommes, femmes et enfants. De grandes roues servaient à l'extraction du minerai, de longs apprentis, des forges, des cités ouvrières, des chantiers animés par des chevaux et des voitures « annonçaient une grande manufacture ». De vastes bâtiments servaient au lavage, d'autres à la fonderie. La production était considérable; Huelgoat était plus riche en argent et Poullaouen en plomb. Les créateurs des établissements, des mineurs allemands venus en Bretagne vers le quatorzième siècle, ont fait pour l'exploitation des travaux extraordinaires; l'étang d'Huelgoat est leur oeuvre, de là partent les canaux qui amenaient aux mines d'Huelgoat, après un parcours de près de deux lieues presque entièrement souterrain, le courant qui servaient à faire mouvoir les machines, au lavage et à l'épuisement des eaux dans les mines.

La profondeur des puits était grande: 600 pieds, c'est-à-dire 200 mètres, à Poullaouen; 400 pieds, à Huelgoat. Brizeux, dans son poème des *Bre-*

*tons*, conduit Lilèz dans les galeries sombres et fait dire au guide :

La terre à huit cents pieds monte au-dessus de nous.

Peut-être *huit* était-il là pour éviter la désagréable allitération de *six-cents*. Les *Bretons* paraissent en 1846; peu d'années après, les mines, envahies par des irrutions d'eaux que l'on ne put surmonter, étaient abandonnées et le temps, accomplissant son oeuvre, faisait de cette contrée prospère le lamentable paysage que je viens de dépeindre.

C'était une perte énorme pour ce pays où, avec des moyens imparfaits, on avait réussi à amener au jour des richesses considérables. Pendant la Révolution, on évaluait encore (Cambry) la production du plomb à 1.350.000 livres, celle de l'argent atteignait 4.536 marks (le mark valait 344 grammes 5).

L'arrêt définitif est de 1868, mais depuis lors les moyens d'action se sont accrus, l'épuisement des eaux est plus facile, les deux concessions ont donc pu être reprises. Une compagnie dite de Malfidano remet en état les mines d'Huelgoat. De 1903 à 1907, on a pu rouvrir les galeries « d'écoulement et des charrioteurs »; la

première longue de 1.703 mètres, la seconde de 780. On a reboisé un des puits, installé tout un outillage, notamment une usine électrique utilisant l'eau emmagasinée sur le flanc des hauteurs et qui permettra l'exploitation par turbines et dynamos. Déjà blende et galène sont ramenées au jour.

A Poullaouen, siège d'une compagnie qui a pris le nom de la mine, les travaux sont moins avancés, mais dès machines ont permis de commencer l'assèchement des puits.

Le contraste est grand entre le vallon des mines de Poullaouen et la vallée de l'Aune, où l'on débouche soudain. Bien ouverte, profonde, animée par sa jolie rivière, couverte de bois, elle évoque l'idée de l'Arcadie. Mais combien plus beau est le ravin étroit de Pont-Pierre, par lequel on monte à Huelgoat ! C'est un charme de tous les instants. Un torrent bondit jusqu'à la rivière claire et large déjà, au pied d'une colline couronnée de hauts talus qui doivent avoir été ceux d'un camp romain. Bientôt le paysage devient grandiose ; la route, dominant le torrent, longe des bois superbes où le chêne d'Armorique fait place à de magnifiques futaies de sapins, chose rare en Bretagne. Les vallons adjacents

sont profondément creusés ; au-dessus de l'un d'eux, on aperçoit un moment les ruines des mines d'Huelgoat ; elles n'ont pas le sinistre caractère de celles de Poullaouen, grâce à la splendeur de la végétation.

Celle-ci devient plus belle encore à mesure qu'on avance dans une forêt rappelant les beaux sites du Jura. Le cocher arrête sa voiture et nous indique un sentier qui descend dans le ravin. On entend des eaux bondir et mugir, mais rien ne prépare à l'admirable spectacle qui nous attend. Qu'on imagine, sous une futaie de sapins et de hêtres, de monstrueux blocs de granit moussus, couverts de lierre, de scolopendre et de fougère finement découpée. Parmi ces rochers le torrent se heurte, se brise, tourbillonne, plonge au fond d'abîmes, se cache en d'invisibles canaux d'où monte sa voix frémissante, reparait au jour, écume et bondit de nouveau : là tranquille en des vasques, ici amusant dans ses colères. La scène à laquelle on peut assister en suivant d'heureux sentiers se passe dans une lumière douce, tamisée sous le feuillage transparent des hêtres. C'est délicieux de fraîcheur et de murmures, et grandiose à la fois.

Ce « gouffre » précède Huelgoat, gros bourg prospère et propre, fort curieux d'aspect par le

contraste brutal des encadrements de granit gris des portes et des fenêtres, se découpant sur des façades d'une blancheur éblouissante. Au-dessus des toits surgit la flèche grêle de l'église. Le bourg se termine vers un bel étang entouré de bois, de prairies, de petites collines hérissées de roches. Sur la chaussée, un vieux moulin seigneurial aux murs épais, percés de fenêtres de la Renaissance et empanachés de lierre, domine le plus extraordinaire chaos de rochers que l'on puisse voir. Il y a là des blocs dont quelques-uns doivent peser plus de 100 tonnes et sont arrondis comme des galets. Quelques-uns ont été brisés, beaucoup sont couverts de verdure, chênes, viornes, sorbiers aux grappes rouges. Entre les roches, le torrent gronde et se perd, tantôt dans un vaste lit, tantôt dans une fissure qu'on franchit d'un petit bond. Il a creusé dans le granit des marmites et des niches, il a sculpté des colonnes; il se précipite de très haut dans des gouffres. C'est d'une grandeur tragique.

Deux choses gâtent ce site : les carriers qui ont commencé à débiter en marches d'escaliers les admirables roches, mais que l'indignation des touristes et des artistes a heureusement arrêtés, et les gamins qui veulent à tout prix guider les visiteurs. On avait placé des écriteaux pour mon-

trer le chemin des curiosités principales, les guides furieux ont tout détruit. On en chasse un, il en revient dix, celui-ci voulant nous conduire à la Roche-Tremblante, celui-là voulant la faire osciller — et, de fait, l'énorme bloc qui pèse, dit-on, 75.000 kilos, s'incline devant nous; d'autres nous amènent de force à la Cuisine de la Vierge, étrange chaos où ils voient bien des choses qu'on ne devinerait guère sans une bonne volonté absolue.

Huelgoat abonde en sites de ce genre; mais dans la vallée de l'Élez surtout la nature bretonne présente ses coins les plus extraordinaires. Il faut suivre la route conduisant au gros bourg commerçant de Braspart et atteignant à Bellevue la ligne de faite entre l'Aune et l'Élez; de là, on a une admirable vue sur tout le grand plateau breton. Voici, au delà de Carhaix, les croupes sombres de la Montagne-Noire; vers l'Océan, c'est le Mené-Hom; vers la Manche, des hauteurs nues semées de rocs, les monts d'Arrée :

..... Les montagnes d'Arré  
Dressent sur leur chemin leur dos morne et sacré,  
Le dos de la Bretagne. Alors tout se déboise,  
Lande courte, aucun bruit, des rocs semés d'ardoise.  
Un lourd soleil d'aplomb, sur le chemin pierreux.

Le paysage ici est vraiment sublime; en dépit des médiocres altitudes de tous ces petits monts, on a la sensation d'être haut, bien haut, au sommet d'un plateau de montagnes.

La route descend aussitôt dans un vallon riant, d'un côté couvert de bruyère, de l'autre boisé et creusé de ravins. Au fond des bois très épais, un petit village dominé par une admirable tour gothique percée de hautes baies et couronnée par une balustrade flamboyante aux angles surmontés d'aiguilles. C'est Saint-Herbot; à lui seul ce village vaudrait le voyage de Bretagne. L'église, annoncée par la tour, est un des monuments les plus beaux de toute la péninsule, son porche peuplé de statues, ses hautes fenêtres flamboyantes, son merveilleux jubé de bois sculpté, son ossuaire, le calvaire qui la précède, forment l'ensemble le plus complet d'un sanctuaire breton.

Saint-Herbot est un pèlerinage, mais un pèlerinage d'un genre particulier; on y mène le bétail au mois de mai pour attirer sur lui la bénédiction divine; de tous les points des monts d'Arrée et de la Montagne-Noire, les bœufs et les vaches arrivent alors au pardon.

Ces animaux sont voués au saint; lorsqu'on les vendra, on se réservera la queue; elle sera portée

à la chapelle et offerte au recteur. L'église, en certaines années, est remplie de ces queues, ou tout au moins de poils recueillis sur ces appendices et destinés à être vendus au profit de la chapelle. Parfois la vente des animaux produit plus de 3.000 francs.

Près de l'église, un joli chemin monte à travers bois et atteint bientôt des restes de remparts et de tours cyclopéennes envahies par la végétation. Une haute porte gothique, délicatement travaillée, ouvre sur une cour ornée d'une grande vasque; les bâtiments qui l'entourent sont profondément délabrés, mais ils durent être une des plus belles demeures de Bretagne. Devant le château, sous de grands arbres formant parterre, une seconde vasque, supportée par un piédoche et ornée d'armoiries, complète cet admirable ensemble de ruines. Cette vasque, d'une seule pierre, a quatre mètres de diamètre.

Ce château de Rusquec est au sein d'une nature admirable, au-dessus de l'étonnante fissure où coule l'Élez, venu des grands marais de Saint-Michel.

Après une courte descente à travers bois, on atteint un site étrange rappelant le fond de vallon où se perd la Valserine en amont de Belle-

garde (1). Mais au lieu des calcaires du Jura, ce sont des granits que le torrent a sciés et érodés. Qu'on imagine une immense dalle creusée de chenaux où court le torrent. Les eaux, un instant réunies pour faire mouvoir le moulin, arrivent alors au-dessus d'un chaos formidable de rochers, c'est une cascade de blocs plus gros que ceux de Fontainebleau, cascade immobile dépassant 100 mètres de hauteur; des milliers de rochers arrondis la forment, ceux-là nus, ceux-ci moussus, d'autres couverts de sorbiers, de chênes, d'aulnes et de mélèzes. Des lierres, des aïrelles, des fougères croissent sous les arbres, se suspendent aux blocs.

Là dedans, l'Élez se précipite de roche en roche, se perd, reparait au jour, bondit de nouveau. C'est un murmure incessant. Parfois une buée légère s'élève et le soleil la transforme en étincelant arc-en-ciel.

(1) Voir 8<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

### XIII

#### DANS LES MONTS D'ARRÉE

De Morlaix aux monts d'Arrée. — La vallée du Jarlot. — Les rochers du Cragou. — Le val du Squiriou. — Formation de l'Aune. — D'Huelgoat à la Feuillée. — Un pays qui se transforme. — Le marais de Yeün-Elez. — Le mont Saint-Michel de l'Arrée: — Au roc Trevezel.

(Carte d'État-major : les quatre quarts de la feuille de Morlaix.)

Braspart. Mai.

Je monte de Morlaix à Carhaix un jour de marché, une foule de paysans assailent le train, portant sur les bras des sacs agités de singuliers soubresauts et d'où s'échappent des cris déchirants. Sur les trottoirs d'autres sacs semblables sont déposés; ils remuent, sautent, avancent, reculent de façon fantastique avec des murmures aigus. Ces enveloppes renferment des porcellets que l'on emmène à la ferme pour y être élevés et engraisés.

Les porteurs de sacs pénètrent tranquillement dans les wagons, mais les employés intervien-

ment, protestent, exigent la mise aux bagages avec paiement spécial, cela ne va pas sans quelque dispute, dominée par les voix exaspérées des petits pores protestant contre leur emprisonnement.

Finalement tout s'apaise. Le train de la ligne à voie étroite s'engage bientôt sur le viaduc, un troisième rail sur l'une des voies lui permet d'utiliser une des bandes d'acier de la grande ligne.

Le train descend presque aussitôt dans le valon du Jarlot, gracieux mais solitaire. Sauf les moulins, dont les hautes cheminées révèlent que le petit fleuve ne peut toujours donner la force motrice, les habitations sont rares. La population occupe les plateaux; de chaque côté, à la lèvre du val, on voit se profiler les toits de ferme. La petite rivière coule, très vive, au fond du verdoyant abîme dont les pentes, cependant bien exposées et assez douces, restent sans cultures. Des landes d'ajonc, des taillis de bouleaux et de chênes revêtent ces flancs qui, sous un autre climat, seraient de plantureux vignobles ou de luxuriants vergers.

La voie s'élève pour traverser un plateau couvert de landes sur lequel est installée la gare de Plougouven-Plourin. Derrière une butte, jaillit la flèche dentelée de Plourin. Ce n'est qu'une

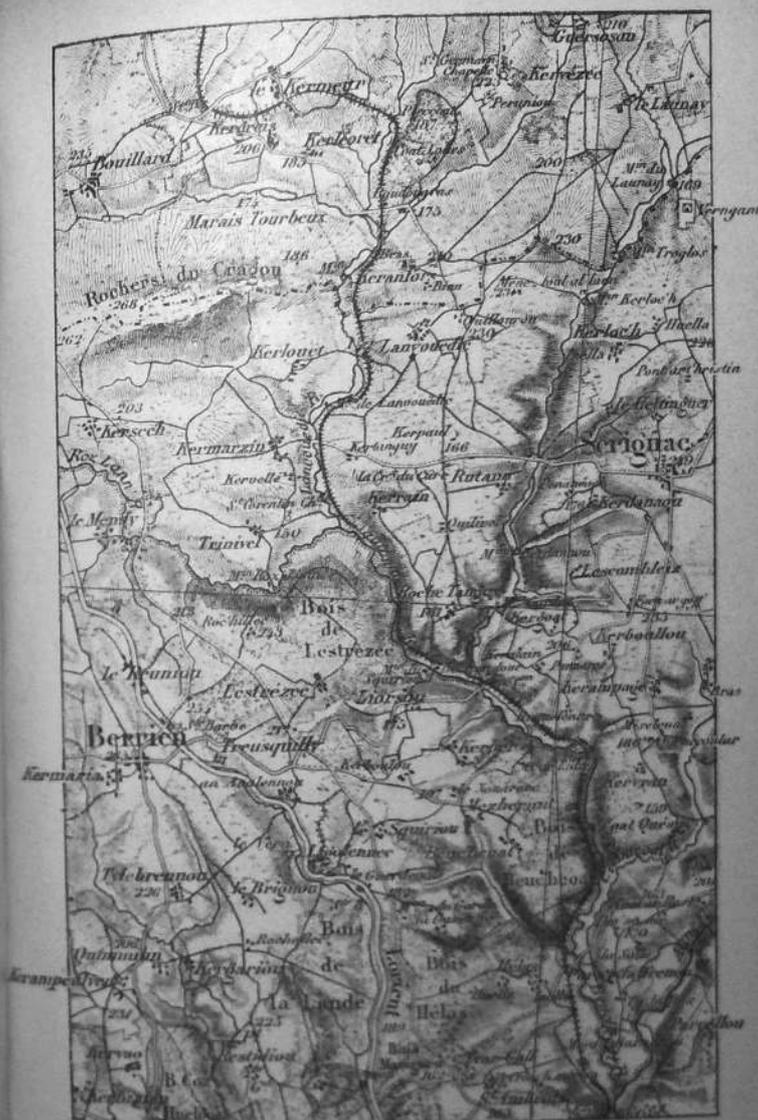
apparition; le train revient à flanc de coteau. Le val, maintenant très boisé, est charmant de solitude; entre des prés étroits étincelle, disparaît et de nouveau brille le Jarlot sinueux. Des pentes âpres et rocheuses se montrent maintenant, puis, brusque changement de décor: voici de beaux champs cultivés avec soin, une vaste ferme bien bâtie, dont l'ampleur et le bel ordre révèlent une conquête récente sur la lande. Au delà de cette zone opulente, l'ajonc et la bruyère revêtent des croupes arrondies; ce sont les premières assises des monts d'Arrée. Un des sommets, à 294 mètres d'altitude, abrite des vents froids et mouillés du nord le hameau de Kergoïre. Enveloppé d'arbres, celui-ci est comme une oasis dans la lande, en vue du plateau morose, jaune d'ajonc, ou rose de bruyère, selon la saison.

En pleine lande, au fond d'une large cuvette, la gare du Cloître-Lannéanou est isolée, fort loin des deux villages dont elle porte les noms. Site sinistre par les temps gris; la lande s'étend alors à l'infini, revêt des pentes, entoure des hameaux misérables. Vers le sud, une ride porte Bouillard, Kergreis, Kermeur, Kerléoret, qui sont parmi les plus tristes séjours de l'Armorique. Ils contemplent, vers l'intérieur du pays, un paysage

étrange et morne : des marais où l'on récolte de la tourbe, des pentes couvertes de landes s'élevant jusqu'à une arête rocheuse dont le profil rappelle d'une façon saisissante certains chaînons dentelés des Alpes, réduction lilliputienne, il est vrai, mais qui doit à la netteté des lignes, à la fidélité scrupuleuse de la réduction de donner une impression singulièrement vraie. C'est la même illusion que celle produite par les Alpilles en Provence (1).

Le cultivateur va modifier cet aspect par la conquête constante de la lande. A la végétation rase, n'offrant aucun point de comparaison, il fait succéder les champs, les plantations qui ramèneront les choses à leurs proportions réelles. Déjà bien des cultures nouvelles mettent des pans de verdure douce sur le tapis uniformément sombre de la bruyère encore infleurie.

En attendant cette transformation prochaine, heureuse aux yeux de l'économiste, déplorable pour les amoureux du pittoresque, les rochers du Cragou constituent la partie la plus curieuse des monts d'Arrée, malgré leur médiocre élévation de 268 mètres d'altitude, 123 de moins que le mont Saint-Michel de l'Arrée. Les rocs déchi-



(1) Voir la 12<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

quetés, taillés en aiguilles, appliqués en feuillet, offrent une silhouette saisissante, aperçus à distance. Vus du fond du vallon du Squiriou, vus surtout des abords des beaux bois de Lestrezec, ils sont merveilleux de forme et de teinte; se détachant violacés et tourmentés sur le fond délicat du ciel d'un bleu gris, infiniment doux.

Les bois de Lestrezec sont une surprise par la vigueur de leur végétation et le mélange des essences, chênes robustes, bouleaux grêles, pins d'un vert de bronze. Ils se prolongent jusqu'au près de Berrien, dont le terrain rocailleux a donné lieu à une phrase du dicton qui, énumérant les choses impossibles à Dieu, dit : « épierrier Berrien » (1).

Au revers nord de ces bois, les deux gros ruisseaux de Lanvouédic et de Roz-Lann, celui-ci venu de la principale arête des monts d'Arrée que hérissent le Roc Trédudon et le Roc-ar-Feunteun (*rocher des fontaines*), forment le Squiriou. Le torrent, abondant, court au long de la futaie pour aller à la rencontre du Cleuncoat et d'un ruisselet. Cette jonction de trois vallées est un croisement de chemins où s'est établie la gare de Scrignac-Berrien, située à plus d'une

(1) Voir page 245.

lieue de chacun des villages dont elle porte le nom. Les ruisseaux, réunis en étangs par un barrage, font mouvoir une scierie.

Le site est à la fois riant et sévère. Des rochers, la forêt, des prés, un hameau, le fond du val revêtu de bois, constituent un décor de montagne. Il y a des coins des Vosges et du Velay semblables à cela. Ces pentes boisées font partie d'un massif vaste encore, malgré les défrichements; elles se rattachent à la forêt de Fréaut qui couvre la partie la plus élevée du plateau, vers le cours de l'Hière.

Le Squiriou est bientôt accru par un autre ruisseau, comme lui peuplé de truites, le Cleuncoat. Ces poissons abondent toujours dans ces eaux vives, aussi des pêcheurs anglais viennent-ils pendant la saison se livrer à un sport que la propriété sévèrement surveillée de leur pays interdit en Grande-Bretagne. J'en rencontre deux à la halte de Kervallon, vêtus de façon très sportive, habillement khaki, bottes de caoutchouc, le tout impeccable.

Le bois de Beuchcoat impose à partir d'ici son nom au torrent. *Coat*, en breton, c'est bois; on dit que Beuch viendrait de *bush*, mot anglais signifiant, lui aussi, bois. Ce serait donc le *bois de bois-bois*. Le petit massif est vigoureux de

venue; il domine des pâturages peuplés de bétail. Dans ce paysage adouci, le Beuchoat, large et rapide, va à la rencontre de l'Aune déjà très abondant; il se joint à lui au sein d'un site aimable.

Ici se forme vraiment le petit fleuve de Châteauneuf et de Châteaulin, l'Aune, le Steir-Aoun, *rivière profonde*, que les Bretons appellent aussi Aven, Avon, Aoun. Son débit sera doublé encore par l'Élez et l'Hière, mais dès la réunion avec le Beuchoat, c'est véritablement une rivière, large et calme au-dessus des barrages de moulin, mutine au-dessous dans le couloir tortueux encombré de rochers qu'elle s'est frayé et qui lui a valu son nom de rivière profonde. Quand l'Aune passe sous le pittoresque pont de Kerlinet, il a tant d'ampleur que le tribut abondant du Pont-Pierre, d'où sort l'étang d'Huelgoat, ne semble pas accroître sensiblement sa portée.

Le confluent est dans le paysage grisâtre de hauteurs où sont creusées les mines de Poul-laouen. Le grand arc régulier dessiné par les monts d'Arrée donne de la grandeur à l'austère tableau.

Ce matin, au point du jour, je suis parti de Huelgoat pour aller faire l'ascension du point

culminant des monts d'Arrée, la chapelle de Saint-Michel. Le temps, si doux et pur hier, s'était assombri; sous une bruine fine nous avons remonté la vallée du Faou dont le torrent alimente l'étang d'Huelgoat avant de devenir la rivière de Pont-Pierre. Étrange paysage: ici des falaises terreuses où des hirondelles de rivage ont creusé des nids innombrables; là d'énormes rochers arrondis couvrent le sommet des collines, beaucoup ont roulé dans le fond du val-lon, d'autres se sont arrêtés sur les pentes. Le paysage, riant aux abords d'Huelgoat, devient bientôt sauvage; le Faou court entre des landes marécageuses, bordées de collines basses sur lesquelles de hauts rochers semblent des monstres accroupis. Souvent des éboulis sont arrivés jusqu'au torrent; celui-ci alors s'irrite, écume, bondit. Le silence se fait de nouveau, on quitte le ruisseau pour monter sur un plateau de landes mornes, à l'entrée duquel est un beau menhir. La lande est un peu cultivée; des champs de blé, de choux énormes, de trèfle, montrent que le progrès se fait dans ce pays jadis sauvage.

Sur la route, des hommes et des femmes s'en vont à deux; les hommes, vêtus d'une veste de bure rousse à basques courtes, portent au dos

un sac renfermant la pâte pour le pain; les femmes accompagnent leur mari à la Feuillée, elles mettront le pain en forme, le feront placer au four et reviendront le soir avec le pain cuit.

Mon cocher s'exprime en bon français, très correctement; j'en suis surpris, car il est vêtu d'une misérable blouse, malgré la pluie, et a les pieds nus dans des sabots pleins de paille. Je l'interroge, il a reçu une bonne éducation à l'école; au régiment, il a été sergent-fourrier et cinq années durant a tenu garnison à Lyon. On a voulu le faire rengager, on lui a promis l'épaulette, il a tout refusé.

« Mieux vaut la misère ici que l'aisance au loin », m'a-t-il dit.

Et c'est pourquoi il est conducteur à l'hôtel Le Bras!

Il sait bien des choses sur son pays. Je lui raconte que je voulais voir la Feuillée, dont Cambry a fait un tableau si triste en dépeignant ce village comme un lieu sauvage, au milieu d'un désert. Pays alors pauvre et sans ressources, mais dont les habitants, obligés de se faire les intermédiaires du commerce entre leurs voisins des deux versants pour l'échange des produits, étaient plus avisés et instruits que les autres Bretons.

Le paysage n'a pas changé depuis Cambry, c'est toujours l'étendue immense des marais, le Yeûn-Élez, entourée de hautes collines nues, hérissées de roches d'ardoises. Mais le village est précédé de belles écoles, semblables à un collège, trop vastes même, dit-on; les maisons se transforment, on devine un bien-être réel. Les landes disparaissent peu à peu, partout on voit des défrichements nouveaux.

« D'où vient cela? » dis-je à mon guide.

— Maintenant tout le monde est soldat, les riches qui ont de la terre comme les pauvres sans ressources. Ils voient ce qu'on fait ailleurs et, en revenant au pays, mettent leurs landes en culture. Ensuite les landes, jadis indivises, ont été partagées; le pays était couvert de moutons, il n'y en a presque plus, on préfère cultiver des choux de Lannilis et du blé ou créer des prairies. Il y a trente ans que la commune a adjugé ses communaux, aujourd'hui on ne reconnaît plus la contrée. Au lieu de transporter ses produits du Léonnais en Cornouaille ou de Cornouaille en Léonnais, l'habitant de la Feuillée aime mieux cultiver sa lande que l'on peut amender avec les engrais marins, les superphosphates, les engrais chimiques amenés facilement par les chemins de fer qui rayonnent autour de

Carhaix. Aussi l'émigration estivale, jadis active, a-t-elle beaucoup diminué. »

En effet, partout on voit des cultures et des prairies. De la Feuillée à Botmeur, le pays peut passer pour riche. Seul, le marais reste stérile et ne produit que la tourbe, assez abondante et profonde pour donner lieu à une exploitation industrielle (1).

Hélas ! la bruine fait place à la pluie froide, tenace, chassée par un vent violent. La chapelle Saint-Michel où nous allons disparaît dans les nuages. Quand nous parvenons à la route de Brasparts, la pluie devient une averse violente. Trois kilomètres seulement me séparent du mont, mais l'ascension sera impossible, d'ailleurs la vue serait nulle. Il faut rentrer. Je reviendrai dans les monts d'Arrée quand je visiterai le pays de Sizun (2).

Au moins je changerai d'itinéraire ; nous prenons la grande route qui monte sur l'arête même des monts d'Arrée, au roc Trévezel, croupe étroite faite de roches ardoisées surgissant de la lande. C'est une des plus singulières formations géologiques que l'on puisse voir. L'arête se pro-

(1) 200 tonnes en 1907 valant 25 francs la tonne.

(2) Chapitre XV.

longe, régulière, pendant près de 30 kilomètres, dominant au sud les plaines marécageuses, au nord les belles campagnes de Morlaix et de Landivisiau. De chaque côté des roches, des landes, alloties, divisées en damiers par de hauts talus, se continuent à l'infini. Par le beau temps, me dit-on, la vue est superbe d'ici. Hélas ! il pleut, il pleut encore quand nous arrivons à Brasparts, d'où je dois gagner Châteaulin.

## XIV

## AU BORD DE LA RADE DE BREST

De Châteaulin à Quimerc'h. — La poudrerie de Pont-de-Buis. — Quimerc'h. — Rumengol et son pardon. — Le Faou. — L'école de laiterie de Kerliver. — L'Hôpital-Camfrou et son estuaire. — Les carrières de kersantite. — L'estuaire de Daoulas. — Daoulas, son église et son cloître.

(Carte d'État-major : feuilles de Quimper N.-E., Morlaix S.-O., Châteaulin N.-O., Brest S.-E.)

Daoulas. Mai.

La poignante mélancolie de la terre bretonne s'évanouit dès que le grand soleil illumine les vallées, au fond desquelles étincellent les torrents jaseurs peuplés de truites et dont l'ouverture laisse apercevoir l'estuaire bleui où courent les blanches voiles. Heures bien rares, instants fugitifs, car bientôt quelque nuée couvre le ciel, rampe au flanc de la « montagne » et de nouveau épand le mystère sur les champs et la lande. Mais vienne encore une éclaircie et la transformation est prestigieuse.

Nulle part cette féerie n'est plus saisissante

que sur les rivages dentelés de la rade de Brest, entre le Mené-Hom, musoir suprême de la Montagne-Noire, et l'Elorn, où les monts d'Arrée finissent par la rocheuse et verte arête de Plougastel; au printemps surtout, alors que les chaleurs ne font pas encore peser sur le paysage les vapeurs imprécises et lourdes qui estompent le paysage.

En ces journées de mai il y eut beaucoup de ces métamorphoses. Pendant ma course d'estuaire à estuaire au long de la grande route qui relie Châteaulin à Landerneau, j'aurais pu souvent me croire au bord de quelques calanques de Provence, tant le ciel était bleu, la mer limpide, tant flottaient en l'air les subtils parfums des ajoncs et des genêts par la lande, des primevères et des jacinthes au rebord des fossés.

Promenade exquise, offrant des tableaux sans cesse variés. Vallées larges et lumineuses, petites gorges sauvages, petits fjords aux aspects changeants selon les heures de la marée, hameaux misérables, villettes archaïques, églises hérissées de pinacles, couronnées de clochers à jour. C'est toute la Bretagne en raccourci dans cette marche de quelques lieues, commencée au-dessus de la vallée de l'Aune, dont la rivière sombre

aux incessants replis coule au fond d'un abîme de roches ardoisées tapissées d'une verdure puissante.

Quand on a dépassé Port-Launay, allongé au bord du flot tranquille portant les petits navires à la fine mâture, aussi élevée que la flèche ajoutée de l'église, on voit peu à peu la rivière s'élargir, grâce au flot de marée qui refoule ou ramène ses eaux. Le chemin de fer de Landerneau la franchit sur un viaduc de douze arches de pierre, haut de près de 50 mètres et permettant aux bâtiments de passer avec leurs mâts dressés. Le val n'est ici qu'un couloir solitaire, il va se heurter à de hautes collines prolongeant le Mené-Hom et, de plus en plus élargi, remonte vers le nord, où débouche la Doufine. Ce torrent, descendu des parties les plus élevées de la Montagne-Noire, est lui aussi soumis un instant à la marée pendant les équinoxes. Dans cette partie inférieure de son cours il reflète un paysage inattendu et gracieux. Sur ses bords, sur les pentes abruptes, au sommet des crêtes, s'éparpillent en foule des maisons blanches contrastant avec les sombres demeures de granit des hameaux du voisinage. Ces logis éclatants, couverts d'étincelante ardoise, semés au hasard des chemins, doivent leur naissance à la pou-

drerie de Pont-de-Buis, dont les constructions isolées se dissimulent dans une végétation exubérante. Sans les hautes cheminées vomissant des flots de fumée noire, sans le barrage qui retient les eaux de la Doufine, rien ne révélerait le caractère industriel du site et l'œuvre de mort qui s'y prépare.

En amont, la rivière n'est plus qu'un torrent bruissant sur les pierres, donnant la vie aux moulins rustiques. Le viaduc de Meil-ar-Guidy l'enjambe, à 40 mètres au-dessus du courant et, par ses lignes robustes et nobles, accroît la beauté de ce paysage où, partout, se creusent vaux, gorges, ravins hérissés de roches, tapissés de chênes et d'ajonc, parcourus par des ruisseaux prestes et clairs. Au fond d'un de ces plis se blottit gentiment Lopérec, gracieux vu de loin, sordide quand on y pénètre. Contrée où les landes encore étendues sont en partie conquises; de beaux prés, des cultures, des vergers mettent leur verdure plus douce dans la rouille des ajones.

Au flanc d'un val où brille un ruisselet, la route monte par des ondulations jusqu'au village de Quimerç'h, maussade mais bien campé au pied d'une flèche dentelée, dans une admirable situation, en face du Mené-Hom très fier

vu d'ici, avec son cortège de hauteurs sombres formant chaîne. Quimerc'h ne participe guère à la beauté du tableau; ses maisons aux façades neuves et plates, n'évoquent en rien la Bretagne, mais le cimetière, précédé d'une chapelle à toit pyramidal surmonté d'un campanile, renferme un calvaire à personnages.

Cependant la Bretagne classique par les édifices, les costumes et les mœurs, est toute proche. La gare de Quimerc'h, une de celles où se pressent les foules pittoresques, dessert Rumengol, dont le pardon est un des plus célèbres de l'Armorique. A un quart de lieue se détache le chemin conduisant au sanctuaire. Le point de jonction, à 169 mètres au-dessus de la mer, qu'il surplombe presque, est en vue d'un panorama grandiose; on voit se dérouler toute la chaîne du Mené-Hom, vraiment fière; l'Aune, très large maintenant, devenant rapidement grand estuaire; la rivière du Faou non moins vaste, toute bleue entre ses collines vertes et semées de ha-meaux; l'anse de Kérouse, gardée à l'entrée par l'ilot de Tibidy; le gracieux Landevennec, enfoui dans la verdure; la nappe de la rade de Brest s'étendant à l'infini.....

Sur le continent, des campagnes immenses, que les arbres des talus semblent transformer

en forêt et bornées par la ride nue que couronnent Plougastel et la Martyre.

La route de Rumengol offre longtemps ces larges échappées; brusquement, par un grand détour que permet de couper un profond chemin creux, elle descend au fond d'une vallée où la rivière du Faou, n'étant plus soutenue par la marée, n'est qu'un misérable ruisseau; sur une pente opposée se blottit Rumengol, tout blanc, plus loin Hanvec, signalé par un clocher grêle.

Voici Rumengol. C'est une déception. Je m'attendais à une de ces églises où la pierre de Kersanton est travaillée comme une œuvre d'orfèvrerie, et l'édifice où accourent les peuples de la Cornouaille et du Léon est extérieurement une humble chapelle; pourtant le style a de l'allure et de la grâce; la porte, de lignes pures, offre sous l'ogive un beau tympan sculpté et le porche est peuplé de statues délicieusement barbares. Nulle part mieux qu'ici on n'est surpris par le caractère médiéval de cet art breton éclos en plein seizième siècle. Mais l'intérieur est d'une richesse d'ornementation rappelant les églises espagnoles. Le chœur est tout entier revêtu de dorures qui ne permettent pas de se rendre compte de la délicatesse des détails. La tribune des orgues est un beau morceau de sculpture

sur bois, sans doute un pastiche moderne de l'art cornouaillais.

Rumengol est fort tranquille aujourd'hui. Il faudrait le voir à l'un des quatre pardons de l'Annonciation, de la Trinité — le plus fameux, — de l'Assomption et de la Nativité. Alors tous les costumes du Finistère sont rassemblés dans la procession qui accompagne des reliques vénérées et se déroule dans la campagne. Le côté le plus pittoresque est l'accomplissement de vœux qui se rattachent au sport, puisque souvent il s'agit d'accomplir quelque performance de marche ! Vœux bizarres, pénibles aussi ; c'est pourquoi beaucoup de fidèles paient des mendiants pour les accomplir à leur place. Ces centaines de déguenillés donnent au pardon un caractère digne d'une eau-forte de Callot.

L'église est aujourd'hui déserte ; sauf une vieille femme qui vient y puiser, nul ne boit à la fontaine où chaque pèlerin doit s'abreuver. Le seul bruit dans Rumengol est celui des consommateurs dans un cabaret où l'on se gorge d'alcool.

Entre les talus fleuris, la route descend au Faou ; moins d'une demi-heure de marche, et voici le port ; le ruisseau devient subitement large bras de mer pendant le flot, étendue de



sable vaseux au jusant. Sur la rive droite, un faubourg maritime aux maisons de granit correctes et massives; de l'autre côté, l'église dresse sa flèche à jour et ses pignons percés de hautes fenêtres flamboyantes sur une terrasse ombragée d'ormes vigoureux et contre laquelle viennent battre les vagues. A l'église aboutit la rue ancienne, celle qui, jadis, constituait toute la cité.

O l'adorable vieille petite ville! bien qu'on ait dû, pour élargir le passage, abattre les antiques logis qui bordaient un des côtés et les remplacer par une façade de constructions quelconques. Il y a là des maisons de granit aux étages en encorbellement, aux pignons aigus, aux porches bas, aux toits en auvent constituant le plus étonnant décor que l'on puisse rêver. Une halle de fer dressée sur un carrefour ne parvient pas à détruire l'aspect moyenâgeux de cette bourgade. Les indigènes sont moins fiers de ce tableau évocateur que du faubourg formé par la route de Châteaulin, où des maisons modernes font face à de grandes écoles. Devant celles-ci, une statue de Cérès a été érigée en l'honneur des frères de Pompéry, saint-simoniens dont l'exemple a amené la transformation agricole de la contrée. L'hommage, pour mérité qu'il soit,

n'en surprend pas moins, car on s'attend peu à de telles marques de gratitude de la part des populations. Il est vrai que le monument a été élevé grâce aux soins pieux de « leurs fils et frère » associés au comice du Faou.

La contrée est une de celles où les progrès cultureux ont été les plus grands, ils se poursuivent de nos jours par le développement de l'industrie laitière. C'est dans le voisinage du Faou, au domaine de Kerliver, sur le territoire de Hanvec, que l'on a installé l'école pratique de laiterie et d'horticulture à l'usage des jeunes filles, institution intéressante où l'enseignement est légèrement moins élevé qu'à Coëtlogon dont j'ai parlé dans un autre volume (1).

Les organisateurs de cet établissement ont voulu qu'il restât école de paysannes, afin de ne pas donner aux jeunes filles des idées et des goûts contraires à l'existence qu'elles doivent mener. Ainsi la nourriture reste ce qu'elle était dans la famille : pain bis de froment mélangé de seigle ou de sarrasin, bouillie de sarrasin et d'avoine, et beurre. Mais cela préparé avec soin, d'une propreté méticuleuse.

(1) Voir la 5<sup>e</sup> série du *Voyage en France* (3<sup>e</sup> édition refondue).

A Kerliver on envisage surtout le rôle futur de la femme dans la famille bretonne, on enseigne à l'élève à tirer parti de ce que le terrain produit le plus abondamment : le bétail, c'est-à-dire le lait et le beurre; elle apprend à faire le beurre d'une façon telle qu'il soit un produit de choix, à préparer et affiner le fromage, à soigner les vaches et la basse-cour.

A côté de cette partie du *métier de fermière*, les petites Bretonnes apprennent la tenue d'une maison : couture, soins du ménage, cuisine, blanchissage, repassage, même la comptabilité. Une moitié du temps est consacrée à l'éducation théorique, le reste aux travaux pratiques. Des leçons d'horticulture complètent le cycle des études.

A la sortie, les élèves qui ont subi l'examen avec succès reçoivent un « certificat d'instruction laitière ».

Le succès de l'école de Kerliver a été vif, les jeunes filles qui en proviennent sont très recherchées en mariage, ce qui prouve combien les principes d'éducation moderne sont facilement acceptés aujourd'hui. Les élèves, devenues de bonnes ménagères, répandent autour d'elles les méthodes qu'elles ont apprises et enseignent ainsi par l'exemple qu'il n'est pas nécessaire

d'aller à la ville pour avoir une existence facile et heureuse.

Kerliver n'a pas seulement des élèves régulières admises à quatorze ans après examen; l'école reçoit également des « apprenties », élèves adultes qui viennent simplement apprendre la laiterie.

L'école de Kerliver, en développant la production du beurre dans les pays voisins, a concouru à la prospérité du Faou. Mais l'humble ville tire surtout sa vie du port formé par son estuaire. Bien que le mouvement maritime soit uniquement du cabotage local, il n'en est pas moins actif : le Faou est fréquenté chaque année par plus de 1.000 bâtiments, de très faible tonnage il est vrai; les statistiques de la douane sont loin de relever tous les bateaux qui s'y rendent (1). Par le mouvement, le port du Faou est le plus important de la rade de Brest, mais le tonnage effectif le cède à celui de Landerneau.

(1) Mouvements du port du Faou, en 1907, d'après les douanes : entrées, 244 navires jaugeant 4.608 tonnes; sorties, 17 navires et 543 tonnes (le mouvement à la sortie est recensé dans un autre port). Les ponts et chaussées, qui tiennent compte, en outre, des bateaux chargés d'engrais marins, donnent : entrées, 1.082 navires transportant 11.524 tonnes; sorties, 1.087 navires, 6.752 tonnes.

Au delà du Faou, vers le nord, la route de Brest s'élève au flanc des collines qui dominent l'estuaire. Elle traverse des campagnes bien cultivées, parmi les plus belles de Bretagne, où l'on élève les chevaux de cavalerie semblables à ceux de Corlay (1) et qui ont une notoriété particulière sous le nom de cheval de Faou. Ces animaux agiles, résistants et vites, ont été appelés par un hippologue, M. de Robien, des *buveurs d'air*.

Peu de landes; encore les ajoncs sont-ils le produit de la culture. Des bosquets de chênes animent le tableau. Un parc où les sapins s'entremêlent aux arbres à feuilles caduques enveloppe le château de Kerliver qui abrite l'école de laiterie. Au pied, entre les prés et les fourrés de saules, coule un infime ruisseau dont la marée fait un fleuve énorme : l'anse de Kérouse. A l'heure où je l'atteins, le flot s'est retiré, l'anse est une sorte de prairie marine sur vase molle, sillonnée par un chenal tortueux.

De vieilles maisons bordent çà et là le chemin; l'une d'elles porte au-dessus du porche, dans un élégant cartouche, la date 1651. Des rampes, des courbes, puis entrée dans une rue de bour-

(1) Chapitre XXI.

gade formée par de petites habitations régulières, aux murs de granit sombre où le soleil fait étinceler des parcelles de mica. Tout cela régulier et banal. Nous sommes à l'Hôpital-Camfrout, centre de l'extraction de ce granit fin appelé kersantite, ou pierre de Kersanton.

Depuis longtemps le gisement de Kersanton, hameau de la rivière de Daoulas, est épuisé. On en a retrouvé un autre à l'Hôpital, au bord même de l'estuaire ou *rivière* qui est l'un des fjords de la rade de Brest. De là sont sortis les matériaux de tant d'édifices admirables qui peuplent la Bretagne : calvaires chargés de personnages, églises, ossuaires, arc de triomphe. Kersanton a fait de la Cornouaille et du pays de Léon des musées architecturaux.

Les carrières, auxquelles aboutissent de petites voies ferrées, s'ouvrent dans la colline de la rive droite; on en retire des blocs énormes représentant 7 à 8 mètres cubes, des colonnes entières, qui, bruts ou taillés sur la grève, sont embarqués sur des petits navires, des chalands de Brest pénétrant par des chenaux au cœur même des chantiers. Moins active que jadis, l'extraction de la kersantite n'en fait pas moins de l'Hôpital-Camfrout un des centres ouvriers de la Bretagne. Si l'on y taille la pierre pour de prosaïques

usages, il ne s'est pas constitué d'école de sculpture; sauf une croix à personnage dans le cimetière et le pignon à campanile de l'église, le bourg n'offre aucun de ces édifices fouillés avec verve et patience qui séduisent en tant de villages armoricains.

Les carrières, bien que confinant au bourg de l'Hôpital, appartiennent à la commune de Logonna dont dépendent les hameaux de Grand-Run et de Petit-Run où elles sont ouvertes. La plupart des ouvriers habitent ces dépendances de Logonna, village situé très loin, à l'extrémité de la presqu'île dite du Binde, entourée par l'Aune et les rivières de l'Hôpital et de Daoulas. Il y a près de 200 ouvriers, dont 55 à 60 forment une élite; ce sont les tailleurs, qui gagnent en moyenne 5 francs par jour alors que les manœuvres employés à l'abatage et à l'extraction arrivent rarement à un salaire de 2 francs. La pierre semble fort dure, en réalité elle se taille avec une grande facilité; cette propriété et l'inaltérabilité à l'air sont cause de la faveur dont jouit la ker-santite.

Cette industrie répandrait le bien-être dans le pays si les ouvriers n'étaient aussi imprévoyants et si l'alcoolisme ne faisait de tels ravages parmi eux. Mais l'eau-de-vie est une plaie effroyable.

A la sortie des carrières, j'ai rencontré plus d'un ivrogne. L'un d'eux, un vieillard, était couché sur la route, sa femme le secouait, fouillait dans ses poches pour retirer l'argent qu'il aurait pu avoir encore, mais elles étaient vides. Furieuse, la femme relevait la tête de l'homme, la laissant retomber avec un bruit sourd!

A partir de l'Hôpital, le pays se peuple davantage. La douceur du climat marin, son humidité, donnent au sol une fertilité extrême. Les fermes, nombreuses, se groupent en hameaux très rapprochés. La plupart de ces logis sont anciens; leurs portes arrondies, leurs petites fenêtres, la robustesse de leurs assises évoquent un passé lointain. Sur la lande conquise, des maisons neuves, blanches, régulières, bien percées, semblent étonnées de se trouver dans ce cadre pour lequel elles ne sont pas faites.

Du sommet des hauteurs qui séparent l'estuaire de l'Hôpital de l'estuaire de Daoulas, ce dernier bras de mer apparaît; étroit d'abord, il s'élargit, devient baie, puis golfe immense confondu avec la rade de Brest atteignant toute son ampleur. Au point où commence l'estuaire, au fond de la vallée, Daoulas étale en amphithéâtre ses façades blanches et ses toits d'ardoise; plus loin, Plougastel se profile sur la colline.

Le nouveau Daoulas, au bord du ruisseau, sur le petit port, est un bourg tout neuf, animé et vivant, dont l'intérêt est nul; mais le vieux Daoulas, reste, dit-on, d'une ville populeuse, est un précieux legs du passé. De physionomie moins saisissante que la rue du Faou, il révèle plus de goût artistique parmi ses habitants d'autrefois. Au long d'une rue montueuse se suivent des maisons de granit sculptées, de belles mansardes ornent les combles. Entre ces nobles logis, la jolie chapelle Sainte-Anne offre un charmant portail fort orné.

Au sommet, se dresse l'église, œuvre vénérable de l'époque romane, demeurée intacte et entourée d'intéressants édifices. Recrépie avec trop de soin, l'église, extérieurement, ne révèle son ancienneté que par son porche et trois belles fenêtres à plein cintre. A l'intérieur, malgré quelques additions, d'ailleurs heureuses, de la Renaissance, l'art roman a été respecté. Le clocher est à l'écart, il n'en reste que la base, mais c'est une œuvre d'une grâce parfaite. On y pénètre par une sorte d'arc de triomphe, on en sort par deux ouvertures géminées, d'un galbe merveilleux. Le porche ainsi formé est peuplé de statues d'apôtres.

L'église fut celle d'une abbaye fameuse dont

les derniers débris sont devenus une charmante demeure entourée d'une exubérante végétation méridionale. Le cloître fut sauvé; c'est la merveille de Daoulas, un des monuments les plus précieux de toute la Bretagne; si les voûtes ont disparu, les arcs qui les portaient subsistent en entier. Les quatre rangées d'arcades encadrent une cour dallée au milieu de laquelle reste debout la fontaine qui servait aux ablutions. Chaque côté comprend quarante-quatre arcades portées alternativement par une colonne isolée et sur deux colonnes accouplées. Les chapiteaux offrent une variété infinie de sujets empruntés au règne végétal. L'art roman a acquis ici toute sa floraison.

Si les bâtiments claustraux ont disparu, quelques édifices ont été conservés : une chapelle rustique, une ravissante fontaine de granit, s'abritent sous la ramure immense des chênes. Au chevet de l'église s'appuie un ossuaire contre lequel une statue d'abbé a été reléguée. Au sommet de la colline, entre de gros chênes, s'élève une autre chapelle. Cet ensemble fait du vieux Daoulas une chose infiniment pittoresque et précieuse, au sein d'une nature grandiose par ses lignes. Même les œuvres de notre temps en ont accusé la beauté; le viaduc de

Pierre qui porte le chemin de fer à 37 mètres d'altitude au-dessus du vallon est d'une réelle majesté.

Daoulas ne possède aucune importance économique, la rivière n'a pas assez de profondeur pour permettre une navigation active, le port ne figure même pas dans la liste des ponts et chaussées. Cependant, il se fait un certain mouvement de barques avec Brest dont le commerce alimente la contrée. Une manufacture de porcelaine subsista assez longtemps à Daoulas, alimentée par des gisements de kaolin découverts sur le territoire de Saint-Urbain; elle assurait un peu de fret à la navigation; elle n'a pu, ou su, lutter contre la concurrence de centres mieux placés et, depuis une dizaine d'années, ses portes sont closes. Le kaolin continue à être exploité; il est dirigé sur Landerneau et Brest, ports d'exportation. En 1907, le Finistère a produit 3.200 tonnes de cette matière plastique, mais je n'ai pu savoir la part qui revient aux carrières des environs de Daoulas.

## XV

## LE PAYS DE SIZUN

Apparition des monts d'Arrée. — Irvillac. — Les haies-taillis. — Au bord de l'Elorn. — Sizun et ses monuments. — Vers les monts d'Arrée. — Le ruisseau de Caranoët. — L'ascension. — Sur le roc de Caranoët. — Le mont Saint-Michel de Brasparts. — Panorama des monts d'Arrée. — Le hameau des Létiez. — Un intérieur bas-breton. — Saint-Éloy. — La forêt de Cranou.

(Carte d'État-major : feuilles de Brest S.-E., Morlaix S.-O.)

Quimerc'h. Mai.

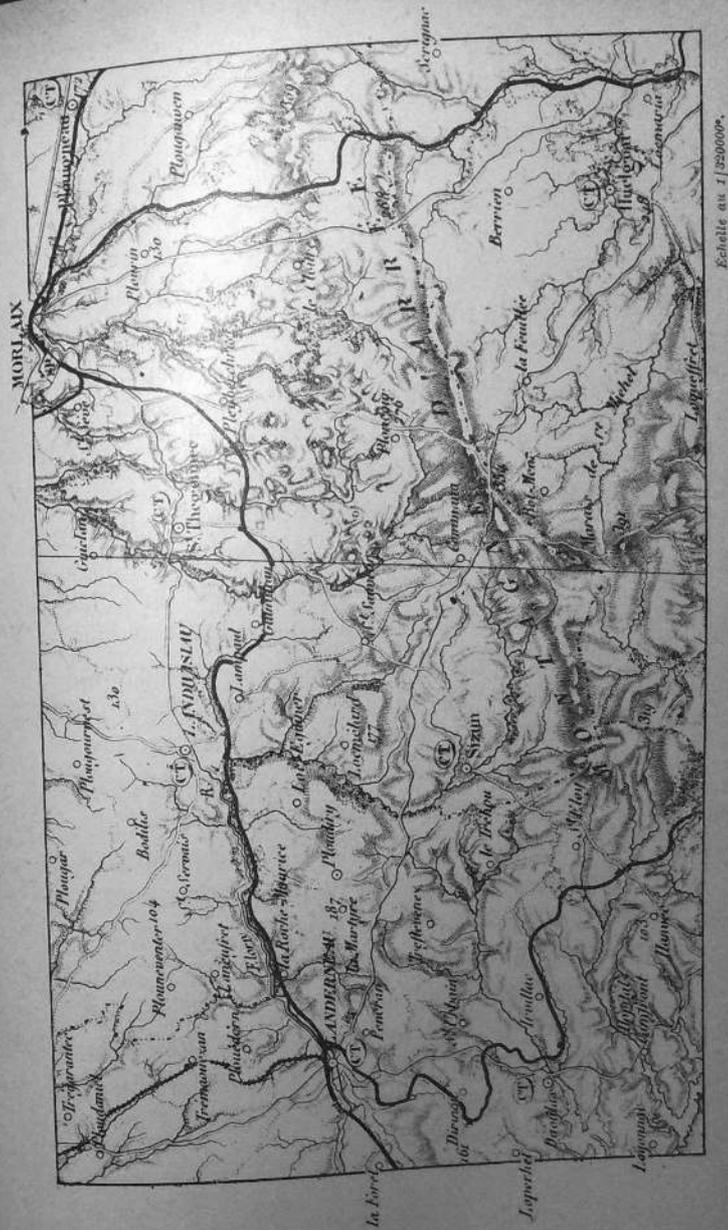
De Doualas à Sizun, le paysage change bientôt d'aspect. On monte au flanc du val frais et riant, ayant parfois en vue l'ample estuaire que des pointes de collines semblent fermer. Les pentes où le chemin s'élève sont couvertes de taillis « riches en lièvre », alternant avec des landes et des cultures. Bientôt les vues s'étendent : voici la plus grande partie de la rade jusqu'à l'île Longue et à la presqu'île de Roscanvel. La péninsule massive de Plougastel masque Brest

et le goulet. Vers le sud, le Mené-Hom, dressé dans toute sa grandeur dominatrice, est vraiment superbe.

A l'est, se déroulent les monts d'Arrée, sombres sur un ciel d'un bleu légèrement cendré. Ces petites montagnes, ainsi vues, rappellent les Vosges lointaines lorsqu'on les découvre des plaines lorraines. A leur pied, des campagnes immenses où les arbres qui enceignent les champs masquent les habitations. Un seul village se montre nettement, tout blanc, c'est Commana, assis sur un renflement, au pied des bizarres entassements de schiste appelés le roc Trévezel (1). Au couchant, Dirinon et Plougastel commandent un large pli dans lequel Saint-Urbain s'abrite des vents marins.

Le chemin, ayant atteint le sommet des hauteurs, côte à côte avec la voie ferrée, traverse Irvillac, calme village dont le vieux manoir sert de presbytère. L'église, de style rococo, éclairée au chevet par une belle fenêtre flamboyante, renferme un intéressant bas-relief représentant une mise au tombeau et un curieux groupe en bois sculpté, le *Martyre de saint Sébastien*. Les souffrances du saint, la joie triomphante des

(1) Voir page 214.



archers qui ont « bien visé », sont rendues avec réalisme.

La chaussée court à travers une campagne déserte où la lande domine encore, hérissée de blocs de granit, mais que chaque année voit conquérir. La longue ligne des monts d'Arrée se prolonge, régulière, dentelée par ces *roc'h*, ces *créac'h*, qui donnent un caractère si particulier au massif. Peu à peu le pays devient bocage, sur les hauts fossés croissent des taillis de chênes qui souvent masquent la vue. Ces taillis sont une particularité du bassin supérieur de l'Elorn; ils sont plantés pour fournir l'écorce aux tanneries de Landivisiau. Les cépées grêles donnent aux campagnes un aspect bien différent de celles où les arbres de clôture sont à grande ramure.

Un moment apparaissent Tréflevenec sur son arête et, dans un parc, la belle façade du château de Kerezellec; la flèche de la Martyre jaillit au sommet d'un coteau. Des landes encore, parsemées de gros rochers blancs de quartz, s'entassent parfois en monticules — en *créac'h*. Les deux clochers de Tréhou pointent du fond d'une dépression où coule, entre des prés, un ruisseau abondant. Voici le village; il renferme dans le cimetière un calvaire à personnages, entouré d'ifs centenaires.

Puis encore des cultures, des landes, la ferme-manoir de Guernelez, dont les fenêtres à arcs accolés disent la vieillesse, et enfin, très haut au-dessus des arbres, la belle flèche de Sizun. Jusqu'au bourg, le pays est une succession de cuvettes, creusées dans un vaste bassin, où les champs sont encadrés de taillis de coudriers et de chênes; des chênes surtout, étranges en ce moment avec leurs moignons écorcés, teints de rouge par le tannin. Au plus creux coulent deux gros ruisseaux; le plus important est l'Elorn, qui deviendra la rivière de Landerneau.

Aux abords de Sizun, sur les routes, des jeunes gens jouent aux boules. C'est dimanche. A ma grande surprise, ils n'ont près d'eux aucune boisson. Mais, dès l'entrée, je rencontre des ivrognes, pour la plupart âgés, dont les cheveux blancs font éprouver une impression plus pénible. On me dit, à l'hôtel, que la jeunesse a moins de passion qu'autrefois pour le cabaret, les leçons du régiment porteraient leur fruit. J'en accepte l'augure, tout en restant un peu sceptique.

Sizun est un bourg d'un calme absolu, mais digne d'une visite à cause de son ensemble de monuments, comparable à Saint-Thégonnee, Guimiliau et Pleyben. Trop à l'écart des che-

mins de fer et des grandes routes, il reste inconnu, les guides le signalent à peine. Pourtant l'église et les édifices qui l'entourent composent un curieux et saisissant décor. On y pénètre par un arc de triomphe à trois baies en arc de cercle d'une pureté classique. De chaque côté et entre les ouvertures sont des colonnes engagées, de style corinthien. L'entablement porte une terrasse avec balustrade ajourée et lanterneau sur laquelle est un calvaire formé de trois croix à personnage. A l'un des côtés de l'arc de triomphe s'appuie l'ossuaire, œuvre charmante de la Renaissance dont les fenêtres sont séparées par des cariatides surgissant de gaines; le portail, de classique ordonnance, porte un fronton armorié. De chaque côté de ce fronton douze statues d'apôtres alternent avec des pilastres cannelés.

L'église n'est pas moins intéressante, par la multitude et l'imprévu des sculptures; son abside avec ses hauts pignons, ses niches, sa frise peuplés d'animaux bizarres et de têtes humaines, est d'un caractère bien à part entre tant de monuments curieux dont est peuplée la Bretagne. La flèche ajourée, très haute, jaillit d'une terrasse flanquée à chaque angle de clochetons à jour. L'intérieur de l'édifice est extraordinairement

ment ornementé; une frise sculptée règne au bas de la voûte peinte en bleu.

Au milieu du parvis qui fut un cimetière, un if énorme, en pleine décrépitude, achève son existence. Il est plusieurs fois centenaire, car il n'a pas moins de cinq ou six mètres de circonférence. Cet arbre vénérable a vu naître tous les logis du bourg, cependant anciens. Quelques-uns, à porches et auvents, portent, sculptée, la date de leur construction : 1669, 1673, 1730. D'autres ne sont pas moins vieux, mais ils ont été restaurés, défigurés et crépis. La maison de 1669 conserve une sculpture qui sert sans doute d'enseigne : un ange avec un flambeau.

Centre d'une grosse commune de 3.600 habitants, le bourg n'en renferme pas 900. C'est le chef-lieu d'un canton fort étendu, mais comprenant seulement quatre communes, dont la population s'éparpille en innombrables hameaux au pied des monts d'Arrée et dans les campagnes que parcourent l'Elorn et les affluents de ce petit fleuve. Aucune industrie, la culture et l'élevage sont les seules ressources; l'Elorn, grâce à son abondance, a permis l'installation de minoteries.

Vers le nord, les collines qui portent la Martyre et Ploudiry se relèvent doucement pour barrer l'horizon par une ligne régulière; au sud,

plus haute, plus accidentée, se montre la chaîne des monts d'Arrée hérissée de ses *roc'h*, de ses *créac'h* qui lui donnent une physionomie si caractéristique. J'ai voulu atteindre un autre point de ces petits monts déjà visités au roc Trévezel et aux rochers de Cragou, et j'ai pris pour but le rocher de Caranoët, dressé à 300 mètres au-dessus de la mer.

Un chemin conduit au pied, il monte par les landes, entre l'Elorn et l'un de ses affluents, venu d'un des points culminants du massif. La campagne s'améliore, de belles prairies ont été gagnées sur les ajoncs. A mi-hauteur de la chaîne, une large bande de cultures d'un vert doux se dessine entre la plaine bocagère et les crêtes tapissées de landes. Le village de Saint-Cadou étale dans ces champs la masse de ses maisons blanches dominée par la flèche fauve de l'église. Des hameaux se devinent à l'éclat des toits d'ardoises qui couvrent une partie des logis. Les autres, malgré les carrières exploitées par leurs habitants, sont encore couverts de chaume.

Le chemin traverse le groupe des habitations misérables de Lohennec et va franchir le ruisseau de Caranoët à l'endroit où il s'échappe d'une gorge étroite, véritable fissure entre des roches noires et aiguës empanachées d'ajonc. Dans ce

site qui doit être lugubre et fantastique à l'époque des brumes, se cache le moulin de Caranoët, aujourd'hui abandonné.

Entre de beaux arbres s'éparpillent les chaumières de Quélennec. Au-dessus, la paroi des monts d'Arrée se dresse raide, couverte d'ajonc. L'arête est jalonnée de roches amoncelées. L'une d'elles, qui paraît dominante, doit être le rocher de Caranoët; j'y monte à travers les landes, puis au milieu des ardoisières et, plus haut, entre des ajoncs en fourrés qui me viennent à mi-corps. Bientôt voici le roc, mais, des abords, d'autres pitons se montrent, entassements de feuillettes de schiste surgissant des ajoncs.

Quel est le point culminant? J'hésite. Cependant un des groupes de rochers attire davantage l'attention; il est d'une silhouette saisissante, on dirait un gigantesque lion au repos, regardant vers le sud. Je me dirige de ce côté, non sans peine, les ajoncs géants, touffus, sont parfois impénétrables, leurs aiguilles épineuses traversent mes vêtements, s'agrippent après moi. Pour un peu je croirais être dans un de ces paysages enchantés dont les génies empêchent l'accès. Enfin voici le roc; en quelques secondes j'ai atteint le sommet. Le vent y est vif, il me faut chercher un abri dans un creux.

La vue dédommage des petites difficultés de l'ascension. On découvre toute la crête bordière jalonnée de ces hérissements jusqu'au roc Trévél et au Cragou. La chaîne, nue et en un point toute blanche, vient se relier au dôme puissant — puissant pour la Bretagne — du mont Saint-Michel de Brasparts ou de l'Arrée, sommet culminant de l'Armorique avec ses 391 mètres d'altitude.

Entre le mont Saint-Michel et l'arête dont j'ai atteint la cime la plus élevée, s'étend un immense plateau creusé en cuvette au fond de laquelle s'excave le lit des ruisseaux qui vont former la Doufine. Les abords de ces cours d'eau sont cultivés et peuplés de hameaux; le plus considérable, Saint-Rivoal, est desservi par un chemin traversant le vaste et morose plateau.

Sur le versant de Sizun, le pied des montagnes est un véritable bocage, peuplé d'une multitude de hameaux dépendant des villages assez considérables de Commana et de Plonéour-Menez, très en vue. Par delà se distinguent les campagnes du Léon et, très confusément, la Manche. Du côté de l'ouest, on aperçoit la rade de Brest, par delà les coteaux de Plougastel.

Mais le regard revient toujours aux monts d'Arrée et, par les ouvertures que créent les

vallées naissantes, à la ligne sombre de la Montagne-Noire. L'aspect de l'Arrée est de ceux que l'on n'oublie pas à cause de ses rocs aigus, de ses landes, de ses croupes solitaires qui se prolongent au sud par un plateau bombé, massif, dentelé de ravines et couronné par le roc de Ker-Anna qui atteint 319 mètres.

Il faut s'arracher à ce tableau grandiose et mélancolique à la fois; je redescends la roche par ce qui me semble le trajet le plus facile. Et me voilà comme enlisé dans la jungle, — le mot n'est pas trop fort, — tant les ajoncs sont hauts, épais et acérés. Enfin voici une pelouse, un sentier à travers la lande; je puis jeter un coup d'œil encore sur le vaste tableau des petits monts qui tiennent une si grande place dans la littérature bretonne et ont donné lieu à des proverbes résument la rudesse du pays :

Aplanir Brasparts,  
Épierrer Berrien,  
Arracher la fougère de Plouïé,  
Sont trois choses impossibles à Dieu.

Je crois bien que si l'on ne peut aplanir les coteaux de Brasparts qui se montrent, là-bas, au delà de Saint-Rivoal, les progrès agricoles feront

épierrer les campagnes de Berrien étendues entre Huelgoat et le Cragou. Quant à la fougère de Plouïé, elle a cédé déjà bien de ses espaces à la charrue !

En quelques instants, les pitons, les amas de feuillets schisteux, les rocs qui semblent en équilibre instable ont disparu. Un sentier me ramène à Saint-Cadou à travers de petites exploitations d'ardoise qui ont rejeté leurs noirs déblais sur les pentes. Et voici la lande moins broussailleuse, avec ses ajones nains, ses bruyères et les fleurettes mettant quelque douceur dans cette âpre nature : violettes sans parfum, anémones pulsatilles...

Maintenant, en route pour le retour ; le cocher, qui m'attendait au pied du Caranoët, me demande un arrêt dans son village natal, aux Létiez. J'y consens. Pour avoir plus de temps au milieu des siens, il lance rapidement sa bête. A peine puis-je apercevoir le ravin fantastique où le moulin abandonné de Caranoët est enfoui, son pignon couvert de lierre se confondant avec la roche. Le chemin longe la base de la montagne ; de chaque pli descend un ruisseau d'eau vive. Les sources sont constantes, les pluies étant fréquentes et la précipitation d'eau considérable. Nulle part il n'en tombe autant

que sur les monts d'Arrée. Les observations faites à la Feuillée relèvent 150 jours de pluie dans l'année et une hauteur totale de 1.005 millimètres. Peu de grosses averses, des pluies fines qui ne ravinent pas les pentes et, pénétrant lentement dans le sol, y maintiennent la régularité des nappes souterraines.

La chaussée passe à la limite des landes et des cultures. D'un côté les pentes couvertes d'ajonc d'où émergent les roches aiguës, de l'autre les champs encadrés de haies-taillis de chênes. Celles-ci, plus nombreuses même qu'autour de Sizun, donnent à la campagne un aspect étrange. Les bourgeons ne sont pas encore ouverts, les dernières feuilles desséchées ont été emportées par le vent ; sur le gaulis argenté des taillis respectés tranchent brutalement les moignons rouges des brins écorcés pour la production du tan et qui attendent la cognée ; on dépouille en effet les branches coupées à mi-hauteur.

La lande est peuplée de chevaux, de ces beaux, fringants et robustes chevaux du Faou. Tout le pays se livre en grand à l'élevage ; l'admirable bassin allongé dont Sizun occupe le centre est un des grands producteurs ; on y fait également le postier.

Le sol devient âpre. Entre les ajones, au milieu

de maigres cultures, le rocher apparaît en grosses bosses grises. Un ravin se creuse où naît un des ruisseaux qui formeront l'estuaire de Daoulas. Le hameau des Létiez est à l'origine du courant.

Pauvre séjour ! Une demi-douzaine de maisons, construites grossièrement avec des morceaux de granit sans mortier ni enduit, sauf celle où je vais entrer. Une porte basse, des fenêtres où l'on ne pourrait engager le corps, et combien avarement réparties ! Quelques habitations n'ont qu'une de ces ouvertures ; celle où habite la famille de mon cocher en a deux, une au pignon, l'autre sur le côté pour éclairer un primitif métier de tisserand sur lequel l'aïeule produit encore de rudes étoffes. Pas de parquet ; la terre battue. En face l'entrée, côte à côte, en deux étages, trois rangées de lits clos par une porte à coulisse percée d'une ouverture en forme de trèfle.

Ces pauvres habitations sont pour la plupart recouvertes en chaume de bruyère, bien que les ardoisières de Saint-Cadou, toutes proches, permettent d'obtenir des ardoises à bas prix. Les cheminées, maçonnées avec de l'argile, sont massives ; l'une d'elles, surmontant une véritable tanière, est faite d'une vieille marmite défoncée !

Le cocher m'introduit chez les siens, il n'y a

que sa sœur et les enfants, le mari et la grand-mère sont aux champs. Six personnes vivent dans cette pièce. Une table, un vaisselier, des bancs de bois, une armoire ; au long des lits clos, un banc sous lequel est un coffre. C'est le banc d'honneur ou *banc dozel*. On s'y tient peu, la famille se réunit sous le grand manteau de la cheminée dont un des angles est occupé par un siège de bois. Pour combustible, de l'ajonc donnant un feu brillant, mais fugitif. Les parois de muraille que ne couvrent pas les meubles sont en pierre brute, aucun enduit ne les revêt.

Ce logis, qui frappe par son aspect sombre et l'entassement des êtres qui y vivent, est cependant clair et gai auprès d'autres ! Celui dont la cheminée est faite d'une marmite n'est éclairé que par la porte. L'ensemble du hameau est d'une inexprimable sauvagerie. Les ruelles sont couvertes d'ajonc pourrissant ; excepté deux ou trois touffes de joubarbe sur l'arête d'un toit, pas une plante, pas une fleur. Aucune de ces maisons n'a de jardinet. Cela contribue à donner aux habitations de ce cœur de la Basse-Bretagne leur caractère barbare. D'ailleurs, sauf dans les villes où les petits bourgeois ont un jardin, sauf les chefs de gare, les gardes-barrières, les fonctionnaires étrangers à la contrée, nul ne songe

à égayer le logis et ses abords. On ne trouverait ni un chou, ni un poireau, ni un brin de cerfeuil autour des hameaux et des fermes isolées. Tout ce qui fait ailleurs le charme et la commodité de la vie rurale est inconnu. Le pain où le seigle domine, la bouillie de sarrasin, les crêpes, le lait, sont le fond de la nourriture. C'est merveille que la race reste aussi vigoureuse.

La maison où j'ai été reçu est une des mieux organisées; l'étable est à part; presque partout ailleurs elle est séparée de la pièce par une simple cloison de planches, avec une porte souvent ouverte; les porcs peuvent vaquer librement par le logis! Ici, il y a même un étage supérieur avec des fenêtres hautes et régulières; il ne sert, il est vrai, qu'à l'usage de grenier, et les fenêtres n'ont pas de vitres.

Des Létiez à Saint-Éloy, la lande est maîtresse, quelques bouquets de pins en rompent l'uniformité. Saint-Éloy est à l'extrémité des monts d'Arrée. La grande paroi de la chaîne se recourbe vers le sud, des ravins profonds la découpent, parcourus par des ruisseaux dont les eaux actionnent de petits moulins. Un de ces vaux s'ouvre au pied du village que portent de grands rochers. Saint-Éloy se groupe autour

d'une petite église ayant au chevet trois fenêtres à pignon disposées en demi-cercle. Le sol, aux abords, est assez bien cultivé, de grands champs sont couverts de rangées de choux alternant avec des panais.

A travers des campagnes plus fraîches découpées par des vallons descendus du rocher de Ker-Anna, des prairies, des pommages, je suis venu à Quimerc'h en parcourant la forêt du Cranou. Ce massif domanial est de médiocre étendue : 607 hectares, mais il montre ce que pourraient être les monts d'Arrée si on leur restituait le manteau sylvain dont ils durent être couverts autrefois. Si les taillis de chênes sont encore étendus, il y a de superbes hêtraies et surtout des futaies de chênes. 60 % de la forêt sont peuplés de cette dernière essence. Bien entretenue, remarquablement percée de jolies routes s'élevant au point culminant où le vieux manoir du Cranou sert de résidence au personnel, la forêt est une heureuse surprise après la visite de tant de landes et de rochers.

Au nord, sur un des points culminants du massif, est la chapelle de Saint-Conval, voisine d'une fontaine. L'édifice abrite la statue du patron, le saint Médard de la Basse-Bretagne.

Quand la sécheresse sévit, les gens des ha-  
meaux voisins montent à Saint-Conval, puisent à  
la fontaine et aspergent la statue. La pluie doit  
alors survenir! Une autre fontaine, appelée Lech-  
Ouarn, guérit de nombreuses maladies.

Des parties élevées de la forêt on découvre  
de grands horizons, la rade de Brest presque  
entière projetant entre les collines sombres ses  
estuaires azurés où semblent flotter les îles.

## XVI

## LE HAUT-LÉON

Entrée au pays de Léon. — De Plouaret à Landerneau. —  
Montée à Lesneven. — Le Folgoët et son église. — Les-  
neven et ses marchés. — De Saint-Pol-de-Léon à Taulé. —  
Dans les jardins maraîchers. — La vallée de la Pensez. —  
Saint-Thégonnec, son église et son calvaire. — L'église et  
le calvaire de Guimiliau. — Lampaul. — Landivisiau et ses  
tanneries. — Une noce.

(*Carte d'État-major* : feuilles de Morlaix N.-E., N.-O., Brest  
N.-E., Plouguerneau S.-E., Lannion S.-O.)

Landivisiau. Octobre.

Voici le dragon rouge annoncé par Merlin...

En simple prose, c'est la locomotive, dont les  
deux grands yeux brillent au loin, dans la pâle  
brume du matin, venant de Guingamp pour  
gagner Brest. L'express s'arrête un instant à la  
gare de Plouaret où aboutit le petit embranche-  
ment de Lannion; il nous prend, moi troisième,  
et se remet en route pour Morlaix et Brest.

Le train court dans la campagne s'éveillant  
toute frissonnante de la brume apportée par le

vent de mer; à cette heure, le paysage de landes rousses est sinistre : eaux rouillées, marécages, maigres chênaies se déroulent sans cesse, mais sur ce plan fauve les genêts et les ajoncs verts ou fleuris prennent une splendeur étrange. De chaque côté de la voie court une haie de charmilles; les feuilles ont roussi avec l'automne, leur teinte est rutilante, on dirait un buisson d'or rougi.

La jolie vallée du Douron, les larges horizons découverts des abords de Plouigneau d'où se déroule la chaîne des monts d'Arrée hérissée de rocs, la haute flèche de Pleyber-Christ, sont ce qui frappe le plus pendant le trajet.

Ce haut plateau s'anime aux abords de Morlaix. Alors des maisons de campagne, des châteaux, des usines, puis la ville toute mignonne au-dessous de son viaduc, prolongeant ses faubourgs dans les vallées profondes, forment comme un décor de féerie qui se poursuit encore après le long arrêt dans la gare (1). Bientôt la campagne déserte recommence. Pour éviter de franchir à une trop grande hauteur les vallées encaissées, le tracé du chemin de fer se tient près de la tête des eaux; ici, des landes ont offert un

(1) Sur Morlaix, voir la 52<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, et l'édition primitive de la 5<sup>e</sup> série.

passage facile, mais les villages sont rares ou éloignés; c'est dommage, car on pourrait, en passant, admirer les précieux édifices qui font du pays, entre Morlaix et Landerneau, comme un musée de l'art breton. Nulle part les églises, les calvaires, les ossuaires, les porches monumentaux ne sont plus nombreux et plus beaux. La floraison de la Renaissance a été merveilleuse dans tout ce pays de Léon; si elle a produit à Saint-Pol ses œuvres les plus parfaites, ces confins de la Cornouaille et du Léonnais se sont enrichis d'une plus grande quantité de chefs-d'œuvre. Saint-Thégonnec, Guimiliau, Lampaul, Landivisiau, seraient une joie pour les yeux, si les wagons pouvaient courir près de leurs monuments de granit, ciselés comme des pièces d'orfèvrerie.

On passe trop loin. Pourtant on juge des beautés de ce pays lorsque le chemin de fer est descendu dans la vallée de l'Elorn, si fraîche et verte. Sur les rochers couverts de lierre, entre de grands arbres, apparaissent les belles ruines de la Roche-Maurice (1). Le train s'arrête un instant ici, les gamins du village sont rangés le long de la voie; ils chantent en chœur une com-

(1) Voir page 288.

plainte bretonne, des portières on leur lance un sou, et c'est alors une bataille ardente. Ils n'ont pas fini leur mêlée, le train repart et bientôt on est en gare de Landerneau (1).

Ce rapide passage à travers cette partie de la Bretagne que les habitants appellent le Haut-Léon, pour le distinguer du Léonnais des environs de Brest, ne permet pas de deviner la physionomie réelle de la contrée. Ces landes, cette vallée de l'Elorn, sont en somme bien à part. Pour juger du Léon, il faut pénétrer dans les campagnes encore isolées des chemins de fer, ou depuis trop peu de temps traversées par eux pour avoir pu modifier leur façon de vivre. Dès que la locomotive a paru, un changement profond se produit.

Ainsi pour la région au nord de Landerneau, vers Lesneven, moins agreste et pittoresque que la vallée de l'Elorn, mais une des plus prospères de la Bretagne. Il y a cent ans déjà, c'était une contrée agricole qui frappait Cambry par sa richesse, bien que les progrès de l'agriculture fussent nuls; aujourd'hui, au contraire, les changements sont considérables, les machines

(1) Sur Landernau et la partie maritime de l'Elorn, voir la 51<sup>e</sup> série du *Voyage en France* (et l'édition primitive de la 5<sup>e</sup> série).

agricoles sont d'usage courant. Lesneven est devenu un des plus grands marchés agricoles, non seulement de la Bretagne, mais de la France entière.

Cependant beaucoup de landes et de maigres taillis attendent encore leur mise en valeur, on en verrait même davantage sans les hauts talus complantés de chênes qui masquent le paysage. Même on rencontre de vastes marais dont le dessèchement serait facile et fructueux, à en juger par les tentatives accomplies. Le plus grand de ces marais, Land-Gazel, semé de gros blocs erratiques de granit, montre, çà et là, parmi les jones et les mousses, de beaux prés à l'herbe vigoureuse.

Un des petits chemins de fer départementaux du Finistère parcourt la contrée de Lesneven; sa trouée, dans ces terres jalousement encloses, n'ayant pas encore été bordée de haies, permet, mieux que les routes, de se rendre compte de l'état du pays. On traverse de belles allées de hêtres, près de Ploudaniel, et, bientôt, Lesneven apparaît. J'ai gagné la ville par le Folgoët, pour revoir une fois encore le poème de pierre qu'est l'église du village, ses porches de granit sculptés et fouillés avec une admirable souplesse, son peuple de statues, son jubé semblable à une



Il y a un kilomètre à peine entre les deux communes. En quelques minutes on atteint les rues larges, bordées de maisons basses, mais propres et bien tenues, de la petite ville. Dès les premiers pas, on devine un centre agricole actif, vivant uniquement par les campagnes voisines. Les enseignes des magasins et des cabarets sont à ce point de vue fort suggestives. Les quincailliers annoncent des *hache-lande*, c'est-à-dire des machines qui broient l'ajonc et le genêt, désignés en Bretagne sous le nom de landes, et permettent de les donner au bétail et aux chevaux; plus loin, au delà du grand carrefour formant la place de Lesneven, près de l'élégant édifice moderne bordant le champ de foire, plusieurs cabarets s'annoncent comme la « réunion » ou la « descente » des « bouchers et des marchands de beurre ».

On est fixé aussitôt sur le commerce de Lesneven.

Cette petite cité, peuplée de moins de 3.500 habitants, est le plus grand marché du Finistère. Les rues, d'un calme extrême les autres jours, sont, le lundi, envahies par une foule innombrable, fort pittoresque par la variété des costumes venus de tous les points de la Cornouaille, du Léonnais et du Trégorois, mais surtout d'un rayon de 8 à 10 lieues. J'ai la bonne

fortune de rencontrer un habitant qui a pu me renseigner sur le commerce. Je lui ai demandé :

« On vend donc du beurre ici ? »

— Du beurre, monsieur, mais il part chaque lundi de 25.000 à 30.000 kilos de beurre doux ou de beurre salé, expédiés surtout à Morlaix, qui l'envoie au Havre et à Paris; nous avons aussi chaque année de 10.000 à 12.000 peaux de bœufs sur le marché; jadis on vendait beaucoup de suif, maintenant le paysan, plus aisé, le consomme pour sa cuisine.

« Nous vendons chaque année 200.000 pores; tous les lundis on amène au marché de 50.000 à 60.000 œufs. A l'hospice de Lesneven, où l'on élève de la volaille, on ramasse 25.000 douzaines d'œufs par an.

« Et le bétail ! Nous avons douze foires par an, monsieur ! Il y vient de 2.500 à 3.800 têtes chaque fois; le Folgoët a quatre foires, à chacune d'elles se vendent 4.000 vaches. Quant aux chevaux, nous en voyons passer 36.000 par an, c'est-à-dire 3.000 par foire. A la Saint-Jacques, le 25 juillet, il s'en est vendu 5.000 cette année.

— Et quel cheval fait-on ?

— Jadis c'était le gros cheval; on ne nous en demande plus maintenant, nous faisons le postier.

« Nous ne nous bornons pas là. Le paysan fait beaucoup de céréales et de fourrages, nous commençons les primeurs. On travaille chez nous, monsieur !

— Je n'en doute pas, dis-je à mon obligant informateur. Mais comme vous connaissez votre marché ! Je voulais demander la mercuriale à la mairie, vous êtes une mercuriale vivante.

— C'est bien naturel, vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à M. Robin, pendant trente ans placier de Lesneven (1). »

Lesneven est donc un centre purement rural. Il eut en 1899 son heure de célébrité. On y a érigé une statue du général Le Flô, son illustre enfant. Trouvant le bronze trop terne, la municipalité a fait passer la statue à l'émeri afin de la rendre brillante !

J'ai refait la route de Lesneven à Saint-Pol-de-Léon décrite dans un autre volume (2) pour

(1) Le placier est le percepteur des droits de place sur le marché ou le champ de foire. On paie tant par tête d'animal ou par mètre carré occupé. Cette conversation avait lieu en 1896, quand ce chapitre paraissait dans la première édition de notre primitive 5<sup>e</sup> série, dont le présent volume est une refonte comprenant, outre la 5<sup>e</sup> série nouvelle, les séries 51, 52 et 53. Les chiffres ont dû augmenter depuis lors.

(2) Voir 52<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

revenir au matin visiter les campagnes de Saint-Thégonnec et de Landivisiau. Par une matinée grise j'ai gagné Taulé à travers les cultures maraîchères sans cesse grandissantes. Si Saint-Pol n'a pas retrouvé l'influence que lui valait jadis son rôle de cité épiscopale, elle s'enrichit cependant par l'exploitation intensive de son sol, un quartier neuf naît autour de la gare près de vastes halles d'embarquement ; il est habité par les expéditeurs de légumes.

Les cultures s'accroissent, les dernières landes disparaissent, faisant place à de nouveaux champs de pommes de terre, d'artichauts, d'ognons. Nous sommes en pleine saison d'artichauts, l'aspect des champs couverts de têtes énormes de ces légumes est extraordinaire. On repique le chou-fleur, on sarelle l'ognon. Toute la campagne de Saint-Pol offre le même spectacle, celle de Plouénan n'est pas moins belle. A travers ces champs opulents, la splendide avenue de hêtres d'un domaine se dirige vers la Pensez, estuaire en ce moment à sec, un étroit filet d'eau se traîne dans la vase. Dans quelques heures, le flot aura fait de ce pli un grand fleuve.

La route suit la rive gauche de l'estuaire pour monter sur le plateau élevé dont Taulé occupe le point culminant, entre la Pensez et l'estuaire

de Morlaix. Le bourg apparaît de loin grâce à ses deux églises, dont l'une, très vaste, dresse une flèche élégante et frêle, l'autre est du type particulier au pays de Léon, tour carrée avec galerie ajourée. Autour de Taulé la lande couvre encore de vastes espaces, la culture légumière est peu répandue, on produit surtout des pommes de terre, presque en primeur grâce à la douceur du climat. Le sarclage est fait avec soin. Des femmes disposées en rangées sont agenouillées et détruisent les herbes adventices à l'aide d'un outil à deux dents, à manche très court.

Le chemin de Saint-Thégonnec se détache de la grande route à l'endroit où celle-ci quitte la Pensez et s'élève sur un plateau délimité par la rivière et un affluent, entre des landes que les champs ont peu entamées encore. La pente est forte, car on atteint une élévation de 112 mètres au-dessus de la mer. Rien n'a fait deviner Saint-Thégonnec lorsque, tout à coup, on découvre le bourg comme tapi dans son vallon, au pied de la tour ouvragée de son église.

Cet édifice, un des plus remarquables de Bretagne, constitue, avec un calvaire, un arc de triomphe et un ossuaire, un ensemble complet de ces monuments chers à la piété bretonne. Il est en Léon des types plus complets de cet art par-

ticulier à la Basse-Bretagne, ici on les trouve tous réunis. L'église, qui a tous les caractères de la Renaissance, a pourtant été construite au dix-septième siècle, c'est-à-dire à une époque où le goût propre à la Renaissance était abandonné dans le reste de la France. Mais on sait que la Bretagne eut très tard sa floraison architecturale et s'inspira de styles délaissés ailleurs.

Une rue de maisons basses, plates, mornes, conduit au porche d'entrée de l'église, dont l'ornementation est d'un goût singulier; parmi les objets sculptés dans la pierre sont deux canons placés sur des piliers. La tour principale porte, sur une terrasse à galerie flanquée de tourelles à dômes, un dôme surmonté d'une lanterne à jour. L'intérieur de l'église est extraordinairement peint et doré, le chœur et les chapelles du transept sont peuplés de statues de saints et d'anges. Ce luxe rappellerait les églises d'Espagne et d'Italie s'il n'y avait tant de lumière, de douceur et de vie. Une statue de la Vierge est entourée de statuette étagées, aux physionomies pittoresques. Des volets fermés de douze panneaux décorés permettent de dérober l'image au regard. Mais le morceau de sculpture le plus remarquable est la chaire.

Les monuments qui entourent l'église ne sont

pas moins intéressants : le calvaire avec sa foule de figurants sculptés dans la pierre de Kersanton, l'arc de triomphe couronné de sculpture et rappelant par sa frise la tradition d'après laquelle saint Thégonnec et un bœuf auraient apporté les matériaux de l'église, enfin l'ossuaire, d'un beau style, abritant une crypte avec une *Mise au Tombeau*, où les personnages sont de grandeur naturelle.

Le bourg formé autour de ces édifices est très humble et ne renferme pas même la cinquième partie des 3.206 habitants de la commune. Pas d'industrie sinon des moulins sur la Pensez et le Coat-oulzac'h qui bordent le plateau. Tout ce pays est purement agricole, mais riche grâce à la fertilité apportée par les engrais marins. Si la population est restée fidèle aux costumes anciens adaptés à la vie moderne par des modifications graduelles, elle est en pleine transformation, grâce au bien-être : maisons mieux construites, mobilier semblable à celui des villes, existence plus large et facile. Les Bretons donnent à ces populations du Haut-Léon, où la marque armoricaine s'atténue si rapidement, le nom de *julots*.

Les amateurs de couleur locale regretteront ces changements. Malgré tout, les campagnes

ne pourront perdre leur physionomie. Le val de la Pensez, dans lequel je suis descendu pour gagner Guimiliau, est un type complet du paysage bretonnant. Profond et sauvage, bordé de côtes raides tapissées de taillis, il montre en plus d'un point le rocher revêtu d'ajonc et de bruyère. La rivière rapide et claire est dérivée vers un vieux petit moulin battant gaiement près de l'ancienne chaussée de la route royale que franchit un joli pont d'une arche enveloppée de lierre. Ce pont, qui forme fabrique, est abandonné, le parapet s'écroule. Si l'on n'y prend garde, le site sera gâté par la destruction de cet ouvrage. La vieille route est désertée par les charrois à cause de sa raideur, la voie nouvelle décrit un grand détour qu'évitent les piétons pour continuer à suivre le vieux chemin. Une autre chaussée s'élève sur les pentes, pour gagner Guiclan.

Du hameau près duquel les routes se rejoignent, au sommet de la colline, on jouit d'une des vues les plus étendues de Bretagne. La chaîne des monts d'Arrée se déroule tout entière. Malgré la médiocre hauteur réelle du massif, il a bien, ainsi aperçu, l'aspect de montagnes.

La grande route m'amènerait rapidement

à Landivisiau, mais je l'abandonne pour aller à Guimiliau, possesseur d'autres merveilles de l'art breton. Ce petit village, où l'on ne s'explique pas la présence de telles œuvres, s'élève sur le site où fut assassiné Miliiau, roi de la Cornouaille, auquel l'Église bretonne donna rang parmi les saints. L'église, fort belle, appartient à la même époque et est du même style que celle de Saint-Thégonnec et tant d'autres édifices du Léon. Un arc de triomphe et un ossuaire se dressent à côté, moins intéressants qu'à Saint-Thégonnec, mais le calvaire est, après celui de Plougastel, le plus remarquable de Bretagne.

Porté sur cinq arcades, il est entouré d'une frise couverte de personnages sculptés; plus nombreuses encore, plus vivantes sont les statuettes qui, couvrant la plate-forme, entourent la croix. La vie du Christ et celle de ses apôtres sont représentées par une multitude d'effigies vêtues comme on l'était en Bretagne au seizième siècle. Cet anachronisme se complique par des scènes empruntées aux traditions locales. Les artistes, pleins de verve, qui ont ainsi entaillé la roche de Kersanton, ont même fait précéder le Christ portant sa croix d'une musique militaire. Cet étrange et superbe monument serait évidemment célèbre s'il avait la

bonne fortune de se trouver dans quelque bourg de Flandre ou dans une ville d'Italie.

Nous sommes ici dans la partie de Bretagne où la floraison d'art qui marqua le dix-septième siècle a produit le plus d'œuvres. Un autre village, Lampaul, que je traverse pour gagner Landivisiau, possède une église intéressante par son porche fouillé avec goût et les sculptures sur bois qui la décorent. Un arc de triomphe porte le calvaire, moins remarquable que ceux des bourgs voisins.

La petite ville de Landivisiau, fort peuplée en ce pays où les agglomérations sont médiocres (1), est moins bien dotée au point de vue architectural. C'est un centre demeuré actif, bien que le chemin de fer se trouve à deux kilomètres au sud, dans la vallée de l'Elorn. Si elle ne possède ni calvaire, ni arc de triomphe, elle a pourtant une fort belle église dont le porche de la Renaissance et la haute tour à flèche ajourée peuplée de corneilles, font un remarquable décor à la grande place. Jadis un ossuaire avoisinait l'église, alors entourée du cimetière. En déplaçant la nécropole on a rétabli dans le nou-

(1) 4.385 habitants dans la commune, 2.839 dans l'agglomération.

veau cimetièrre ce monument dont la corniche est portée par de belles cariatides.

Je visite Landivisiau un jour de marché, la ville est sillonnée de voitures portant des veaux lamentablement attachés par les pieds et dont la tête ballante rebondit à chaque secousse. Le commerce en bétail est important ici, comme à Lesneven; l'industrie elle-même est active; c'est un centre considérable pour la préparation des peaux. Une vingtaine de tanneries ou de corroiries occupent de nombreux ouvriers dans la ville ou près de la gare, au bord de l'Elorn. Cette fabrication est très ancienne : en 1794, Cambry évaluait à 160 le nombre des établissements de préparation des peaux dans les communes de Landivisiau, Lampaul-Guimiliau, Landerneau et Guimiliau. Aujourd'hui, Landerneau et Guimiliau ont perdu leurs tanneries; Lampaul en possède une quinzaine encore dans le bourg et, surtout, dans le vallon.

Ces usines ne sont pas très considérables, mais par leur nombre elles déterminent un mouvement d'affaires actif, plus que les toiles de lin produites par de petits tisserands répandus dans les campagnes et travaillant pour des commerçants de la ville et des villages voisins.

L'influence de l'industrie des cuirs se fait

sentir même sur la physionomie des campagnes. Les fossés ou talus qui entourent les champs ne sont pas couverts de grands arbres comme dans les autres contrées de Bretagne, ils sont plantés de ces chênes en taillis exploités régulièrement pour fournir l'écorce que j'ai signalés dans le pays de Sizun.

La ville a des productions dérivées de son industrie; elle fait de la colle forte et des engrais. A côté de ses ateliers, des fabriques d'outils agricoles donnent de la vie aux rues, assez banales et régulières. Mais si, par l'aspect des constructions Landivisiau a perdu son caractère, le costume y reste fidèlement observé. A l'hôtel où je suis descendu il y avait une noce. Mariés et invités paraissaient des gens aisés; tous avaient gardé l'habillement local. Les hommes ont le pantalon noir, le gilet à gros boutons très ouvert sur une chemise à plis sans cravate, la ceinture de laine, la veste ronde et courte. Les femmes ont un costume moins pittoresque, mais elles affichent un grand luxe de fichus et de bijoux. Elles portent un tablier damassé, un plastron blanc brodé de soie blanche ou de couleur relevant la teinte uniformément noire de la robe. Les brides de leur bonnet de dentelle se relèvent en ailes sur le côté.

On est donc resté très bretonnant. Non seulement je trouve des affiches bretonnes à l'église, mais il est même des placards commerciaux dans la langue de l'Armor. Une banque de Paris énumère dans cet idiome les opérations qu'elle traite dans son agence de Landerneau, ville demeurée centre des affaires pour le pays, malgré le voisinage de Brest.

## XVII

## LE BAS-LÉON

Les limites du pays de Léon. — Le Bas-Léon et ses cultures. — Le rôle du panais. — Le Léon brestois. — L'Aber-Ildut et Saint-Renan. — Le camp de Lanreinap. — Le pardon de Lanrivoaré. — Entre Lannilis et Lesneven. — Plabennec. — Autour de Plouzévédé : la chapelle de Berven et le château de Kerjean. — La Land-Gazel. — En remontant l'Elorn. — La Roche-Maurice.

(Carte d'État-major : feuilles de Brest N.-E., Lannion S.-O., Morlaix N.-E.)

La Roche-Maurice. Août.

Landerneau, qui eut rang de capitale du pays de Léon, principauté de la famille de Rohan encore conservée dans l'usage par le titre de prince de Léon que porte un membre de cette race illustre, Landerneau est comme au point de suture des deux parties de ce district, le mieux délimité de l'ancienne Bretagne, le plus caractérisé aussi.

Le Léonnais s'étend entre les monts d'Arrée, la rade de Brest, l'Océan, la Manche et une ligne passant à l'est de la rivière de Morlaix. Si l'on

prend comme limite celle des dialectes, le Léonnais linguistique serait bordé au sud par le chemin de fer de Morlaix à Landerneau, puis l'Elorn. Au delà de cette limite, le dialecte cornouaillais domine.

Non seulement le pays de Léon a gardé jusqu'à ce jour l'individualité que lui donnaient sa constitution féodale en vicomté, baronnie ou principauté, puis sa constitution religieuse en diocèse, mais encore il se subdivise en deux régions bien tranchées : le Haut-Léon dont Morlaix est la ville la plus peuplée, Lesneven et Saint-Pol les cités secondaires les plus intéressantes, et le Bas-Léon qui est tout entier sous l'influence de Brest.

J'ai parcouru jadis la partie de ces contrées bordant les deux mers et appartenant à cette région insulaire et littorale qui porte plus particulièrement chez les bretonnants le nom de pays d'Ar-Mor (1). La contrée que je visite aujourd'hui appartient, comme tout l'intérieur de la Bretagne, à l'Ar-Coat, c'est-à-dire au pays de la Forêt. D'ailleurs, ce mot répond mal à la réalité des choses, en Léonnais du moins, où les bois sont rares et de peu d'étendue, où la lande et le

(1) Voir chapitres XX de la 51<sup>e</sup> série et VI de la 52<sup>e</sup> série.

marais sont encore la règle partout où la culture n'est point intervenue. Mais celle-ci domine; le voisinage de la mer, en facilitant l'emploi des engrais marins, algues et sables calcaires, a permis de tirer parti d'un sol naturellement peu fertile. La tiédeur du climat a favorisé ce travail, le Léon est maintenant un pays riche, fort peuplé. L'élevage des chevaux, la production du beurre, s'accroissent chaque année.

Les campagnes, dans le Bas-Léon surtout, présentent un caractère assez singulier par la nature des récoltes; la nourriture des animaux est en partie assurée par le panais, racine plutôt potagère en d'autres pays. Ce n'est pas une méthode récente, puisque Cambry signale que les « grands et forts chevaux » du Léonnais sont nourris de panais et de navets. Dans les dictons que Brizeux a recueillis sur sa province natale est celui-ci, témoignant de quelque mépris de la part des autres Bas-Bretons :

Panais, panais ! c'est le diner d'un Léonnais.

Le navet, dont parle Cambry, comprend diverses racines, le rutabaga est aujourd'hui la plus répandue; ces plantes couvrent en Finistère 7.464 hectares d'après la statistique de 1892 et

le panais en occupe 10.300, alors que la France entière lui en consacre seulement 12.658. Le pays de Léon, le Bas-Léon surtout, tient la tête pour ces cultures dans le département.

Brest, aujourd'hui la ville la plus peuplée de toute la Basse-Bretagne, formait une sorte d'enclave en Léon, en sa qualité de ville royale, arsenal et port de guerre, mais elle eut toujours une influence prépondérante sur le pays. Les besoins de la marine de Brest ont amené l'état actuel des campagnes ; pour construire les vaisseaux, on a détruit toutes les futaies qui méritaient au Léon d'être une fraction de l'Ar-Coat. Cambry dit qu'il ne restait rien des vieilles forêts : « Brest a tout consommé. »

Aussi les abords de la grande ville paraîtraient-ils dénudés sans les chênes têtards qui croissent sur quelques fossés. A peine l'a-t-on quittée et, même dans les faubourgs, on a le spectacle de cette singulière campagne bretonne. Champs d'ajonc, chemins creux entre les hauts fossés couverts de ronces, fissure ouverte dans le granit où coule la Penfeld — médiocre ruisseau dont la marée fait aussitôt un fleuve profond recevant les plus grands navires. Dans la campagne, beaucoup de cultures potagères, haricots et choux-fleurs dominant. Des champs de cé-

réales vigoureuses ondulent, à peine jaunissantes, bien que nous soyons dans la seconde quinzaine d'août. C'est que le climat, très doux, grâce à la mer, n'a cependant pas assez de grande chaleur pour mûrir rapidement les blés.

Le chemin que je parcours au delà de Lambézellec traverse, entre Bohart et Guilers, un pays où beaucoup de landes subsistent encore. Des rochers se dressent au-dessus de petits prés mal soignés, hérissés de taupinières. A côté, des maisons, puis de vastes champs de panais, d'autres de carottes, d'autres de vigoureux choux fourragers. Ces racines et ces plantes abondent à mesure que l'on avance vers Saint-Renan (1).

Les choux sont souvent disposés en rangées au milieu des champs de carottes. Le pâturage permanent est représenté par des genêtières qui feront place à des cultures plus savantes. Mais peu d'habitations en vue, elles se dissimulent derrière les fossés plantés d'arbres ; sans un toit pointant entre des ramures, sans un filet de fumée montant dans le ciel assombri par les nuages bas qui se résolvent parfois en *crachin*, on croirait solitaire cette zone pourtant popu-

(1) D'après la statistique de 1892 les carottes, fourragères occupaient 3.921 hectares en Finistère, les choux fourragers 3.987 hectares.

leuse. C'est que les chemins modernes laissent à l'écart fermes et hameaux. Le château de Kéroual, qui fut l'asile de la duchesse de Portsmouth après la mort de Charles II d'Angleterre, est lui-même invisible.

Un vallon se creuse, désert sur ses bords jusqu'à Saint-Renan; là coule l'Aber-Ildut, qui deviendra un profond estuaire (1). Des prairies mieux tenues bordent le cours d'eau. Sur les pentes, Saint-Renan s'étale, séparé de l'Aber-Ildut par un mail ombreux. La petite ville est une de celles qui ont le mieux conservé le caractère des centres bas-bretons d'autrefois. Mais elle n'a pas de monuments intéressants, sauf d'antiques halles et une maison de bois ornée de sculptures grotesques. A distance, l'ensemble est charmant, les toits se pressent, dominés par la haute tour de l'église.

Au nord de Saint-Renan, un espace jadis couvert d'une vaste lande est maintenant de plus en plus conquis par la culture. On le nomme le camp de Lanrenap; une ferme sur la grande route s'appelle le Camp. C'est un souvenir de la grande réunion de troupes que Napoléon préparait contre l'Angleterre et qui porte dans l'his-

(1) Voir 51<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

toire le nom de camp de Boulogne. En réalité, toutes les côtes furent le théâtre de rassemblements. Ici était l'aile gauche de l'énorme armée. Une tour ancienne marque l'emplacement.



Le village de Lanrivouaré, au delà, n'a aucun intérêt, mais son pardon est un des plus curieux de Bretagne, par une singulière coutume remontant peut-être à une période antérieure à l'histoire. Un cimetière où, depuis des siècles, nul

n'a été enterré marquerait la sépulture d'une population entière, massacrée par les *païens*. Une rangée de frustes arcades borde un des côtés, une statue de la Vierge s'y dresse sous un porche. Pendant le pardon, les pèlerins, qui ne doivent entrer que pieds nus, font à genoux le tour de l'antique nécropole. Chaque partie de celle-ci a sa légende.

A une demi-lieue du village, au milieu d'un bois de châtaigniers et de hêtres, sont les belles ruines du château de Kergroadez, palais du dix-septième siècle élevé sur l'emplacement d'une forteresse féodale. Ces restes sont pittoresques, les tours, la galerie à mâchicoulis de la cour d'honneur gardent grande allure. Autour de ces ruines, le pays est une succession de petites landes couvertes d'ajonc et de genêts alternant avec les champs de choux cavaliers, de carottes et de panais; même la betterave semble accroître son domaine; la culture du lin est assez importante, elle se maintient malgré la concurrence des pays du Nord, mais uniquement grâce au régime des primes.

Cette variété de cultures, les landes, les fossés couverts d'ajonc ou de chênes nains donnent à tout le pays un caractère d'autant plus particulier que les villages sont rares et les fermes dissi-

mulées dans les enclos. Mais dès que l'on atteint le sommet de quelque coteau, on aperçoit, dominant la contrée, les hautes flèches d'églises; ainsi l'élégante église moderne de Plourin.

Je suis revenu à Brest à travers un pays non moins fermé à la vue par les hauts fossés, en franchissant, au delà de Brelès, l'Aber-Ildut au point où le ruisseau devient estuaire. Longue course qui ne m'a pas payé de ma peine. Plouarzel et son calvaire, Ploumoguier dont les jardins sont enclos de haies, n'arrêtent guère l'attention et, plus loin jusqu'à la route du Conquet, où j'ai trouvé le train électrique, la campagne est plutôt morose.

De bonne heure, après une nuit passée à Lan-nilis où j'étais venu jadis en visitant le littoral(1), j'ai quitté cette calme bourgade groupée autour de son église moderne, vaste comme une cathédrale. De l'étroit plateau qu'elle occupe, entre l'Aber-Benoit et l'Aber-Vrac'h, la vue est parfois étendue, le haut clocher de Plouguerneau se dresse sur une ride, on devine les vallées profondes des *abers*. La lande couvre encore de vastes étendues, mais elle est divisée en enclos ser-

(1) Voir 52<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

vant de pâtures. Dans les champs, le trèfle est vigoureux; beaucoup de panais encore. Sur les pentes des vallées, notamment celle de l'Aber-Benoît, il y a des bois, taillis de chênes en bosquets, rangées de chênes têtards sur les talus. Mais l'ajonc est la plante maîtresse : sauvage sur les pentes raides, défense sur les fossés, exploité régulièrement par semis, il fait réellement de cette contrée où naissent les cours d'eau du Léonnais sa terre de prédilection. Cependant, entre Plouvien et Plabennec, l'ajonc cède la place au chêne, celui-ci entoure les champs semblables à des cases de teintes variées : fauves de moissons, roses de trèfle, blanches de sarrasin, verdure sombre de prairies, verdure plus douce du panais. Ça et là, de jolies bandes de juments et de poulains appartenant à cette race de postiers bretons si recherchés aujourd'hui par les armées étrangères.

Le pays renferme quelques curiosités archéologiques. A Plouvien c'est un calvaire ancien et la chapelle de Saint-Jaoua qui possède le curieux tombeau d'un chanoine de Léon, sarcophage porté par des pilastres entre lesquels sont des statuette représentant des religieux; un autre tombeau, de l'époque gothique, est celui de saint Jaoua. Plabennec se groupe autour d'une église

dont le singulier clocher, vu à distance, rappelle les filigranes en verroterie de Venise; sa terrasse supérieure et son dôme semblent portés sur des colonnes d'angle si frêles, que l'édifice paraît aérien. Les landes voisines renferment encore en multitude des pierres celtiques. Sur les pentes d'un vallon, le gazon est découpé en mottes. Comme la tourbe, pour fournir un combustible. Sur le plateau, les pâtures sont étendues, remplies de chevaux très variés de pelage. Ces belles bêtes, bien membrées, sont recherchées par l'artillerie et la cavalerie de ligne. Les éleveurs sont particulièrement nombreux vers Gouesnou et Bourg-Blanc.

Entre Plabennec et Lesneven, la multitude des clôtures plantées de chênes donne parfois au pays l'aspect d'une forêt de chênes. Les vallons permettent seuls d'avoir un peu d'horizon; ainsi, en avant du Drennec, les bords d'un ruisseau abondant, au-dessus duquel se montre le vieux clocher de Locmaria. Si l'on pénètre entre les chênes par les échaliers, on reconnaît que la futaie n'est qu'apparente, des champs de blé s'abritent derrière les fossés.

Encore un clocher étrange, celui du Drennec. A peu de distance du village, deux riviérettes venues du sud se rencontrent et forment l'Aber-

Vrac'h. Ces cours d'eau, abondants déjà, coulent, bordés de roseaux et de reines-des-prés, entre d'étroites prairies; les pentes, très raides, sont couvertes de broussailles et de taillis de chênes. Un des ruisseaux passe au pied de la colline qui porte le Folgoët et Lesneven.

La contrée au delà, dans les cantons de Plouzévédé et de Landivisiau, offre toujours le même aspect. Rien de moins varié que le paysage: les landes sont vastes encore, autour de Plouzévédé et de Plouvorn. On ne poursuivrait pas longtemps les excursions s'il n'y avait à chaque centre quelque église ou calvaire retenant le visiteur. Ainsi près de Plouzévédé la gracieuse chapelle de Berven, dont le clocher formé de dômes superposés est un des plus charmants spécimens de l'art breton. Le cimetière qui entoure l'édifice et dans lequel on pénètre par une sorte d'arc triomphal renferme une curieuse croix chargée de sculptures.

C'est encore près de Plouzévédé, non loin de Saint-Vougay, que l'on peut admirer le château de Kerjean, la plus célèbre des résidences seigneuriales de la Bretagne; elle passe pour un Versailles aux yeux des habitants du Léonnais. Œuvre de la fin du quinzième siècle, ce fier édifice rappelle par beaucoup de détails de son archi-

teature et de son ornementation le Louvre de Henri II. Mais ce qui le rend surtout curieux c'est son double caractère de palais et de forteresse. Il est entouré d'un puissant rempart précédé de douves sous lequel règnent des casemates; à chacun des quatre angles de cette muraille, une tour carrée percée de meurtrières, couronnée de mâchicoulis, complète la défense. La noble et fière demeure, privée de ses ailes par un incendie, est encore habitée. Le chemin qui la dessert conduit à Landivisiau par Plougar et Bodilis. Ce dernier village possède une admirable église en granit, sculptée avec un luxe inouï. Non seulement le clocher flamboyant et le porche sont ouvragés comme des chasses, mais les contreforts et les corniches sont eux-mêmes fouillés. A l'intérieur est un charmant baptistère en pierre, dont les deux rangées d'arcades renferment des statues d'apôtres et de Pères de l'Église. Des dômes couronnent l'édicule.

Tout ce pays du Haut-Léon, entre Lesneven, la mer, Saint-Pol, Morlaix et l'Elorn, est ainsi peuplé d'œuvres superbes; le Bas-Léon est moins riche au point de vue architectural. Ainsi, du Folgoët à Landerneau, les villages que dessert le chemin de fer n'ont aucun édifice remarquable, mais, sauf la vaste lande dite Land-Gazel

dont j'ai parlé déjà, le pays est aimable. La longue avenue de hêtres du château de Kernou, luxe rare en Léon, borde un joli vallon. On retrouve les hêtres mêlés aux chênes au-dessus des chemins creux. Près de Ploudaniel, d'où jaillit un mince clocher avec trois étages de terrasses ajourées en saillie, le château de Lamarsaut a pour avenue une hêtraie superbe, entourée d'un parc fort agreste. Partout des hêtres d'ailleurs, cela rend plus surprenante l'existence de la Land-Gazel, divisée en une multitude d'enclos par des talus fleuris de bruyères. Ce sol doit être difficile à gagner, à en juger par les blocs de granit qui le hérissent. Quelques prairies, cependant, ont été conquises sur la lande, mais celle-ci n'en reste pas moins profondément mélancolique.

A l'extrémité de la lande, la flèche ajourée de Trémaouézan révèle l'existence de terres moins misérables; il y a là, en effet, beaucoup de céréales; partout où le sol est frais sont des prairies pacagées par des vaches. Cette région est grande productrice de beurres qui ne vont pas tous à Lesneven, les gares chargent en quantité des paniers de cette denrée dirigée sur Morlaix.

Les horizons grandissent lorsqu'on descend à

l'Elorn; la vallée se creuse, très profonde, entre des collines de hauteur régulière, jalonnées de clochers. Ce grand tableau s'efface un instant, la ligne descend dans un vallon de prairies bien irriguées et soignées, chose peu commune en Léonnais. Le vallon, enfermé entre de petites hêtraies, atteint une grâce parfaite aux abords de Landerneau.

Il participe du charme profond de cette vallée de l'Elorn à laquelle il faudrait seulement plus de limpidité dans la lumière et des journées de soleil moins interrompues, pour être un des plus admirables paysages de notre France. Mais l'air manque de transparence; même dans les journées les plus radieuses, ces beaux sites se voilent de mélancolie, une mélancolie très douce et enveloppante qui pourtant séduit. Je n'ai jamais mieux compris le charme particulier de ces paysages qu'en remontant tout à l'heure l'Elorn jusqu'à la Roche-Maurice. Le fleuve, que la marée ne gonfle ni ne souille en amont de Landerneau, coule clair, rapide, abondant dans un lit encombré de rochers autour desquels se jouent les truites. Malgré les routes et le chemin de fer qui courent au long des rives, malgré le ruban blanc de la chaussée qui monte vers Sizun et les monts d'Arrée, cela reste délicieusement

sauvage. Le rocher hérissé les pentes, les landes sont jaunes de l'or des genêts ou roses des bruyères. Sur un monticule abrupt où le granit apparaît en larges parois, des ruines féodales surgissent entre les hêtres. C'est l'antique forteresse de la Roche-Maurice, détruite au temps où Anne de Bretagne soutenait contre la France la lutte qui devait se terminer par son mariage avec le roi Charles VIII, faisant d'elle la souveraine de deux couronnes.

Le paysage est de grande allure; à côté des ruines, le village occupe une pente, sa flèche ajourée semble jaillir. L'église dont ce clocher est l'ornement est elle-même des plus remarquables, même à côté de tant de splendides édifices religieux du Léon. Les vitraux, un jubé en bois sculpté, retiennent l'attention. L'ossuaire voisin est d'une extrême richesse architecturale. Ce genre de monuments particuliers à la Bretagne est partout inspiré de l'art classique; à la Roche-Maurice, le style corinthien a été adopté; on n'y reconnaîtrait pas une œuvre chrétienne sans une *Danse des morts* sculptée sur le soubassement.

La Roche-Maurice est le plus beau site de cette vallée de l'Elorn, joyau du Léon intérieur et, aussi un peu, de la Cornouaille. Au des-

sous de Landerneau, en effet, la jolie rivière, devenue large fleuve grâce à la marée, sépare les deux pays bas-bretons. A la Cornouaille appartiennent Plougastel et Daoulas, mais la région de Ploudiry et de Sizun c'est encore le pays de Léon, un Léonnais plus âpre et sauvage.

## XVIII

### LA FORÊT DU JOUR ET LA FORÊT DE LA NUIT

La vallée de l'Hière. — La forêt de Duault. — Ruines mégalithiques. — Saint-Servais. — Les rochers de Maël-Pestivien. — L'église de Kergrist-Moëlan. — De Callac à Plougonver. — Coat-an-Noz, forêt de la Nuit; Coat-an-Hay, forêt du Jour. — La vallée du Guic et la vallée du Guer. — Belle-Isle-en-Terre. — En descendant le Guer. — Saint-Gilles-Vieux-Marché et Plouaret.

(Carte d'État-major : feuille de Morlaix S.-E. et N.-E.)

Plouaret. Août.

Revenu à Carhaix, je suis allé parcourir de nouveau la vallée de l'Hière dont l'accroissement du trafic sur le chemin de fer de Guingamp à Rosporden fait désormais un des principaux passages transversaux de la Bretagne. Ce profond sillon n'a pas la beauté des grandes vallées de l'Aune et du Blavet, il n'a pas la sauvagerie de celles du Scorff et de l'Ellé, il n'est cependant pas sans grâce et, çà et là, offre quelques sites heureux. Ainsi celui de Sainte-Catherine, non loin de Carhaix, au confluent d'un ruisseau

LA FORÊT DU JOUR ET LA FORÊT DE LA NUIT 291

descendu du plateau de Fréaut : un vieux pont, une chapelle, une poignée de maisons, des moulins.

Plus haut, la vallée s'élargit entre des pentes grises. De pauvres hameaux aux maisons de schiste la jalonnent, entre les landes couvertes d'ajonc et les champs de seigle. La rivière, étroite, roule des eaux sombres. L'aspect général est longtemps âpre, gris, sans relief. Cependant, à la jonction du Kersault descendu par Locarn du grand « toit des eaux » en partie recouvert par la forêt de Duault, on trouve quelque fraîcheur. Le hameau de Lochrist est entouré de prairies peuplées de bétail; de grands peupliers ombrageaient ces pâturages, tous sont morts, frappés par une maladie qui en a fait des squelettes lamentables. On ne les a pas remplacés; d'ailleurs les habitants ne cherchent pas à mettre le sol en valeur; le thalweg lui-même, où l'on pourrait amener les eaux de l'Hière pour l'irrigation, est en partie couvert de landes. Le flot abondant de la rivière n'est utilisé que par des moulins.

L'ouverture d'un vallon laisse apercevoir à l'ouest la côte régulière qui porte la forêt de Duault, côte semblable à quelque fortification géante et qui fut peut-être utilisée comme rem-

part aux époques antérieures à l'histoire, à en juger par le nombre considérable de monuments mégalithiques restés debout et celui plus grand encore de monuments renversés. Deux de ces pierres, le menhir de Quélenec entre Locarn et Saint-Nicodème, celui de Saint-Servais au point culminant (294 mètres), ont servi de signaux trigonométriques et figurent sur la carte d'État-major.

De chaque côté de la vallée s'ouvrent des vallons étroits, mais longs et réguliers, amenant des filets d'eaux vives nés sur le faite séparant la Manche et l'Océan. Une de ces gorges ouvertes entre Carnoët et Plusquellec rejoint l'Hière près de la ravissante chapelle de Pénity, dont le pignon de l'abside est occupé par une large verrière; à la façade, un autre pignon se termine par un campanile de granit. A côté est un moulin sur la roue duquel l'eau tombe de très haut. Cela forme une délicieuse fabrique entre les prés, les bois et les champs d'ajonc. Les collines riveraines sont âpres, parfois hérissées de rocs.

Le paysage prend une physionomie nouvelle. Le vallon est plus étroit, les pentes plus abruptes, les arbres des fossés élagués, restés hauts, singulièrement tordus, sont mélangés de nombreux ifs, très sombres. Nulle part ces arbres ne

sont aussi nombreux, un hameau de la rive droite est entièrement enveloppé de sujets centenaires de cette essence.

La route et la voie ferrée abandonnent l'Hière pour remonter le ruisseau de Calanhel. La rivière, dans cette partie supérieure de son cours, est trop encaissée pour que les voies de communication aient pu la suivre; d'ailleurs, Callac, centre de la contrée pour les affaires administratives et les échanges, est dans un vallon latéral plus accessible.

L'Hière coule donc à l'écart, en un pli profond où le ruisseau de Saint-Servais lui amène les eaux de la forêt de Duault. Des vaux profonds découpent le massif forestier porté sur un plateau aux brusques escarpements. A la jonction de deux de ces petites gorges, Saint-Servais groupe une poignée de chaumières autour d'une admirable église de style flamboyant. Ce village est en partie peuplé de forestiers, bûcherons ou sabotiers. Les sites de la forêt et de tout le plateau, jusqu'à Maël-Pestivien, où l'on trouve des monticules dépassant 300 mètres d'altitude, sont parsemés d'une multitude de rochers où l'on a vu soit des blocs erratiques, soit des monuments celtiques. Il est probable que les Celtes se sont bornés à donner à ces roches la disposi-

tion en cercle ou cromlech que l'on reconnaît en beaucoup de points. On retrouve partout ces blocs, dans les landes qui entourent Saint-Nicodème comme sur la terrasse du plateau qui vient s'abaisser vers Kergrist-Moëlan, village dont l'église est une des plus belles œuvres de l'art breton.

Dans ce pays où les chefs-lieux de commune, fort espacés, sont d'infimes hameaux, le bourg de Callac, par sa population et son site, peut être appelé une ville. 1.500 habitants — le territoire en a 3.300 — y sont réunis. C'est, après Guingamp et Rostrenen, la plus grosse agglomération de l'arrondissement. Il couvre un coteau sous lequel un ruisseau coule à la rencontre du ruisseau de Calanhel; pente abrupte, où le roc apparaît entre les arbres. Dans le vallon, un joli ponceau de trois arches, œuvre de la Renaissance, franchit le petit cours d'eau. En aval, une belle hêtraie tapisse une colline.

La gare est très animée, de là se répartit entre de vastes campagnes la chaux qui a permis de mettre en valeur un pays presque inculte il y a moins de cinquante ans. Des bascules placées à même sur les wagons permettent de peser cet amendement avant de le jeter dans les charrettes.

Une poussière blanche flotte sans cesse au-dessus de la station.

Un raide chemin, une route sinueuse montent sur le coteau où la ville s'étale, couronnée par une vaste église encore privée de clocher. Ville bien morne, composée surtout d'une grande place entourée de maisons de granit sombre. Un de ces logis porte, en son milieu, une sorte de guette soutenue par des corbeaux. C'est le seul vestige du passé.

Tout cela s'anime aux jours de marché, le mercredi, et des nombreuses foires qui attirent la foule de tout l'ancien pays de Poher et du Goëlo. On y conduit beaucoup de bétail, qui est réexpédié sur wagons.

Les excursions à accomplir sont nombreuses dans cette contrée encore peu connue. Elles intéressent surtout les archéologues par les superbes églises dont des villages fort menus sont dotés. Il faudrait de longues semaines pour les visiter tous, j'ai dû renoncer à des courses que la trop grande uniformité des paysages finirait par rendre fastidieuses. Entre tant de chemins rayonnant autour de Callac, je me suis décidé pour celui de Plouaret, conduisant à une gare desservie par tous les trains et d'où je puis facilement revenir au cœur de la Bretagne.

L'itinéraire emprunte longtemps la route de Guingamp, parallèle au chemin de fer qui, un instant, ramène au-dessus de l'Hière, à l'endroit où elle s'échappe des collines de Maël-Pestivien. Un « mont » Saint-Michel domine la vallée. Jadis, une chapelle couronnait cette butte, haute de 273 mètres, elle a depuis longtemps disparu, comme le bois qui l'enveloppait.

Des chênes et des hêtres bordent la route jusqu'au misérable hameau des Mais, doté d'une école. Les enfants s'y rendent, portant tous un morceau de pain. Quel pain ! je comprends bien aujourd'hui l'expression « pain noir ». Ces enfants n'ont pas la gaité bruyante de ceux d'autres provinces. Ils restent sur les côtés de la route, sans songer à escalader les grands fossés revêtus de noisetiers que dominent chênes et hêtres.

La butte isolée de Launay, revêtue de taillis, portant au sommet une rangée de grands arbres, se dresse au-dessus du château de Launay. De cette cime, dont l'altitude atteint 294 mètres, les vues doivent être immenses, car, de la route déjà, la ligne de faite de la Montagne-Noire nous apparaît entière. Tout autour le pays est triste, les habitations auxquelles on parvient par des chemins très creux, fondrières en hiver, sont invisibles; elles se tapissent dans des fonds ou

derrière quelques rangées d'arbres. Mais lorsque, ayant dépassé des croupes derrière lesquelles le chemin de fer et les chemins franchissent la ligne de faite entre les deux mers, on commence à descendre sur le versant de la Manche, il y a plus de fraîcheur. Le large cirque où Plougonver s'étale sur une pente a beaucoup de verdure, partout des filets d'eau s'écoulent, allant grossir un ruisseau qui rejoint le Guic, une des branches du Guer ou fleuve de Lannion. Plougonver, humble village, possède une église à haut clocher, à pignons dentelés, encadrant de belles fenêtres. Devant le préau de l'école ombragée de vieux ifs, un joueur d'accordéon retient autour de lui un groupe d'oisifs. L'accordéon remplacerait-il le biniou classique?

Autour du village, de misérables demeures se suivent. Près de ces chaumières ni jardins, ni fleurs, c'est d'une extrême tristesse. Le pays tout entier s'imprègne de mélancolie, des tourbières, de maigres pâturages, des champs d'ajonc s'étendent jusqu'à la longue croupe qui porte Coat-an-Noz et Coat-an-Hay (1).

Coat-an-Noz, c'est la Forêt de la Nuit, Coat-an-Hay la Forêt du Jour. Ces noms remontent

(1) On écrit aussi *Coat-an-Dé*.

à une très lointaine époque de légende. Le premier surtout : Coat-an-noz joue un rôle dans les *Romans de la Table ronde*. Des grottes ont conservé un renom de mystère.

Les deux forêts sont séparées par le Guer (ou Leguer), appelé ici ruisseau de Pontmur, qui se creuse un profond et beau défilé. Celle de la Nuit seule est parcourue par une route macadamisée. C'est le chemin que je suivais.

Les essences sont variées : bouleaux, hêtres, chênes et pins. Une avenue conduisant au château du prince de Lucinge-Faucigny parcourt de superbes hêtraies tapissant de hautes collines. A la lisière, le hameau de Pont-Fourby contemple un riant hémicycle sylvain. Un ruisseau descend jusqu'au Guic, dont les eaux faisaient mouvoir les martinets de forges aujourd'hui éteintes. Ces forges de Coat-an-Noz dépendaient de Locquenvel, commune dont le minuscule chef-lieu conserve une charmante église.

Le chemin de Belle-Isle passe au-dessus des forges, en vue de larges campagnes au milieu desquelles Plounévez-Moëdec paraît trôner.

Cette vallée du Guic semble prolonger la forêt, tant sont nombreux les arbres de clôture. Les habitations sont peu visibles; la plupart, même récentes, étant couvertes de chaume qui se con-



fond avec la teinte générale du pays. Au plus creux cependant, Locquenvel se distingue par l'éclat des ardoises.

A mesure que l'on approche de Belle-Isle, le nombre des habitations augmente; elles peuplent l'espace de presque île allongée entre le Guic et le Guer, autour de la pauvre chapelle d'Ar-Coat, très fruste et sans caractère. Au nord-est, une haute colline isolée domine tout le paysage, cône régulier couronné par une chapelle, c'est le Mené-Bré (1). Au pied apparaît Louargat, masse de constructions blanches.

La route, continuant à s'élever, domine bientôt, de très haut, la vallée du Guic qui, vue ainsi, est fort belle, bien dessinée. La riviérette, abondante, coule rapidement entre les aulnes pour aller gonfler le Guer. Les eaux se confondent au fond d'un bassin et entourent la minuscule ville de Belle-Isle-en-Terre, aux maisons blanches ou grises. Un quartier longe la route, mais ce qui fut d'abord la cité est enfermé entre les deux rivières qui se relient par un bras avant leur confluent. Cette île a donné son nom au bourg, en breton Bénac'h.

Belle-Isle-en-Terre est un gros centre pour ces

(1) Voir page 316.

contrées: près de 1.000 habitants, la moitié de la population communale, y résident. Les maisons, construites en robuste granit, sont anciennes, celles qui n'ont pas été revêtues d'un lait de chaux offrent un aspect sinistre. L'ensemble de la petite ville, des prés où erre la rivière, des collines boisées, est riant. Il y a quelque animation due aux nombreuses boutiques, mais toute l'industrie est le fait de la forêt: saboteries, moulin à tan, charbon de bois. Le Guer y fait mouvoir une papeterie.

Pas de monuments, l'église est sans intérêt; sur le territoire, la chapelle de Locmaria possède un jubé remarquable.

Au-dessous de la ville, la vallée du Guer est fort gracieuse, la rivière abondante, les moulins, les pentes rocheuses constituent une suite de paysages qui me rappellent la Marche et le Limousin; il y a des coins semblables au long du Taurion et de la Sédelle.

On ne peut suivre cette gorge sinueuse, aucun chemin ne la côtoie de près. Pour gagner Plouaret, j'ai dû passer par Plounévez-Moëdec, village assis au bord de la grande route de Brest. Pauvre séjour, beaucoup de maisons n'ont qu'une seule chambre. De Plounévez dépend Kéramanac'h, qui possède une charmante chapelle.

La route de Plouaret par Vieux-Marché ramène en vue du couloir profond où coule le Guer. Elle descend, très raide, au fond d'un val rocheux et sauvage d'où s'élançait l'élégante chapelle Saint-Laurent au campanile ajouré. Ce pays est couvert de chapelles; en voici une autre, la Trinité, tout près du chemin; l'humble édifice ne révèle son caractère religieux que par la cloche suspendue à son pignon. La Trinité domine la gorge du Guer que l'œil peut suivre jusqu'à Trégrom, étalé en amphithéâtre.

Le chemin de fer traverse ici la rivière et va frôler le village de Vieux-Marché constitué presque uniquement par une vaste place dont l'église occupe le milieu. Vieux-Marché est un des centres des Côtes-du-Nord où se font de grandes affaires en beurre, favorisées par le voisinage de la gare de Plouaret. Celle-ci est aussi près du village que du bourg dont elle a pris le nom (1).

(1) La région au nord du chemin de fer, la vallée du Guer et Lannion, sont décrites dans la 52<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

## XIX

## EN GOËLLO

Guingamp et le guingan. — Notre-Dame-de-Grâces. — Le Goëlle. — Cornouaille et Montagne. — Plouagat. — Le chemin de fer du littoral. — Le temple de Lanleff. — Lanvollon. — Pommerit-le-Vicomte.

(Carte d'État-major : feuilles de Saint-Brieuc N.-O., Morlaix N.-E., Tréguier S.-O.)

Lanvollon. Août.

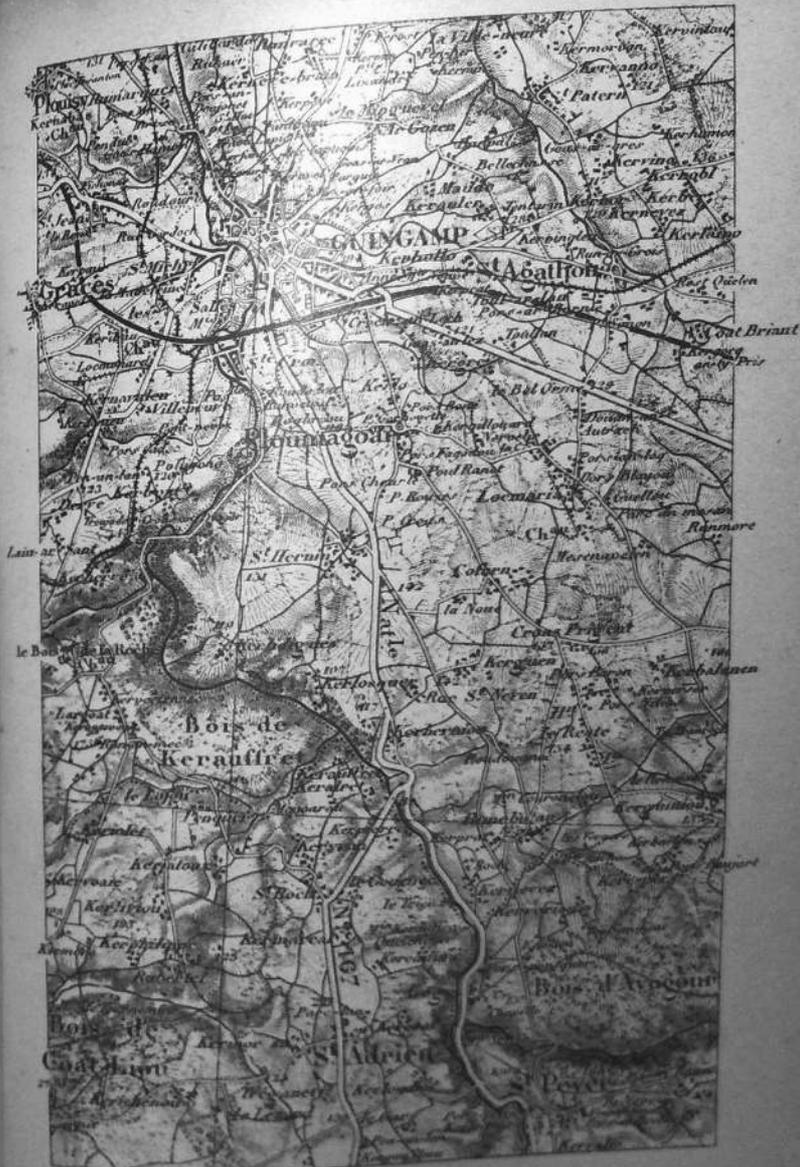
Les robes de guingan, chères à nos arrière-grand-mères et dont le roman, vers 1830, employa tant d'aunes à vêtir ses héroïnes, ne sont plus; cela n'empêche pas nombre d'auteurs de signaler Guingamp comme ayant donné son nom à une étoffe de coton servant encore à l'habillement. Ayant peu de temps à consacrer à cette petite ville, je me suis mis aussitôt en campagne pour chercher du guingan, afin de raconter sa fabrication; j'ai interrogé les marchands de nouveautés et les marchands de toile, j'ai demandé à acheter du guingan, on m'a ri au nez ou l'on a témoigné une stupéfaction profonde.

On est encore primitif dans ce pays ! A Paris, le premier calicot venu m'aurait dit avec aplomb :

« Nous venons justement de vendre la dernière pièce. Si monsieur peut repasser lundi ? »

A Guingamp on m'a laissé voir un honnête étonnement. On tisse de la toile en Bretagne, on fait même de la bonneterie, on ignore le guingan. C'était, paraît-il, une étoffe de coton très fine et brillante. Et l'on n'a jamais tissé le coton en Bretagne.

A courir par la ville pour trouver des traces de cette industrie disparue, je n'ai pas perdu mon temps ; elle est fort intéressante, Guingamp : Notre-Dame de Bon-Secours, sa principale église, ouvre dignement les monuments et les sanctuaires de la Bretagne bretonnante, et sa fontaine de la Pompe, avec ses figures de nymphes, est une des œuvres les plus exquises de la Renaissance. Les figures en plomb, nymphes et chevaux marins, dominés par une statue de la Vierge, étonnent par leur grâce dans le décor un peu sévère de la grande place aux maisons nobles, qui rappellent l'ancien rang de capitale de cette ville-maitresse du Goëlle et du Penthièvre. Quelques logis à tourelles, les façades sculptées, les débris des tours du château et des remparts évoquent seuls le passé féodal et guerrier



de Guingamp. Certaines parties de ces remparts sont encore de fier aspect. De nos jours on a installé un régiment d'infanterie qui entretient la vie dans cette cité d'ailleurs commerçante, dont la création du réseau ferré secondaire de la Bretagne accroît aujourd'hui l'activité.

Les environs de la petite ville sont charmants par leur fraîcheur, la beauté de la végétation, les accidents de terrain, la profondeur des vallées. Un des villages, tout proches, Grâces, possède une des plus belles églises de Bretagne. Un chemin jadis merveilleux par la grosseur des hêtres qui l'ombrageaient y conduisit. Ces arbres ont été abattus et la promenade a beaucoup perdu de son attrait. Grâces, au sommet d'une colline, est une poignée de maisons dominées par le charmant édifice, Notre-Dame-de-Grâces, élevé au début du seizième siècle et qui renferme une partie des restes de Charles de Blois. La chapelle est surtout remarquable par les sablières qui retracent, au-dessous de la voûte, toute une suite de scènes de chasse, de beuveries et d'autres d'une imagination plus que gauloise. Les moines font les frais de ces sculptures passablement licencieuses mais remarquablement traitées.

Guingamp, aux temps féodaux, eut rang de

capitale c'était la ville-maitresse du Goëlle, circonscription de Basse-Bretagne vassale des ducs. La trace en a disparu quand la famille s'éteignit, mais beaucoup de cartes, même de cartes modernes, continuent à désigner sous ce nom les environs de Guingamp. Le Goëlle c'était, en somme, la partie bretonnante de ce duché de Penthièvre qui avait Lamballe pour capitale. Le mot mérite d'être conservé, car il représente bien une petite région naturelle, les abords de la grande ligne de Brest depuis Châtelaudren jusqu'à Plouaret et les premières pentes des monts d'Arrée. Ce serait donc une zone intermédiaire entre la Côte ou Armor et le massif central de la Bretagne, auquel on donne ici, dans le langage courant, le nom de Cornouaille.

Cette indication de Cornouaille donnée à l'intérieur du pays dans les Côtes-du-Nord est faite pour surprendre, car on ne trouve ce mot chez aucun géographe. Je l'ai relevée cependant dans les débats du conseil général. Les membres de cette assemblée l'emploient sans soulever la moindre observation chez leurs collègues. « La Cornouaille est plus favorisée que la Côte ! » s'est écrié le représentant de Pontrioux, comparant le sort des cultivateurs de sa région à ceux du canton de Callac. Le même terme était

employé plus tard par M. de Kerguezec, député et conseiller général de Tréguier. Je trouve dans les mêmes débats le mot de la « Montagne » pour indiquer les cantons de Corlay, de Saint-Nicolas et de Rostrenen.

Il y a donc naissance de délimitations naturelles nouvelles; fait à signaler, car sans doute ces termes prévaudront un jour. Déjà les anciennes désignations disparaissent, celle de Goëllo, que j'emploie ici, n'a plus qu'un caractère rétrospectif, bien que Goëllo représente en somme quelque chose de précis, comme Trégorrois, appliqué uniquement à la zone placée sous l'influence marine et non plus à l'ancien diocèse de Tréguier.

La limite des deux langues, qui représente la séparation du Penthièvre et du Goëllo, est proche de la ville de Guingamp. Alors que Châtaudren — petite ville qui possède une rue du Goëllo (1) — ne parle que le français, l'humble bourg de Plouagat, situé à une demi-lieue à peine, est bilingue et la plupart des communes de son canton parlent breton. Plouagat même parle français, mais la population réunie dans le centre est de 215 habitants, sur les 2.000 de la commune, et la plupart des hameaux ont le

(1) Voir la 52<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

breton pour langue usuelle. La grande flèche de pierre de l'église de Plouagat, qui jaillit à la croisée des routes, est donc comme la sentinelle du Goëllo pour le voyageur venu de Saint-Brieuc.

De Plouagat à Guingamp, la campagne offre un véritable manteau d'ajonc, soit en landes, soit en revêtement des talus. Pendant la floraison, c'est une nappe d'or interrompue par la vaste étendue des bois de Malaunay, qui viennent d'être abattus sans que l'on ait gardé même un baliveau. Des charbonniers s'y sont installés et transportent leurs huttes de canton en canton. Soit dans les campagnes, soit dans les bois, il n'est pas un hameau un peu considérable. Aussi n'a-t-on pu créer une gare sur les 13 kilomètres du parcours entre Châtaudren et Guingamp. Cependant, un point de distribution pour les engrais marins serait utile, les campagnes vers le sud sont obligées de s'alimenter à Châtaudren et à Guingamp, où les quais ont de grandes surfaces consacrées aux dépôts de tange venue de Saint-Brieuc et de Pontrioux.

A ce point de vue, les chemins de fer à voie étroite, par la multiplicité de leurs stations, rendent plus de services aux cultivateurs. La ligne de Guingamp à Saint-Quay et Saint-Brieuc est

particulièrement précieuse; elle permet de recueillir dans la baie de Portrieux, dans le port même de cette ville, de grandes quantités d'amendements; de même la ligne de Paimpol reçoit à Pontrieux les sables calcaires dragués à l'embouchure du Trieux (1). La ligne de Guingamp à Carhaix les conduit ensuite dans le Goëlle et sur les monts d'Arrée.

De ces petites lignes qui transforment si rapidement les campagnes du Nord, celle de Saint-Brieuc par Saint-Quay est la plus récente. J'ai décrit jadis la section qui, longeant le littoral, donne, pendant la saison d'été, le spectacle de la plus extrême animation, grâce à la beauté des rivages où s'accroissent tant de stations balnéaires. De Saint-Quay à Guingamp, l'activité est grande encore, mais n'offre pas le même caractère d'élégance mondaine; la ligne a un rôle plus rural, elle dessert une région agricole enrichie par la facilité d'amener des engrais calcaires et celle d'expédier rapidement ses produits.

Cette ligne est entièrement en terroir bretonnant, mais l'augmentation incessante du nombre des villas et l'invasion fructueuse des bai-

(1) Sur Portrieux, Pontrieux et l'exploitation de la tangue et du maërl, voir la 52<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

gneurs étendent le domaine de la langue française. Jusqu'à Tréveneuc se poursuit la ville de fantaisie. Le hameau de Kertugal est entouré de ces constructions modernes, parfois fort belles, que domine une église ayant pour clocher une lourde tour ronde coiffée d'un dôme singulier.

Autour de Tréveneuc la campagne est riche. Beaucoup de pommiers, des champs enclos de chênes. Il y a bien des landes encore, mais davantage de belles cultures de céréales et des prés où pacagent des chevaux superbes. L'élevage est très florissant dans toute cette contrée, grâce à la faveur dont le cheval breton est l'objet aujourd'hui. La Suisse, l'Italie, d'autres pays encore viennent s'y alimenter d'animaux de choix.

Un vallon étroit et profond entaille le plateau très élevé que commande au loin l'église de Plouha, dont la flèche est flanquée de clochetons à jour. Cette fissure, qui atteint la mer à peu de distance, enferme de beaux sites entre ses rochers. Sa sauvagerie contraste avec la richesse du plateau où la culture très avancée donne un spectacle de bien-être. Plouha, cœur de ce riche terroir est un joli bourg (1), dont les rues s'étoilent

(1) 4.746 habitants, dont 984 dans le bourg.

autour de l'église, mais il n'a dans son enceinte aucun de ces monuments qui sont l'orgueil de la Basse-Bretagne. Pourtant, sur son territoire, au bord du chemin de Lanleff, le hameau de Kermaria-an-Isquit possède une jolie chapelle dont le porche supporte une élégante stalle entourée d'une balustrade de granit. On a retrouvé sous le badigeon une curieuse *Danse des morts* où chaque sujet est expliqué par une strophe.

Au delà de Kermaria, le chemin conduit à la vallée pittoresque du Leff, tortueux couloir aux berges abruptes qui fut longtemps un lieu de pèlerinage pour les archéologues. Le village de Lanleff, bâti dans un des méandres, offrait un édifice si différent des autres monuments bretons, que les savants voyaient en lui un temple païen. Le comte de Caylus, le chevalier de Fréminville, d'autres encore, y trouvaient un « temple gaulois consacré au soleil ». Les douze arcades et les douze fenêtres qui s'ouvrent dans cet édifice de forme circulaire leur paraissaient inspirés par l'astronomie. Quand, en 1824, M. de Penhouet émit l'idée que c'était un baptistère chrétien, on se gaussa quelque peu de lui. D'autres vinrent ensuite, qui crurent que le temple était simplement une imitation du Saint-Sépulcre, comme il en existe à Saint-Michel-d'En-

traigues en Angoumois, à Neuvy-Saint-Sépulcre en Berri (1), et même en Bretagne à Quimperlé—église Sainte-Croix. C'est à cette thèse que l'on s'est rallié. Le temple de Lanleff est aujourd'hui considéré comme une église du onzième au douzième siècle.

La vallée sauvage du Leff, ses grands méandres, les landes alternant avec les cultures, les bois de *prussiers*, c'est-à-dire de pins, font de cette contrée un terroir intéressant. Le plateau perd de cette variété à mesure que les cultures s'étendent. Cultures en progrès comme le révèlent des trèfles opulents qui couvrent des enclos autour de Pléguien. Des bois assez vastes, des parcs, donnent de la variété au pays. Un de ces domaines, le bois de la Salle, renferme un château de noble allure.

Les villages sont assez nombreux et rapprochés, au sein d'une campagne où les fermes isolées sont multitude, mais pour la plupart invisibles derrière leur rideau de chênes. Le centre des communications et des affaires est le bourg de Lanvallon, assis sur une ride tapissée de prairies complantées de pommiers. Lanvallon doit un caractère citadin à ses deux vastes places,

(1) Voir 15<sup>e</sup> et 26<sup>e</sup> séries du *Voyage en France*.

à ses maisons anciennes dont une en bois, ornée d'intéressantes sculptures, porte le nom d'hôtel Kératry.

A peu de distance de l'humble ville, qui est un des foyers de la langue bretonne, le Leff — la rivière des pleurs — coule dans une étroite vallée au fond de prairies, aux pentes couvertes d'enclos où mûrissent les céréales. La route descend dans ce pli verdoyant, le chemin de fer le franchit par un élégant viaduc. Sur la rive gauche, au sein de riches cultures, s'élançait la flèche de Goudelin. Près de ce village est la gracieuse chapelle gothique de l'Isle ou Lille, œuvre du treizième siècle.

Le pays se transforme peu à peu, prend déjà l'aspect de la Bretagne intérieure. Les chênes sont si hauts et forment de si épais rideaux sur les fossés, que l'on se croirait parfois en pleine forêt. Beaucoup de lin et de blé noir dans les champs. Les villages sont moins rapprochés. Le plus considérable, Pommerit-le-Vicomte, possède une église d'aspect singulier, vue à distance : le pignon est surmonté d'un campanile à jour, à quatre pans, couvert d'un dôme et flanqué d'une élégante tourelle. Ce bourg a de vieilles maisons curieuses, dit-on, par leur origine : elles sont dues à un curé d'esprit processif, sans cesse devant les

tribunaux et dont les causes étaient mauvaises sans doute. Les auteurs de *La Bretagne contemporaine* racontent qu'à chaque procès perdu ce prêtre construisait un logis et l'ornait d'inscriptions assurant qu'il avait assez d'argent pour continuer à plaider ! Ces habitations, il est vrai, n'ont rien de monumental et ne sauraient être comparées à la noble demeure du dix-septième siècle qu'édifia une dame protestante, exilée par Louis XIV parce qu'elle restait fidèle à sa foi.

De Pommerit-le-Vicomte à Guingamp, pays très couvert, multitude de fermes éparses entre les enclos entourés de chênes. Des bois assez vastes parfois ont subsisté. On ne trouve des horizons un peu étendus que dans la vallée du Trieux, étroite, profonde, solitaire, mais gracieuse avec ses prairies et son abondant petit fleuve aux eaux étincelantes dans leur cadre de verdure.

## XX

### INTÉRIEUR DU LANNIONAIS ET DU TRÉGORROIS

Le Mené-Bré et sa foire. — Bégard et son abbaye. — Les chapelles de Plouaret. — La vallée du Guer. — Les vieux châteaux du Lannionais. — Entre Lannion et Tréguier. — Accroissement du port de Tréguier. — Campagnes du Trégorrois. — La culture du lin. — La Roche-Derrien. — Pontrieux.

(Carte d'État-major : feuilles de Saint-Brieuc N.-O., Morlaix N.-E., Lannion S.-E., Tréguier S.-O.)

Plouéc. Mai.

Des routes de Brest et de Lannion ou du chemin de fer on ne tarde pas, en quittant Guingamp, à voir surgir une haute colline, isolée, de forme conique, revêtue de landes et portant au sommet une petite chapelle. Ce massif complètement isolé est le Mené-Bré — la colline du mamelon — célèbre par les foires qui se tiennent au sommet les 17 juin, 2 août et 22 septembre. Aucune habitation sur les pentes ou sur la cime. Il faut supposer que les rendez-vous commerciaux actuels remontent à une époque très éloignée,

### INTÉRIEUR DU LANNIONAIS ET DU TRÉGORROIS 317

peut-être ont-ils pour origine quelque cérémonie celtique, ainsi qu'on a pu l'établir pour une autre foire en pays de traditions antiques : le mont Beuvray du Morvan (1).

Ainsi à l'écart des sommets prolongeant les monts d'Arrée dans les Côtes-du-Nord, le Mené-Bré qui, de ses 302 mètres, domine de 150 mètres les petites plaines étendues à sa base, a quelque figure de montagne. Mais l'ascension est courte entre les bruyères qui le tapissent, divisées en damiers par des fossés revêtus d'ajonc. Si rapide que soit la promenade, je ne suis pas payé de ma peine, l'atmosphère est aujourd'hui sans transparence, j'aurais dû découvrir toute la presqu'île de Tréguier et de Lannion et je ne vois guère le pays au delà de Bégard et de Belle-Isle-en-Terre.

Le sommet est solitaire. La petite chapelle aux murs frustes, au porche sans ornements, est close. La cloche, dans l'humble campanile, reste muette. Cela est d'une tristesse poignante. Mais aux jours de foire, celle de juin surtout, la foule se presse, les flancs de la colline sont couverts par les paysans qui conduisent bœufs et chevaux. La chapelle, alors ouverte, se remplit

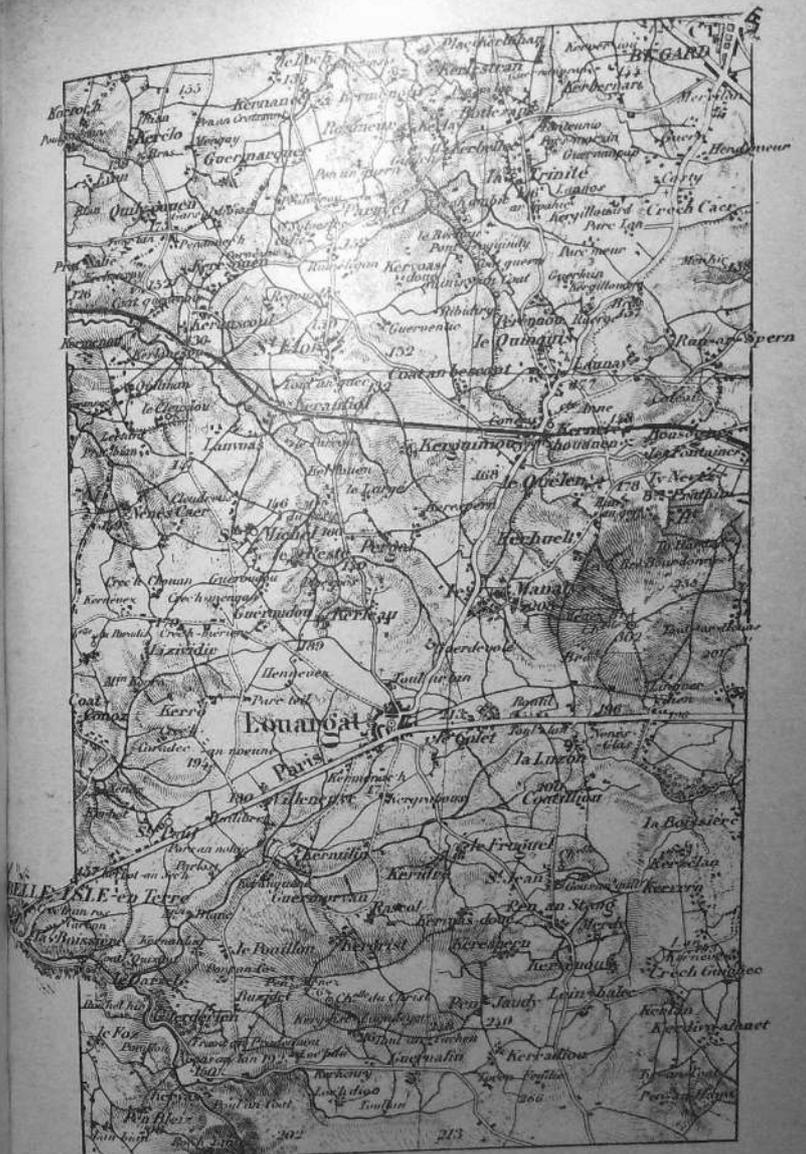
(1) Voir 25<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

de pèlerins qui viennent solliciter saint Hervé de les délivrer des maux de tête.

Pendant les journées claires, la vue est superbe, me dit-on. Dans un cercle de dix lieues de rayon on découvre tout le pays et les côtes de la Manche. J'ai attendu en vain, il fallut redescendre pour gagner Bégard. Comme cela se produit souvent en ces contrées, le temps s'est ce pendant éclairci; d'un point élevé de la route je pus découvrir de vastes campagnes et, fort loin, des tours d'église, sans doute la cathédrale de Tréguier.

Le trajet est assez morose. L'attention n'est guère sollicitée, sinon par un vaste porche s'ouvrant à l'extrémité d'une avenue et, à une croisée de chemins, une belle croix de granit dont le fût, entouré de têtes sculptées, porte un écusson rongé, peut-être celui des abbés de Bégard.

Le bourg, que son abbaye rendit fameux, est vaste, placide, découpé en rues régulières bordées de maisons banales. Au centre, sur une grande place, se dresse une belle église neuve de style roman, œuvre qui fait honneur à l'architecture moderne. La grande nef, entourée d'arcatures, le transept, d'élégants piliers, des nervures de granit, donnent une impression de grandeur. Si l'édifice avait la patine du temps,



on l'admirerait sans doute et il serait signalé dans les guides. Malheureusement, sa belle ordonnance est déjà gâtée : une des chapelles, dédiée à la Vierge, est occupée par un odieux rocher artificiel.

Un remarquable clocher domine le monument qui ne saurait faire oublier au visiteur les restes misérables mais précieux de l'ancienne église abbatiale, abandonnée après avoir servi au culte de la paroisse. Il ne subsiste qu'un arc et les arrachements de cette œuvre du douzième siècle. Les moines avaient commencé la destruction; comme dans la plupart des abbayes, on avait, au milieu du dix-huitième siècle, peu avant la Révolution qui allait supprimer les maisons religieuses, remplacé les constructions anciennes par un palais de style solennel, majestueux et froid. Ces bâtiments, devenus asile d'aliénés sous le nom de Bon-Sauveur, ont été acrus de constructions nouvelles au-dessus desquelles se dresse une chapelle ogivale très ornée.

Près de l'emplacement de l'ancienne église, un vieux logis avec porte en ogive et fenêtre à croisillon est le plus intéressant vestige des constructions primitives. Il couvre une pente dont la vue est fort étendue sur le Trégorrois, plateau verdoyant hérissé de flèches d'églises.

Bégard est un bourg rural ne renfermant pas 1.000 habitants, alors que la commune en compte plus de 5.000. Aussi l'influence administrative est-elle entre les mains des habitants des hameaux; ceux-ci comptent trente représentants au conseil municipal sur trente-trois. En entendant exposer ces chiffres à l'auberge, je comprenais pourquoi tant de communes bretonnes sont encore arriérées; les populations isolées dans les hameaux infimes et les fermes échappent à l'influence des petites villes et des bourgs où sont pourtant les gens les plus éclairés, même ils leur imposent leur direction.

Aucune industrie à Bégard et dans son canton. Le commerce des produits du sol est l'unique source d'activité. Les transactions en beurres sont les plus importantes. La gare de Belle-Isle-Bégard, malgré l'éloignement, possède un mouvement assez actif.

Tout ce pays est profondément monotone. Rien n'y retient le regard, les mouvements de terrain, peu sensibles d'ailleurs, sont masqués par les arbres couvrant les fossés. En atteignant les vallons, rares et faiblement accentués, on trouve pourtant un peu de variété. La vallée du Guer avec son petit fleuve abondant est d'une aimable sauvagerie. On juge bien de cet

aspect banal de la contrée en la traversant en chemin de fer de Guingamp à Plouaret où se détache l'embranchement de Lannion. De grands travaux ont permis de franchir le Guer en offrant une jolie vue sur les rives du cours d'eau.

La piété des populations a compensé l'absence d'accidents de la nature par des œuvres architecturales pour la plupart charmantes; l'époque féodale a laissé des ruines parfois grandioses. Les édifices rencontrés dans les villages et les hameaux permettent d'accomplir sans trop d'ennui les courses à travers ces campagnes sans relief et sans horizon. Vieux-Marché se décèle par une belle tour de la Renaissance flanquant une église dont les contreforts portent des niches couronnées de dais sculptés; Plouaret possède une église très vaste offrant au chevet une splendide fenêtre flamboyante et renferme sur son territoire plusieurs chapelles pour la plupart intéressantes. L'une d'elles, appelée les Sept-Saints, a été construite au-dessus d'un dolmen qui en forme la crypte. Les Sept-Saints, ce sont les Sept-Dormants d'Éphèse; on aurait retrouvé leur image sous la table du monument druidique. Le double édifice est isolé dans un vallon ouvrant sur le Guer, dans cette partie de la vallée où les châteaux, se suivant sur chaque rive, sont deve-

nus un but d'excursions pour les touristes de plus en plus nombreux dans le pays de Lannion.

La vallée elle-même est belle bien que sévère; très creuse, couverte d'arbres, elle serait intéressante à visiter si l'on pouvait suivre les rives du fleuve, mais celui-ci ne peut être longé. Le plus beau site, Kergrist, est un domaine admirablement entretenu, le château s'enveloppe de fleurs et d'arbres du Midi. Kergrist est encore habité, mais deux puissants castels féodaux, Tonquédec et Coatfrec, ne sont plus que des ruines, celles-ci amas de décombres malgré quelques parties remarquables encore, celles-là farouches et superbes sous leur revêtement de lierre.

Cette « région des châteaux » est une de celles où l'on circule le moins aisément; les chemins macadamisés sont rares encore, les fermes se relient par des chemins creux, souvent des fondrières, qu'il faut suivre si l'on veut pénétrer dans l'intimité du pays. Les cultures, peu étendues, surprennent par la fréquence des champs consacrés au lin. Ici et plus au nord surtout, entre Lannion, Tréguier et la Roche-Derrien, la production linière, si générale jadis, s'est maintenue, grâce au système des primes. La semence vient en grande partie de l'étranger. Le port de Tréguier reçoit de Russie un tonnage assez

important de ces graines; il en importa 187.300 kilos en 1907.

A la base de l'industrie agricole dans la vallée du Guer se place l'engraissement des pores, chaque ferme possède plusieurs de ces animaux. Les porcelets sont tirés de campagnes lointaines, même des monts d'Arrée et de la Cornouaille; Plouaret est au centre de la zone d'élevage. L'amélioration ou la création de prairies a fait accroître le nombre des vaches laitières et développer le commerce du beurre exercé par d'importantes maisons, non seulement dans les villes, mais aussi dans les villages.

Je ne fais que traverser Lannion aujourd'hui (1). Depuis mon dernier voyage, la jolie ville est reliée à Tréguier par un chemin de fer à voie étroite permettant de parcourir rapidement un pays assez monotone s'il est riche, grâce à l'influence du climat marin. La ligne s'élève entre des champs entourés de chênes et plantés de pommiers, et des prairies-vergers où paissent vaches et chevaux. Un val aux eaux vives permet à la voie d'atteindre le plateau étendu jusqu'à la mer et couvert de pâturages où les

(1) Sur Lannion, voir la 52<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, chapitre VIII.

chevaux abondent. L'élevage est la grande industrie dans cette partie du Trégorrois; il s'étend de jour en jour, grâce à la faveur dont jouit le postier breton.

Le vent marin fait ici sentir son influence, les arbres croissent difficilement; aussi dans la partie la plus élevée, les fossés ne sont-ils plus couverts de chênes, mais tapissés d'ajone, qui donne un caractère de tristesse. Il y a bien des bosquets, mais autour des villages, et le petit chemin de fer se tient loin de ceux-ci. La gare de Mabiliès est établie à une croisée de chemins, près d'une ferme, et dessert des centres de population éloignés, bâtis au bord de la mer ou, au sud, sur les hauteurs qui dominent la vallée du Guindy. La gare de Camlès, assez éloignée du bourg de ce nom, est en vue de grands horizons, campagnes nues, mais surfaces immenses de mer, parsemées d'îles et de rochers. Plus près de la voie sont Penvenan, dont se dresse la lourde tour d'église, et Plouguiel au clocher ajouré, faisant face à Tréguier serré sur sa colline entre le Guindy et le Jaudy. Les tours de la cathédrale, plus loin la flèche élégante de Minihiy, font un saisissant décor. Au-dessous de la ville, le Guindy, gonflé par la marée, emplit de ses eaux noires le fond d'un couloir sinueux rempli de chênes verts.

Depuis mon dernier passage (1), Tréguier continue à s'animer. Le port, enfin relié à l'intérieur par les deux chemins de fer de Lannion et de Plouëc — Guingamp, prend l'importance que lui assignent la profondeur de son fleuve et sa sécurité. Il vient aussitôt après le Légué, avant Paimpol, pour les recettes de la douane et pour le mouvement, qui a atteint 18.000 tonnes chacune de ces deux dernières années. Le trafic est intéressant par la prépondérance des exportations, due à l'agriculture. L'avoine, le sarrasin, l'orge, les pommes de terre donnent lieu à un commerce croissant. Même l'importation se ressent de la prospérité agricole. J'ai déjà signalé que le port a reçu 187 tonnes de graines de lin destinées à l'ensemencement. C'est là une preuve que cette culture reste populaire en ces contrées où elle était jadis prépondérante. Les femmes filaient toutes le lin, autrefois, en accompagnant leur travail de chansons que les folkloristes ont recueillies. A la récolte du lin, à celle de la pomme de terre dite pomme-prime, autant qu'aux céréales, le Trégorrois doit d'être la contrée de Bretagne où les landes sont le moins étendues.

(1) Voir 52<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

La campagne de Tréguier ne frappe pas seulement par l'utilisation presque complète du sol, elle présente encore le spectacle, rare dans la province, de villages et de bourgs très rapprochés. Certes, il y a bien des fermes éparses, autant que dans le reste du pays, mais on y fait rarement une lieue sans trouver un centre de population avec église, mairie, boutiques. De Lannion à Paimpol, de la Roche-Derrien à Perros-Guirec, on ne perd jamais de vue les clochers, indices de groupements d'hommes.

Cette prospérité rurale est due à deux causes, le voisinage de l'Angleterre, qui assure des débouchés illimités aux produits du sol, et l'abondance des engrais marins. Ici on fume surtout avec les goémons; les précieuses algues amenées par les estuaires: Guer, Jaudy et Trieux, jusque dans l'intérieur du pays, assurent la fertilité. Pendant la courte période qui précède les labours, on peut voir tous les champs couverts des rubans bruns du goémon. Des tas sont formés près des maisons où bat souvent le métier du tisserand,

..... le bon faiseur de toiles,  
Le fin lin pour le corps, le chanvre pour les voiles.

Tout à l'heure, pendant que je remontais la

vallée du Jaudy pour gagner la Roche-Derrien, je voyais partout épandre les plantes marines. La marée était haute, l'humble rivière, gonflée par le flot, était un fleuve superbe, l'infime ruisseau de Pouldouran lui-même pouvait recevoir les barques apportant la flore marine. Par l'ouverture de ce val je voyais les campagnes étendues vers le Trieux toutes couvertes de damiers formés par les talus plantés de genêts.

Le Jaudy roule des eaux sombres dans un lit tortueux où parfois il dessine de petites anses. Ainsi soutenu par le flot, il va passer au pied de la Roche-Derrien, type rare en Bretagne de commune urbaine exiguë; presque toute la population, de 1.200 âmes, est groupée et la commune couvre seulement 183 hectares. La ville doit son origine à un château aujourd'hui ruiné et qui tira une certaine importance de sa situation au-dessus du point où le Jaudy commence à porter des bateaux. De vieilles et pittoresques maisons, une intéressante église dont la haute flèche ajourée commande au loin le pays, méritent un arrêt dans le petit centre où Charles de Blois, atteint de dix-huit blessures pendant une bataille ardente, tomba aux mains des troupes de Montfort.

La Roche-Derrien est trop voisine de Tré-

guier et de Guingamp pour se développer par le commerce; d'ailleurs, si le Jaudy permet aux embarcations chargées de goémon d'aboutir aux quais, il n'a pas assez de profondeur pour conduire les navires de haute mer. Toute l'activité réside dans les ardoisières, d'ailleurs peu importantes.

Les villages sont très rapprochés; l'un d'eux, Langoat, situé à deux kilomètres sur la rive gauche, a recueilli, dans son église moderne, le tombeau de sainte Pompée — sainte Carpaïa en breton. C'est un mausolée de granit supportant une belle statue de marbre blanc.

Des abords de la Roche-Derrien on découvre un joli pays, gracieux, varié, très festonné de vallons remplis de hameaux reliés par de nombreux chemins aux centres communaux dont les églises se distinguent au loin. Près de Pommerit-Jaudy, ces campagnes ont un grand charme, surtout aux abords très sinueux du val où le Jaudy, que ne remonte plus le flot, coule vif et clair. Sur le plateau, le château de Buis développe une belle façade.

De ce côté le centre d'attraction est Pontrieux; son petit port, tête de la navigation du Trieux, est assez actif. Il y a peu de temps la vie se portait davantage vers cette jolie petite ville, sa

gare desservait la Roche-Derrien et Tréguier. Mais le réseau des Côtes-du-Nord ne s'y rattache pas, il atteint plus au sud la ligne de Paimpol à Plouëc, où se font les transbordements de voyageurs et de marchandises à destination de Guingamp et du grand réseau de l'Ouest.

## XXI

## DANS LA MONTAGNE BRETONNE

Le toit des eaux de la Bretagne. — La haute vallée du Trieux. — Le bois et les ruines d'Avaugour. — Le canton de Bourbriac. — L'abbaye de Coatmalouen. — Corlay, ses ruines et son hippodrome. — Le cheyal breton, son élevage. — L'agriculture dans le canton de Corlay. — Le val du Sulon. — Saint-Nicolas-du-Pélem et ses ruines factices. — Le vallon du Fodel. — La perte du Blavet. — Arrivée à Rostrenen.

Rostrenen. Mai.

Malgré la multiplicité des chemins de fer d'intérêt local en Bretagne, il reste bien des cantons où la locomotive ne circule pas encore, mais le mouvement de construction des réseaux secondaires est si vif, que, dans quelques années, il y aura bien peu de solitudes inviolées.

Parmi les contrées où ces petites voies ferrées ne sont encore qu'à l'état de projet, une des plus intéressantes est celle où naissent la plupart des grands cours d'eau, surtout vers les sources du Blavet, du Trieux et de l'Oust. Il y a là bien des parties sauvages encore, des landes, des dé-

bris de grandes forêts et aussi des gorges profondes. La route de Lannion à Vannes la traverse en entier, mais les ingénieurs, hantés par l'idée de la ligne droite, l'ont tenue à l'écart des parties les plus accidentées, c'est-à-dire les plus pittoresques.

Cependant, une dérivation de la grande route permet de suivre un instant le couloir étroit où coulent les premières eaux du Trieux, fissure sombre dont la lèvre est revêtue de grands bois : Kérauffret et Avaugour. C'est proprement le pays de Goëlle. La région la plus solitaire fut autrefois le séjour d'une famille puissante, célèbre dans l'histoire de la Bretagne, ces Avaugour qui se rattachent aux souverains du duché. Du château, siège de la baronnie, il ne reste que des ruines, près d'une chapelle. Un autre château d'Avaugour est à la lisière orientale du bois.

Tout ce pays est d'une tristesse profonde par les journées grises, si nombreuses sur le plateau central d'Armorique. C'est alors que je l'ai parcouru. Combien mélancoliques landes et enclos, mamelons couronnés d'une chapelle, combien moroses les abords de Plésidy ! D'ailleurs, même par les beaux jours, ces paysages sont parmi les plus sévères de la grave Armorique. Sans

avoir autant de monuments mégalithiques que le Morbihan, cette haute contrée a ses tumuli, ses dolmens, ses menhirs; le canton de Bourbriec en est peuplé. Le chef-lieu, bourg dont l'église s'annonce de loin par une superbe flèche, possède une de ces pierres branlantes qui jouent un si grand rôle dans les superstitions populaires.

Si les bourgs ont pour la plupart quelque édifice intéressant, ils sont peu nombreux et à de grandes distances les uns des autres. De Plésidy à Corlay, sur 16 kilomètres, on ne trouve qu'un seul village, Saint-Gilles-Pligeaux, encore est-il dans les terres, à un quart de lieue de la route. Celle-ci borde les restes d'une abbaye jadis fameuse, Coatmalouen, détruite à la Révolution. Les environs du monastère, jusqu'à Saint-Gilles, renferment des menhirs, des chapelles, des manoirs révélant que la contrée fut plus vivante jadis. A Saint-Gilles même se dresse un de ces beaux clochers dont le dix-septième siècle a peuplé la Bretagne; une fontaine monumentale, la chapelle du cimetière abritant une *Mise au tombeau*, méritent un arrêt dans le pauvre bourg. Les environs, avec les rochers hérissant la lande, les vallons étroits ou profonds appelés *touls*, sont parfois très pittoresques.

Le versant du sud, où naissent le Blavet, l'Oust et leurs premiers et abondants affluents, est le plus accidenté. Les fissures dans lesquelles ces cours d'eau sont encaissés ont souvent une sauvagerie confinant à la grandeur. Les rochers se dressent au-dessus des rives, encombrant les lits, obligent les ruisseaux à se frayer passage en mutines colères. L'aspect général s'adoucit lorsqu'on atteint Corlay, humble bourg qui doit quelque fierté à sa ruine féodale et dont l'élevage des chevaux a fait un des points les plus célèbres de la Bretagne moderne. Dans toute la contrée, Corlay, par ses courses, jouit d'une réputation supérieure à celle de Chantilly.

Le bourg couvre le sommet d'un coteau presque entièrement isolé au milieu d'un large bassin encadré de collines plus hautes dont une partie porte le Haut-Corlay. Deux ruisseaux entourent le site et viennent former un étang sous un promontoire escarpé partant des remparts et des tours découronnés. Ces débris, puissants encore, sont ceux d'une forteresse des Rohan, qui joua un rôle considérable dans l'histoire de la Bretagne. Dans l'enceinte est installée la gendarmerie, pour laquelle on construit une nouvelle caserne qui masque un des côtés des murailles, sur l'es-



planade dominée par la ville. Une belle porte donne encore accès dans l'intérieur.

Le château de Corlay eut ses heures tragiques. Pendant la Ligue, le célèbre bandit Fontenelle s'en empara, y mit garnison et en fit une prison pour les malheureux qu'il tenait à rançon. La grande tour avait depuis longtemps ce rôle de cachot, à en juger par les inscriptions et les dates gravées par des prisonniers.

La ville — et Corlay ne mérite guère ce nom — est un centre de médiocre étendue, assis bien au-dessus du château qui surplombe un monticule planté d'arbres. Rien d'intéressant, dans cette bourgade à laquelle on parvient par des chemins abrupts. L'église est un lourd édifice où l'on ne remarque qu'un beau pignon de style flamboyant.

Le lieu vit par et pour le cheval. Situé au centre du pays d'élevage, il est le rendez-vous des producteurs et des acheteurs. Dans l'unique hôtel, où l'on est reçu avec une extrême urbanité, la salle d'estaminet est décorée d'une gravure reproduisant un tableau de M. de Clermont-Gallerande : les *Courses de Corlay*. Il représente des cavaliers montés sans étriers, ayant un bâton en guise de cravache. Pas de costume de jockey, mais le gilet ouvert sur une chemise blanche.

Le goût des courses est très ancien en Bretagne, les vieux auteurs en parlent comme d'usages remontant à une époque immémoriale. Il s'accroît encore, mais n'est plus, comme autrefois, un simple jeu, c'est une des formes de l'industrie chevaline. Si le pari mutuel s'est installé sur les hippodromes, la grande foule n'en vient pas moins suivre la course elle-même, se passionner pour la façon dont elle est conduite et acclamer le vainqueur.

Peut-être cette passion remonte-t-elle à plus de cinq ou six siècles, puisque l'on attribue à l'un des Rohan, le vicomte Alain, revenu de la Croisade en 1120, l'introduction d'étalons arabes qui auraient profondément modifié la race autochtone. Ces étalons furent réunis dans les domaines de ces puissants seigneurs au sein de la forêt de Quénécan, bien plus vaste alors que de nos jours. Les chevaux pullulèrent au point de devenir presque sauvages dans ces solitudes. On voit, en 1226, le vicomte Olivier accorder aux moines de l'abbaye de Bonrepos la moitié des « chevaux indomptés de la forêt ».

Du croisement entre les chevaux syriens et le cheval breton primitif naquit une race bientôt fameuse sous le nom de roussin. Ce fut le type du cheval de guerre à l'époque où l'on ne

connaissait pas d'autres routes que des pistes creusées d'ornières. Sa sobriété, sa vigueur, son endurance autant que sa force, le rendaient précieux aux cavaliers couverts de leurs lourdes armures. Même pendant la Révolution et l'Empire, ce cheval, déjà amélioré par les soins de Colbert et des États de Bretagne qui avaient tiré des étalons du Nord, avait encore une réputation extrême. On attribue à Napoléon l'épithète de Cosaques de France, appliquée à ce qui se nommait plus prosaïquement le bidet breton. Les meilleurs de ces animaux, élevés dans les cantons de Briec, en Finistère, portaient le nom de double-bidet.

Napoléon, cependant, ne jugeait pas ce cheval comme répondant à tout ce que l'on doit attendre du cheval de guerre, il voulut le rapprocher du sang par la création d'un haras qui fut installé dans l'ancienne abbaye de Langonnet, canton de Gourin. De cet établissement, aujourd'hui disparu, sont, pendant près de cinquante ans, sortis de superbes animaux.

La race, déjà modifiée par le sang, devait produire *Corlay*, grâce à l'appoint du sang anglais. La mère, *Thérésine*, lui appartenait; elle était dans une écurie de Canihuel; le père était un étalon norfolk, *Flying-Cloud*. Le croisement

du norfolk et du cheval breton déjà modifié valut au pays de Corlay le merveilleux reproducteur. *Corlay* disparu, on a poursuivi l'infusion du sang des norfolks; elle a assuré à la Montagne bretonne la richesse dont elle jouit.

La variété de chevaux ainsi formée offrait les teintes du rouan (poil mêlé de bai, de gris et de blanc) et de l'aubère (robe mêlée de poils blancs et rouges jaunâtres) qui, aux yeux des gens qui ne se piquent pas d'être de fins connaisseurs, étaient une première indication sur l'origine. Longtemps la contrée de Corlay se confina dans cette production de l'animal de trait léger ou de selle. Mais lorsque les essais de croisement avec des étalons venus du Perche eurent donné une variété nouvelle, l'animal remarquable connu sous le nom de postier breton, les éleveurs se portèrent également vers celui-ci, plus particulièrement obtenu dans le pays de Léon. On a établi un animal d'une robustesse remarquable, d'une parfaite sobriété, pouvant conduire des poids considérables avec une grande rapidité. Aux yeux des hippologues, c'est le type idéal du cheval d'artillerie moderne, capable d'enlever le puissant matériel de position ou de siège des armées actuelles, dont notre type est le canon Rimailho.

Le postier breton est d'un usage plus répandu encore dans l'agriculture; excellent cheval de charrue, il fournit aussi de bons et élégants conducteurs d'omnibus. Ces qualités si diverses et précieuses lui ont valu la vogue dont il jouit aujourd'hui. Toutefois, la Montagne bretonne n'est pas son principal domaine, on le produit davantage sur la côte de Penthièvre, où le beau cheval de trait se trouve surtout autour de Lamballe et de la Bouillie; dans l'ancien pays de Goëlle, à Guingamp et à Bourbriac; dans le Lannionais.

C'est un cheval de trait plus ordinaire. La Montagne bretonne, à laquelle on donne aussi par une extension abusive le nom de Cornouaille, est plus spécialement consacrée à la production du cheval de selle et de charrette anglaise vers Corlay, Saint-Nicolas-du-Pélem, Goarec et Ros-trenen. On compte environ un millier d'élèves dans cette dernière zone. En ce moment, me dit un habitant adonné au commerce des chevaux, on pourrait y réunir soixante chevaux d'officier, de premier choix.

Le cheval destiné à devenir bête de course ou de concours est vendu à deux ans, mais l'animal apte au service de trait ou de selle est livré à trois ou quatre ans. Les propriétaires bre-

tons et le commerce disputent les chevaux à la remonte qui s'approvisionne moins largement qu'on pourrait le désirer au pays armoricain. Les armées étrangères, l'Italie et l'Espagne surtout, sont des clients fidèles et contribuent à maintenir les prix. L'Allemagne et la Suisse connaissent bien aussi le chemin de l'Armorique; en 1907, ce dernier pays a acheté dans le Léon un étalon pour le prix de 16.000 francs.

Les achats des reproducteurs, étalons ou pouliches, ont même soulevé des craintes de voir disparaître les meilleurs de ceux-ci. Pour remédier au danger, on a dû avoir recours aux primes de conservation que l'administration tend à multiplier. Par contre, on favorise le commerce des animaux de service qui semble appelé à s'accroître de plus en plus. La Bretagne, en effet, n'a pas dit le dernier mot, l'élevage du cheval gagne du terrain à mesure que la création des voies ferrées, en assurant l'arrivage des amendements calcaires et des engrais chimiques, permet la création de prairies et de cultures qui procurent aux chevaux l'alimentation riche en principes minéraux que ne pouvait donner le sol des granits et des schistes avant la facilité des communications.

Cette prospérité de la Montagne bretonne et

de la Cornouaille intérieure est ainsi liée intimement à l'accroissement du réseau de voies ferrées. Le pays de Corlay eut d'ailleurs la bonne fortune de pouvoir se développer sans attendre l'arrivée de la locomotive; il possédait une précieuse ressource dans le gisement calcaire de Cartravers, à peu de distance de Corlay, sur lequel on a établi d'importants fours à chaux.

L'élevage du cheval n'est plus la principale occupation du cultivateur. Comme dans tout le département, il y a un mouvement énorme vers la mise en valeur du sol et l'élevage du bétail. Depuis 1890, le prix des fermes a augmenté de moitié, aussi cherche-t-on à gagner du terrain; les talus ou fossés couverts d'arbres qui occupent un si grand espace sont peu à peu démolis, de vastes champs remplacent les enclos exigus.

L'importation de reproducteurs de la race durham a complètement transformé l'espèce, on obtient à la fois le bœuf de boucherie et la vache laitière; le commerce du beurre a pris un développement remarquable, grâce à la méthode des petits colis envoyés aux ménages parisiens. Les paysans ont réussi à créer un courant d'affaires par l'expédition de beurre et de lard salé.

Les familles qui ont essayé ces envois les font connaître autour d'elles et rapidement s'étend cette clientèle. Si considérable est devenu le commerce du lard salé, que, pour obtenir une viande meilleure et plus abondante, le paysan n'a pas craint de modifier la race des porcs; il tire de la Mayenne, directement, les verrats de race craonnaise.

Ce qui peut faire comprendre la richesse agricole du pays, c'est le taux élevé des salaires, comparativement au passé. Un domestique gagne 500 francs par an; il est nourri, couché et blanchi. La nourriture, celle des maîtres, est évaluée à un franc par jour. Une servante gagne 250 francs, mais elle entend se confiner aux soins du ménage, on ne peut presque plus trouver de filles ou de femmes pour travailler à la moisson et à la fenaison.

Les ouvriers des champs tiennent beaucoup à ces conditions, on a difficilement des hommes à la journée et à la tâche. A la journée les travailleurs reçoivent deux francs et la nourriture. Tous les efforts pour faire admettre le prix à la tâche restent vains.

Corlay est à la limite des deux idiomes, du français et du breton. Tout le monde les comprend, mais le breton reste le langage usuel entre

gens du pays. Il en est de même pour Haut-Corlay, village qui couvre une colline en face de Corlay, mais cette commune a une partie de son territoire en pays gallo, tandis que celle de Corlay est entièrement bretonnante. Le chemin de fer récemment ouvert, en amenant les populations vers Quintin, Loudéac et Saint-Brieuc, cités purement françaises, aura sans doute pour effet de rendre prépondérante, avant peu, la langue de la grande patrie.

Au delà de Corlay, vers Rostrenen, on entre complètement en pays bretonnant, le ruisseau de Corlay et la petite rivière de Sulon, dans laquelle il se jette, ne reflètent que des haumeaux où l'on ne parle presque jamais français entre indigènes. Ce Sulon, premier affluent considérable du Blavet, alimente, au-dessous de Canihuel, un étang admirable par le cadre. Des collines vertes ou rocheuses l'enchâssent, les toits d'ardoises brillent dans la verdure, on dirait un de ces lacs de montagnes moyennes comme il en est en Dauphiné et en Bugey. Sur la chaussée de l'étang est assis un vieux moulin percé de portes et de fenêtres de la Renaissance. Ce coin de Haute-Bretagne est un de ceux qui laissent un vif souvenir.

Jusqu'aux abords de Saint-Nicolas où il tourne

brusquement au sud, le Sulon parcourt une vallée d'un grand charme agreste. La petite rivière tantôt s'endort, large, sous les herbes aquatiques, tantôt écume sur les rocs et les graviers; les gués sont franchis à l'aide de rangées de grosses pierres, les fermes, nombreuses, sont enveloppées de chênes. Ces arbres dominent, rares sont les pommiers en un pays où le cidre cependant est la boisson commune. Pour alimenter les pressoirs, on a recours à la Normandie, me dit-on: les pommes en sont amenées par wagons.

Tout le pays est très découpé par des vallons entaillés dans le granit. Abondance d'eau, partant beaucoup de fraîcheur. Dans ces campagnes d'un vert puissant apparaît Saint-Nicolas-du-Pélem. Le bourg éparpille au flanc du coteau ses maisons de granit clair couvertes de toits bleuâtres. Beaucoup d'habitations neuves se montrent aux abords de la gare. Au flanc d'une colline se dressent de puissantes murailles à mâchicoulis d'un grand effet décoratif, que flanquent deux tours massives de même style. Cela rappelle la ville close de Concarneau et certaines parties des remparts de Vannes.

Aucun des guides ou des livres sur la Bretagne que j'ai consultés ne signale cette forteresse,

aussi mon premier soin est-il d'aller la voir de près, avant même de visiter la ville. Les habitants à qui je demande mon chemin me disent que ces remparts se nomment « les tourelles » et sont « au milieu des cascades ». Des tourelles, ces énormes murailles, ce donjon qui a dû subir tant d'assauts au cours des siècles !

Un sentier tracé à travers une prairie conduit à un chaos de rochers couverts de grands arbres ; il se poursuit entre les blocs, franchit des ruisseaux tombant en cascates, atteint un vallon où les rocs gigantesques et moussus arrêtent le torrent, l'obligent à de petites fureurs. Au milieu de cette sauvagerie se dressent les murs si fiers et belliqueux : une courtine entre deux tours, mais on y chercherait en vain une porte ou une meurtrière. Ce n'est qu'un décor, d'ailleurs superbe, ce pastiche des grandes fortresses médiévales. Il sert de mur de terrasse à un parc, la plate-forme est embroussaillée d'arbustes à fleurs.

L'idée de ce trompe-l'œil est due au comte de Beaucourt, qui a doté Saint-Nicolas d'une église. Ce bourg populeux n'avait pas d'édifice pour le culte avant 1836 ; il dépendait du hameau de Bothoa, poignée de maisons autour d'une belle église des quatorzième et seizième siècles

dont le chevet est éclairé par une remarquable verrière. Bothoa est au nord de Saint-Nicolas, à 3 kilomètres ; il couvre le sommet d'une haute colline (263 mètres) d'où l'on jouit de larges vues sur un pays creusé de vallées sauvages et profondes aboutissant au Blavet naissant. Une de ces vallées, celle du Fodel, est un fantastique entassement de blocs de granit rappelant les rochers d'Huelgoat ; les deux parties les plus curieuses ont été baptisées *chaos des Grottes* et *chaos de la Tortue*, celui-ci à cause de la vague ressemblance d'une des pierres avec une carapace de chélonien.

Saint-Nicolas-du-Pélem, chef-lieu de canton, chef-lieu de commune, est donc de création récente. Il possède cependant quelques vieux logis, indiquant que, de bonne heure, il y eut un village à ce croisement de grands chemins. Près de la grande place, un pittoresque édifice abrite la fontaine publique, jaillissant au pied d'un mur de granit ; sous le fronton, une niche grillagée renferme une statue.

Les édifices publics sont modernes ; l'église, dont le granit semble cependant noirci par le temps, a été construite en 1870 par les soins du comte de Beaucourt et donnée à la paroisse en 1871 par M. Sévère Loz de Beaucourt : une

inscription sur la tour rappelle cet acte de magnificence. L'intérieur offre, au chevet, une belle maîtresse vitre.

Ce bourg deviendra sans doute un centre d'excursions à cause des sites qui l'entourent, dont l'un est célèbre au loin, Toul-Goulic, entassement de rochers sous lequel se perd un instant le Blavet naissant. Des dolmens, des chapelles, d'intéressantes églises peuplent ces campagnes qui restent parmi les plus rudes de la Bretagne par les mœurs de leurs habitants. Nulle part la femme n'est plus dédaignée et martyrisée. Saint-Nicolas même offre un caractère particulier par la présence d'une population de misérables mendiants qu'attirèrent autrefois les aumônes considérées du châtelain. Si l'on veut trouver encore l'existence brutale des anciens Bretons, c'est dans ce canton parcouru par les premières eaux du fleuve lorientais qu'il faut venir.

Le chemin de fer de Quintin à Rostrenen, récemment ouvert, aura bientôt raison des vieilles mœurs, déjà un changement sensible se remarque. Mais ce qui ne se modifiera guère, en dépit des progrès agricoles, c'est l'aspect que le pays doit aux rochers qui encombrant les vallons, couvrent les pentes, hérissent les collines. Ce sont aussi les creux de coteaux dans lesquels se

blottissent les hameaux à demi dissimulés dans les arbres.

Plus loin, ces caractères s'atténuent, puis s'effacent. Dans un paysage plus simple, Plounevez-Quintin se groupe autour d'une humble église et, jusqu'à Rostrenen, on parcourt de pauvres terres alternativement en culture et en jachère. Lorsque celle-ci domine, la digitale s'empare du sol, les hautes hampes pourpres mettent un peu de splendeur dans ces maigres campagnes peuplées de beaux chevaux. Il y a amélioration cependant, on le reconnaît à la disparition rapide des talus de clôture. Les parcelles sont réunies en champs étendus où l'on peut employer les machines agricoles modernes.

## XXII

### LA FORÊT DE QUÉNÉCAN

Autour de Maël-Carhaix. — Rostrenen. — Le vallon du Doué et les étangs de Glomel. — Plouguernével et Coëthual. — Gouarec. — La vallée du Daoulas. — Les ruines de Bonrepos. — Les ardoisières de Saint-Gelven et de Caurel. — Mûr-de-Bretagne. — Le vallon et les forges des Salles. — La forêt de Quénécan. — A travers bois. — Dans les clairières. — Saint-Aignan. — Quénécan. — Les gorges du Blavet.

(Carte d'État-major : feuilles de Morlaix S.-E., Châteaulin N.-E., Pontivy N.-O.).

Mûr-de-Bretagne. Mai.

La partie de l'ancien comté de Poher située à l'est de Carhaix est une des régions les moins pittoresques de la Bretagne. Jusqu'à Rostrenen on traverse un plateau peu accidenté où les landes sont nombreuses encore. C'est le canton de Maël-Carhaix, attribué au département des Côtes-du-Nord, malgré le voisinage de Carhaix, centre d'attraction qui fait partie du Finistère. Pour communiquer avec Guingamp, chef-lieu de l'arrondissement, les habitants de Rostrenen

et de Maël-Carhaix doivent se rendre à la gare de Carhaix; là aboutit le chemin de fer qui parcourt le plateau et borde assez longtemps le haut Blavet.

La seule beauté du pays est dans l'ampleur des horizons. Quand, après avoir quitté Carhaix, on pénètre sur le territoire des Côtes-du-Nord, on jouit d'immenses vues entre les arbres qui bordent les champs. Vers le sud, toute la chaîne de la Montagne-Noire se déroule et va mourir à l'est. Les agglomérations sont rares, les chefs-lieux de commune constituent de simples hameaux. Ainsi Treffrin et ce Trébrivan dont le sénéchal, quelque chose comme un juge de paix, fut le père de La Tour d'Auvergne. Plus menu encore est le Moustoir, simple poignée de maisons au bord de la grande route, au-dessus du pli où l'on a creusé un lit au canal de Nantes à Brest.

Assez nu jusqu'alors, le plateau se couvre d'arbres aux approches de Maël-Carhaix, bourg assis dans une sorte de cuvette creusée dans une des parties les plus élevées du plateau. Le lieu n'a aucun intérêt, mais sur son territoire est la grotte Krouguiel, dans laquelle sourdent les fontaines que les Romains conduisirent à Carhaix par un aqueduc.

De misérables hameaux où les toits de chaume sont nombreux encore, se dissimulent entre les arbres jusqu'à Rostrenen. Rien ne semblerait changé dans l'aspect des choses si l'on ne voyait le travail de destruction des talus de terre et l'étendue des champs ainsi obtenus. Les cultures sont bien tenues; aux approches de Rostrenen seulement, la lande se montre, si l'on peut appeler landes des champs d'ajonc et des genêtères provenant évidemment de semis. L'hippodrome est un vaste espace couvert de genêt éblouissant au printemps, dans lequel la piste décrit un vaste ovale de gazon.

Le plateau, vers le sud, prend fin par des ravines qui le découpent profondément. La ville occupe le bord d'un de ces plis; elle couvre un raide coteau, une belle tour d'église la signale au loin.

Centre le plus important de l'arrondissement de Guingamp après le chef-lieu, renfermant dans l'agglomération près de 2.000 habitants, Rostrenen était déjà très fréquenté; le chemin de fer central de la Bretagne — de la Brohinière à Châteaulin — lui a valu une activité nouvelle et celle-ci a été accrue par l'ouverture de la ligne conduisant à Corlay et à Quintin. Sans avoir un rôle comparable à celui de Carhaix, la petite

ville n'en est pas moins fort vivante, grâce à ses nombreuses foires : il se tient près de trente de ces réunions commerciales, quelques-unes fort importantes.

C'est l'un des foyers du régionalisme breton. Rostrenen fut choisi pour siège de l'un des derniers congrès où les patriotes armoricains s'efforcent de renouer les traditions et d'affirmer la vitalité de la province.

Lorsque ces réjouissances se sont tues, lorsque la foule n'est pas attirée par des marchés, Rostrenen est d'un calme extrême. Je l'ai vue ainsi. Sauf la grande place, cela n'a guère de physionomie propre. Mais cette place, déclive, bordée de maisons de granit, évoque bien la Bretagne. Au bas se dresse l'église Notre-Dame du Roncier; elle serait plus imposante que vraiment belle sans le porche où l'on accède par deux arcades romanes et que peuplent les statues des douze apôtres, effigies de bois peintes sans grande expression. Sous la rangée des niches est une suite d'arcatures ogivales portées par des faisceaux de colonnettes réunis par des chapiteaux très fouillés. A l'intérieur, la chapelle Saint-Jacques renferme un curieux bas-relief représentant la *Passion* et dont les personnages sont revêtus d'armures du quinzième siècle.

Derrière l'église est une fontaine, joli édicule de la Renaissance.

Là se bornent les curiosités de Rostrenen. A un angle de la place est scellée une plaque à la mémoire du peintre Olivier Perrin, mort en 1832, « qui fit connaître et aimer la Bretagne ». Perrin, dont l'église de Rostrenen conserve un tableau, fut en effet le premier qui se soit inspiré des scènes de la vie bretonne; il a révélé sa province natale au grand public.

Sans avoir la réputation de Corlay pour l'élevage, Rostrenen est un centre important de l'industrie chevaline. Ses courses sont très fréquentées. La forêt de Quénécan, où furent amenés par un Rohan les étalons arabes qui ont créé la race des chevaux bretons, est dans le voisinage. Sur le plateau, au nord, et dans le pays accidenté que le canal parcourt au sud, tous les hameaux, toutes les fermes ont poulinières et poulains.

Cette région, découpée par une multitude de vallons sinueux qui sont parfois des gorges, est sauvage et pittoresque. Les travaux d'alimentation du canal en ont accru la beauté. Le vallon du Doué, sur le territoire de Glomel, a été transformé en chaîne d'étangs par de puissantes retenues. La plus longue de ces nappes,

l'étang de Coron, remplit un bassin sinueux de 2.500 mètres et forme un beau lac qui s'épanche en chute écumante dans un lit creusé au sein de landes rocheuses. Cette succession de nappes constitue de pittoresques sites à l'extrémité de la Montagne-Noire. Le faite, où sourdent les eaux ainsi aménagées, atteint 300 mètres d'altitude. Sur le versant opposé naissent l'Ellé et ses premiers affluents, qui vont parcourir les immenses landes étendues entre Plouray et Langonnet (1).

Grande route et voie ferrée se dirigent parallèlement vers Loudéac à travers une campagne où les prairies dominent. Dans ce paysage pléide se dressent les vastes constructions du petit séminaire de Plouguernével, couvertes de hauts combles d'ardoise percés de fenêtres mansardées. Le village blotti au pied de ce vaste édifice possède une église offrant une singularité peut-être unique : il y a quatre fonts baptismaux représentant la propriété d'autant de paroisses. La commune, qui couvre près de 6.000 hectares, a une multitude de hameaux groupés jadis en quatre parties ayant chacune leur curé, leur *recteur*. Le dimanche, les recteurs

(1) Voir le chapitre IV.

se succédaient à l'autel pour dire la grand'messe de chaque section.

Près du village, entre des bois formant parc, le château de Coëthual avoisine le hameau de ce nom. C'est une belle construction dont les toits gris, émergeant au-dessus des arbres, sont dominés par un pavillon central à toit renflé. Le château est en vue de grands horizons : au nord les collines de Corlay, au sud la dépression profonde où coule le Doué, où le canal de Nantes à Brest a été établi. Vers le nord-est, deux collines aiguës semblent surveiller le paysage.

Le canal, accru du Doué, descend dans une vallée étroite et profonde que domine de haut le village de Plélauf et va rejoindre le Blavet. Grâce aux barrages, le petit fleuve devient alors navigable, ou plutôt il est absorbé par le canal dont il se séparera parfois pour reprendre un instant son existence sauvage et libre. Mais jusqu'à la mer, soit sous le nom de canal de Nantes à Brest, soit sous celui de canal du Blavet, il constitue le cœur du réseau des voies de navigation en Armorique.

Le confluent du Doué et du Blavet est occupé par Gouarec, bourg bien groupé, aux sévères maisons de granit, dont beaucoup sont encore revêtues de chaume. Ce chef-lieu d'un pauvre

canton dont la population agricole émigre en Beauce et dans l'Île-de-France à l'époque des grands travaux, doit quelque vie à sa situation sur la grande route, le canal et le chemin de fer. De nombreux chemins aboutissent à ce passage du Blavet. Gouarec est un centre pour l'élevage du cheval né, comme je l'ai dit, dans la vaste forêt de Quénécan que l'on voit moutonner à l'horizon.

De Gouarec aux approches de Mûr-de-Bretagne, le Blavet coule dans une gorge profonde, superbe et sombre, où ses eaux, retenues par les barrages, reflètent des parois boisées. L'entrée de ce défilé est marquée, sur la rive gauche, par une colline que surmonte une aiguille rocheuse rappelant par sa forme le doigt de Dieu à la Meije, réduction lilliputiennè du merveilleux sommet dauphinois (1). Au pied de cette hauteur s'étend le hameau de Rosquelfen.

Sur le bord opposé du Blavet, des pentes abruptes portent les premières futaies de Quénécan, ici pinède appelée bois de Gouarec. La rive gauche est la plus âpre, hérissée de rochers, tandis que sur l'autre versant les coteaux ont des formes plus émoussées sous leur revêtement

(1) Voir 10<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

de taillis de chênes d'où surgissent quelques beaux arbres et dans lesquels des massifs de pins mettent des teintes plus sombres.

A la partie supérieure de Quénécan, quelques landes rases rappellent, par l'aspect, les « gazons » vosgiens. D'ailleurs il y a un peu des Vosges dans l'ensemble du paysage, avec l'âpreté en plus. Dans une partie de la vallée un peu élargie, où débouche le Daoulas, apparaissent des ruines majestueuses, drapées de lierre, au milieu desquelles des aulnes ont crû, dépassant de très haut les murs dont la crête découronnée est comme soulignée par la végétation orangée de petites plantes grasses. Ce sont les débris de l'abbaye de Bonrepos, riche et florissante jusqu'à la Révolution.

Le Daoulas, qui longe le domaine agricole actuel, s'est frayé une gorge profonde, étroite, hérissée d'aiguilles schisteuses, entre Laniscat et Saint-Gelven. Le chemin de fer la franchit par un viaduc de pierre qui a donné une grande beauté au site. Sur la rive droite du Daoulas, au-dessus du confluent, une halte permet la visite de l'abbaye et du sombre couloir du Blavet.

Ceux des bâtiments du monastère qui ont échappé à la ruine ont été transformés en ferme;

on y pénètre par une porte en plein cintre, s'arrondissant sous un pignon percé d'une belle fenêtre ogivale géminée. L'autre ouverture, sur la cour, est une arcade ogivale.

Les constructions conservées ont été fort défigurées pour servir aux usages de la ferme. Mais les ruines, plus loin, gardent les traces de leur architecture. Ici, dans les débris de l'église, rien ne semblerait indiquer une de ces reconstructions chères aux abbés vers la fin du dix-huitième siècle. S'ils ne remontent pas à la création de Bonrepos par le vicomte Alain de Rohan et sa femme Constance de Bretagne en 1418, ils ne sont que de bien peu postérieurs à ces illustres personnages dont l'abbaye fut la sépulture. Un grand corps de logis, dont il ne reste que les murailles, est au contraire dans le goût somptueux des bâtiments monastiques réédifiés pendant la Régence. Peut-être le palais abbatial, dont la durée devait être brève, fut-il élevé par cet abbé François Allaire, précepteur du futur Philippe Égalité, à qui Bonrepos fut donné en commende. Les armes sculptées de l'abbé Allaire ont été retrouvées et encastrées dans le mur d'une maison éclusière.

Je dois pénétrer en Quénécan par Bonrepos, mais, avant d'aborder la visite de la forêt, j'ai

voulu parcourir la route de Mûr, qui domine de haut la sombre gorge du Blavet. Cette chaussée traverse de belles cultures entre lesquelles on retrouve les puissants talus boisés qui restreignent tout l'espace dévolu à la charrue. De là on est sans cesse en vue du grand massif boisé qui finit brusquement au-dessus du fleuve large et endormi. Derrière ces escarpements apparaît une ride plus haute, point culminant du massif.

La rive gauche du Blavet est entaillée sur plusieurs points par les carrières. Le schiste se débite facilement en ardoise. Il est des exploitations près de Saint-Gelven, humble village dominé par la chapelle de Notre-Dame-des-Champs dont le campanile pointe au milieu d'un groupe de châtaigniers.

Les principales ardoisières sont plus loin, à Caurel, village assis en vue des pentes de Quénecan, assombries par un manteau de pins. Les carrières se creusent dans un beau val aboutissant au Blavet. Malgré les grands tas de déblais, ces entreprises n'ont qu'un petit nombre d'ouvriers. En 1907 on comptait à Caurel et Saint-Gelven trois carrières à ciel ouvert et trois carrières souterraines occupant 45 ouvriers au jour et 19 au fond, moins qu'à Maël-Carhaix et, Plévin, où neuf carrières emploient 83 ouvriers.



Mais l'ouverture du chemin de fer aura pour résultat de développer l'exploitation. Des cadres spéciaux en tôle perforés, chargés sur les wagons de la voie étroite, peuvent être transbordés sur les lignes à voie normale ou, à quai, du rail sur les chalands, dans les gares d'eau du canal.

Le pays ardoisier est encore sauvage, les landes y couvrent de vastes espaces; mais on entreprend le reboisement des hautes collines qui s'étendent vers Saint-Gilles-du-Vieux-Marché. Il y eut déjà des bois, à en juger par le nom de Coat-Coret (*coat* veut dire bois) porté par un monticule voisin de la haute croupe rocheuse de Corn-Coat, qui atteint 309 mètres d'altitude.

Ce signal de Corn-Coat marque en quelque sorte la limite du français et du breton; à son revers oriental est un hameau appelé Malabry; et entre d'autres lieux-dits à consonance bretonnante, je relève la Courie, la Roberderie, la Landiennerie, etc. Ce sont des fermes construites par des paysans venus de la Haute-Bretagne et qui leur ont imposé leur nom suivi de *ie*.

La ville, ou plutôt le bourg de Mûr-de-Bretagne, où se croisent les routes et que le chemin de fer contourne, était entièrement bretonnante il y a quelque années, aujourd'hui tout le monde

parle le français, mais le voisinage des populations de Gouarec et du Quénécan rend la connaissance du breton indispensable.

La situation de Mûr au flanc et au sommet d'une haute colline, en vue de vastes et harmonieux horizons, est fort belle. Le bourg lui-même constitue une remarquable partie du décor : son église à flèche ajourée, un château, des pentes plantées de pommiers étalées au soleil du midi, le groupe de chênes séculaires qui enveloppent la chapelle de Sainte-Suzanne, au sommet d'un coteau, donnent au paysage beaucoup de grâce. Mais l'intérieur ne répond pas à cet aspect, la bourgade est désespérément banale. Avant 1845 les abords offraient les restes du château féodal de Launay, sur lequel régnait une lugubre légende : Kerguézangor, seigneur de Launay-Mûr, croyant remarquer une entente entre sa femme et son écuyer, fit murer celui-ci tout vivant, revêtu de son armure, dans une cheminée. La dame, enfermée dans un tonneau rempli de clous, comme l'avait été Régulus, fut lancée dans un étang. La tradition avait plus de fondement qu'on n'eût pu le croire, car, en 1845, lors de la démolition des ruines, on trouva une cheminée murée et, derrière le mur, un squelette enfermé dans une armure.

Cette histoire terrifiante devrait être racontée par un jour gris, lorsqu'on a parcouru les gorges de granit, la campagne où se dressent des menhirs, les coteaux couverts de landes hérissées d'aiguilles schisteuses. Aujourd'hui, devant ces grandioses horizons du Quénécan et du Porhoët, on n'éprouve pas le cauchemar à un tel degré.

Le chemin de fer m'a ramené à Bonrepos, d'où j'ai entrepris l'excursion à travers la forêt. Le chemin franchit le Blavet dans un beau site. Les eaux tombent, écumantes, du haut d'un barrage et, aussitôt, s'accroissent de celles du Daoulas. Un sentier gravit la colline, mais le chemin des voitures suit un moment le fond de la vallée, entre les pentes raides et le flot soudain calmé. Une bande étroite de prairies sépare le chemin de halage de la chaussée, la roche pointe entre les arbres de la forêt. Cela est à la fois majestueux, sévère et délicieux.

La colline s'entr'ouvre pour le débouché du ruisseau clair des Salles. Celui-ci atteint le Blavet élargi comme un petit lac, où semble flotter un îlot gazonné. Cette entrée de la forêt de Quénécan forme un tableau heureux, dans sa parfaite solitude.

Quénécan est un des plus grands massifs fo-

restiers de la Basse-Bretagne, le plus grand sans doute. La forêt proprement dite couvre 2.500 hectares dans le Morbihan, les bois qui s'y soude, ceux qui s'étendent sur la rive gauche du ruisseau des Salles dans les Côtes-du-Nord portent à 3.600 hectares la surface totale du massif. Et celui-ci fut probablement plus étendu au Moyen Age, alors que les Rohan, possesseurs du pays, élevaient les chevaux issus du croisement avec les étalons arabes apportés de Syrie par un des leurs. Les essartements ont non seulement reculé les lisières, mais encore créé de grandes clairières et cultures telles que les Loges-Cloët, Malvran et celle, immense, qui s'étend dans la direction de Saint-Aignan.

La région du sud, vers Cléguérec, est la partie la plus curieuse des bois; les défricheurs se sont arrêtés devant la paroi où le granit forme des entassements gigantesques disposés en assises régulières comme par la main des Titans. Les sites les plus remarquables sont le Breil-du-Chesne et le Breil-de-la-Madeleine.

La difficulté de trouver gîte et couvert dans ces bois ne m'a pas permis de les parcourir en entier, je me suis borné à aller visiter les grands étangs des Salles, puis à traverser la forêt de Quénécan dans toute sa longueur jusqu'au ha-

meau dont elle a pris le nom. Le chemin venu de Bonrepos s'élève dans le val empli de beaux chênes où le torrent descend, bruyant, entre les rochers. Partout le granit perce sous la mousse dans ce pli qui est une vraie gorge de montagne; les groupes de blocs sont énormes, surtout près de la chaussée du premier étang; ils surgissent d'une superbe futaie de chênes.

La chaussée, puissante, s'appuie à ces parois rocheuses; elle retient l'étang sombre des Forges des Salles sur lequel les renoncules blanches flottent en nappes immobiles. Plus loin, le val est empli par une étroite bande de prairies se poursuivant jusqu'à l'étang principal, dit des Salles. Torrent et étangs forment la séparation entre le Morbihan et les Côtes-du-Nord.

En contre-bas de la digue, les constructions enfumées des Forges sont abandonnées depuis une quarantaine d'années. Les grands hangars déserts, la roue désormais immobile, impriment une tristesse profonde à ce site autrefois animé. Mais les hêtres et les chênes couvrant les collines, les pins et les sapins se mirant dans l'eau mate, la perspective du hameau des Forges où les enfants des hameaux et des fermes isolées vont à l'école, composent un tableau exquis de grâce, de mélancolie et de silence.

En amont on débouche en pleine lumière, devant le grand étang des Salles, long de plus de 1.000 mètres, large de 500 dans sa plus grande étendue, bordé par un château moderne et des ruines féodales. Au delà, le sol se relève, alternant en landes et en cultures, jusqu'à Sainte-Brigitte en Morbihan, à Perret dans les Côtes-du-Nord. Les hautes collines qui barrent l'horizon voient, sur l'autre versant, naître le Scorff.

En route pour Saint-Aignan. Le chemin est d'abord une belle et régulière allée de hêtres au milieu de la forêt. Bientôt cet abri disparaît, la chaussée s'en va, droite, toute blanche, entre les taillis de bouleaux et de chênes d'où s'élancent de rares grands arbres, chênes et hêtres. Des groupes d'enfants se rendant à l'école des Forges marchent avec gravité, sans cris et sans rires. Peut-être l'apparition d'un touriste, chose rare en Quénécan, leur inspire-t-elle quelque crainte.

Le passage à travers bois est court, voici la clairière de Malvran dominant un val profond, sorte de cirque sylvain s'ouvrant largement à l'est, où, sur des croupes bleuâtres, étincellent des toits d'ardoise. Après une étroite bande de forêt, on entre dans la grande clairière; un gentil

hameau de vieilles fermes enfoui dans un verger de pommiers, poiriers et cerisiers borde la lisière. De larges campagnes s'étendent. Tout cet intérieur de Quénécan est fort beau; il y a bien çà et là quelques pans de bruyères, mais chaque jour moins étendus.

Le chemin monte, descend entre des champs bien tenus où l'on aperçoit des constructions neuves. Près de l'une d'elles, Cornol-Ian, le coteau voisin offre des vues immenses sur tout l'ancien duché de Rohan, même au delà de Pontivy; la ville est invisible, mais le clocher de Noyal-Pontivy pointe aux limites de l'horizon.

Jusqu'au Blavet, sauf une parcelle de forêts conservée, ce ne sont que campagnes gracieuses, parsemées d'une foule de fermes. Je rencontre avec étonnement la petite voiture classique d'une maison parisienne de cafés qui a établi un véritable réseau serré de vendeurs sur tout le territoire français. Ils ont découvert jusqu'à Quénécan!

La route descend entre des champs encadrés de chênes étêtés, aux troncs parfois énormes. Elle atteint, à Corboulo, le ruisseau de ce nom dont le vallon creuse la forêt en son centre. Le Corboulo se jette ici dans le Blavet qui, un instant, a échappé à la captivité du canal. Le fleuve,

large et vif, bondit de rapide en rapide, comme heureux de sa liberté reconquise. Le canal, étroit et calme, domine la rive droite et forme un port en face de Saint-Aignan, dont la flèche, très humble et grêle, se profile contre la pente verte de la forêt.

La route franchit Blavet et canal au lieu dit Pen-ar-Pont, sous le coteau où se groupent les quelques maisons du hameau de Quénécan. La forêt en tire-t-elle son nom ou lui a-t-elle imposé le sien?

Le site de Saint-Aignan est beau, plus encore en amont de l'écluse de Guerlédan, où le plateau de Quénécan projette un promontoire à demi entouré par le Blavet. Des broussailles sur les pentes, des clapiers de granit et des bruyères au sommet, couvrent cet éperon nommé Castel-Finans. Là se termine la longue, sombre et superbe gorge du Blavet, à une demi-lieue à peine de Mûr-de-Bretagne.

# INDEX ALPHABÉTIQUE

## DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries, les cultures, les passages consacrés à des personnages célèbres sont désignés par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers sont en caractères ordinaires.

### A

- Aber-Benoît (rivière), 281, 282.  
Aber-Ildut (rivière), 278, 281.  
Aber-Vrac'h (rivière), 281,  
**283, 284.**  
Allemagne, 341.  
Allemagne du Sud, 43.  
*Aliénés*, 77.  
*Andouilles*, 117.  
Angers (Maine-et-Loire), 143.  
Angleterre, 73, 159.  
**Anjou**, 178.  
Antibes (Alpes-Maritimes),  
181.  
Aouin (rivière), voir Aune.  
**Ar-Coat**, 274, 276, 300.  
Ardennes (montagnes), 151.  
*Ardoises*, 143, 151, 152,  
156, 188, 188, 248, 360,  
**361.**  
*Argent*, 191 à 196.  
**Ar-Mor**, 274.  
*Arrée* (montagnes d'), 129, 149,  
153, 168, 173, 175, 199,  
200, **203 à 215**, 217, 236,  
241, **242 à 252**, 267, 273,  
287, 307, 310, 317, 330.  
Arz (rivière), 83.  
Arzano (Finistère), 128, **130**  
à **133.**  
*Asphodèles*, 49.  
Aune (rivière), 14, 93, **140 à**  
**147**, 151, 152 à 155, 158,  
171, 173, 175, 196, 209, 199,  
217, 218, 230, 238, 290.

Auray (Morbihan), 20, 71, 74.  
 Auray (rivière d'), 78, 105.  
 Avaugour (bois d'), 332.  
 Avaugour (Côtes-du-Nord),  
 332.  
 Aven (rivière), 31, 34, 35, 44,  
 72.  
 Avignon (Vaucluse), 181.  
 Avon (rivière), voir Aune.

## B

Balaneck, voir Bannalec.  
 Bannalec (Finistère), 38, 54,  
 72, 73.  
**Basse-Bretagne**, le volume.  
 Baud (Morbihan), 99, 104, 109,  
 110, 112.  
**Beauce**, 357.  
 Beaulieu (Morbihan), 89.  
 Bégard (Côtes-du-Nord), 317,  
**318 à 321**.  
 Belle-Chère (rivière), 91, 92.  
 Bellegarde (Ain), 202.  
 Belle-Isle-en-Terre (Côtes-du-  
 Nord), **300, 301, 317**.  
 Bellevue (Finistère), 199.  
 Belon (rivière), **36, 37**.  
 Bénac'h, voir Belle-Isle-en-  
 Terre.  
 Berri, 313.  
 Berrien (Finistère), 245, 246.  
 Berné (Morbihan), 122, 124.  
 Berven (Finistère), 284.  
 Beuchoat (bois de), 209, 210.  
 Beuchoat (rivière), 209, 210.  
 Beurre, 159, 302.  
 Beuvray (mont), 317.  
 Biride (presqu'île du), 230.

Blavet (canal du), voir Canal.  
 Blavet (rivière), 40, 91, 92, 93,  
 97, **99 à 104, 107, 108 à**  
**113, 114, 175, 290, 331, 334,**  
**344, 347, 348, 356, 357, 364,**  
**368, 369**.  
 Boblaye (château de) [Mor-  
 bihan], 44.  
 Bodilis (Finistère), 285.  
 Bohart (Finistère), 277.  
 Bois-Joli (Finistère), 129.  
 Bonrepos (abbaye de) [Côtes-  
 du-Nord], 337, 358, 364,  
 366.  
 Bosgrand (Finistère), 129.  
 Bothoa (Côtes-du-Nord), 346,  
 347.  
 Botmeur (Finistère), 214.  
 Bouillard (Finistère), 205.  
 Bourg-Blanc (Finistère), 283.  
 Bourbriac (Côtes-du-Nord),  
 333, 340.  
 Bourgneuf (Finistère), 129.  
 Branbanen (Morbihan), 137.  
 Branderion (Morbihan), 74.  
 Brasparts (Finistère), 199, 214,  
 215, 245.  
 Breil-de-la-Madeleine (Mori-  
 bihan), 365.  
 Breil-du-Chesne (Morbihan),  
 365.  
 Brésil, 62, 63.  
 Brest (Finistère), 5, 140, 234,  
 272, 274, 276.  
 Brest (rade de), 217, **220 à**  
**234, 235, 244, 252, 273**.  
 Briec (Finistère), 338.  
 Brizeux (le poète), 9, 40, 69,  
 130, **132 à 136**.

**Broërech**, voir Vannetais.  
 Bubry (Morbihan), 103.  
**Bugey**, 344.  
 Buléon (Morbihan), 89.

## C

Cacous, 63, 64.  
 Calhauel (Côtes-du-Nord), 293.  
 Callac (Côtes-du-Nord), 293,  
 294, 307.  
 Camlès (Côtes-du-Nord), 325.  
 Camaret (Finistère), 26.  
 Camors (Morbihan), 105, 111.  
 Camors (forêt de), voir Forêt.  
 Canal de Nantes à Brest, 93,  
 97, 99, 113, 142, 171, 351,  
 356.  
 Canal du Blavet 93, 369.  
 Canihuel (Côtes-du-Nord), 338,  
 344.  
 Caranoët (colline), 242, 243.  
 Caranoët (Finistère), 242, 243,  
 246.  
 Caranoët (ruisseau), 242.  
 Carhaix (Finistère), 26, 62, 102,  
 146, 156, 157, 168, **174 à**  
**188, 199, 214, 290, 350,**  
**351, 352**.  
 Carnoët (forêt de), voir Forêt.  
 Carnoët (Côtes-du-Nord), 292.  
**Carrières**, 129, 230.  
 Cartravers (Côtes-du-Nord), 7,  
 342.  
 Cascadec (forêt de), voir Forêt.  
 Cascadec (Finistère), 69.  
 Castanec en Breuzy (Morbihan),  
 100.  
 Castel-Finans (Morbihan), 269.

Castennec (Morbihan), 101, 102.  
 Caurel (Côtes-du-Nord), 360.  
**Céramique** (fabrique), **22, 23**.  
 Champ de tir de Meucou (Mor-  
 bihan), 77.  
 Chantilly (Oise), 334.  
**Chapeaux**, **39, 40**.  
 Chapelle-Neuve (la) [Morbihan],  
 112.  
**Charbonniers**, 84.  
**Châtaigniers**, 84.  
 Châteaugal (Finistère), 155.  
 Châteaulin (Finistère), 6, 13,  
 14, 26, 139, 140, **143 à 146,**  
**148**.  
 Châteauneuf-du-Faou (Finis-  
 tère), 143, 147, **153, 154,**  
**171 à 173**.  
 Château-Thierry (Aisne), 16.  
 Châtelaudren (Côtes-du-Nord),  
 307, 308, 309.  
**Chaux**, 7.  
 Cheval (élevage du), **336 à**  
**342**.  
**Chevaux de cavalerie**, 228.  
 Claic (rivière), 86.  
 Cléden-Cap-Sizun (Finistère),  
 21, 22, 156, 168.  
 Cléguer (Morbihan), 137.  
 Cleuncoat (rivière), 208, 209.  
 Cléguerec (Morbihan), 113, 114,  
 365.  
 Clisson (Loire-Inférieure), 5.  
 Clôtre-Lannéanou [gare] (Finis-  
 tère), 205.  
 Coudré-en-Scoter (Finistère),  
 168.  
 Coat-an-Hay (forêt de), voir  
 Forêt.

Coat-an-Noz (forêt de), voir Forêt.  
 Coat-Goret (Côtes-du-Nord), 362.  
 Coat-Even (Morbihan), 120.  
 Coatfrec (Côtes-du-Nord), 323.  
 Coatloch (forêt de), voir Forêt.  
 Coatmalouen [abbaye] (Côtes-du-Nord), 333.  
 Coat-Oulzac'h (rivière), 266.  
 Coat-plin-Coat, voir Coat-plin-Ken.  
 Coat-plin-Ken (Finistère), 167.  
 Coët-Coët (Morbihan), 110.  
 Coëthual (Côtes-du-Nord), 356.  
 Coëtlogon (Ille-et-Vilaine), 225.  
 Collioures (Pyrénées orientales), 181.  
 Colpo (Morbihan), 79, 84.  
 Commana (Finistère), 236, 244.  
 Concarneau (Finistère), 14, 186, 345.  
 Conveau (forêt de), voir Forêt.  
 Coray (Morbihan), 66.  
 Corboulo (Morbihan), 368.  
 Corlay (Côtes-du-Nord), 4, 228, 308, 333, 334 à 342, 344, 352, 354, 356.  
 Corn-Coat (Côtes-du-Nord), 362.  
 Cornol-Ian (Morbihan), 368.  
 Cornouaille, 2, 13 à 70, 125, 213, 216 à 234, 255, 260, 288, 289, 307, 308, 324, 340.  
 Cornouaille intérieure 139 à 157.

Coron (étang de), 355.  
 COTES-DU-NORD, 2, 7, 58, 62, 95, 99, 290 à 369.  
 Courie (la) [Côtes-du-Nord], 362.  
 Cragou (colline), 206 à 207, 242, 244, 246.  
 Cranou (forêt de), voir Forêt.  
 Crénénan (Morbihan), 117.  
 Croisty (Morbihan), 119 à 120.  
 Croixanvec (Morbihan), 99.

## D

Daër (rivière), voir Pont-Rouge.  
 Daoulas (Finistère), 230 à 234, 235, 248, 289.  
 Daoulas (rivière), 229, 230, 231, 358, 364.  
 Desvres (Pas-de-Calais), 24.  
 Dauphiné, 344.  
 Dirinon (Finistère), 236.  
 Domaine congéable, 80 à 82.  
 Dorduff, voir Kérustan (ruisseau de), 121.  
 Douarnenez (Finistère), 14.  
 Doué (rivière), 354, 356.  
 Douline (rivière), 218, 219, 244.  
 Douron (rivière), 254.  
 Drennec (Finistère), 283.  
 Duault (forêt de), voir Forêt.

## E

Écobuc, 163, 164.  
 Écoles pratiques d'agriculture, 43, 225.  
 Elze (rivière), 192, 210.

Ellé (rivière), 38, 40, 42, 44, 45, 49 à 52, 53, 54, 106, 118, 122, 125, 128, 129, 290, 355.  
 Elorn (rivière), 217, 238, 239, 241, 242, 255, 269, 270, 274, 285 à 289.  
 Elven (Morbihan), 4, 83.  
 Embrun (Hautes-Alpes), 181.  
 Erqué-Armel (Finistère), 31.  
 Erqué-Gaberic (Finistère), 31.  
 Espagne, 341.  
 Étang au Duc (Finistère), 14.  
 Evel (rivière), 90, 91, 103, 104, 109, 110, 112.  
 Extraits tanniques, 107.

## F

Falencerie, 19.  
 Faouet (Morbihan), 8, 45 à 52, 53, 54, 62.  
 Faou(le) [Finistère], 221, 222, à 227, 232, 247.  
 Faou (rivière), 140, 211.  
 Ferrures, 117.  
 Feuillée (la) [Finistère], 212 à 214, 247.  
 FINISTÈRE 13 à 70, 82, 107, 125, 128, 139 à 289, 338, 350.  
 Fodel (rivière), 347.  
 Folgoët (Finistère), 257 à 260, 284.  
 Forêt de Camors, 78, 84, 105, 109, 110, 111.  
 — de Carnoët, 37, 40.  
 — de Cascadec, 69.  
 — de Coat-an-Ray (Côtes-du-Nord), 297 à 300.

Forêt de Coat-an-Noz (Côtes-du-Nord), 297 à 300.  
 — de Coatloch, 69.  
 — de Conveau, 190.  
 — de Cranou, 251.  
 — de Duault, 291, 293.  
 — de Florange, 78, 109, 111.  
 — de Fréaut, 209, 291.  
 — du Jour, 297 à 300.  
 — de Lanvaux, 78, 84, 111.  
 — de Laz, 148, 153, 169.  
 — de Lestrezec, 208.  
 — de Malaunay, 309.  
 — de la Nuit, 297 à 300.  
 — de Pont-Calleck, 120, 122.  
 — de Quénécan, 113, 114, 337, 354, 357, 358, 360, 363, 364 à 368.  
 — de la Salle, 313.  
 Forges (étang des), 366.  
 Fougères (Ille-et-Vilaine), 5.  
 Four à chaux, 342.  
 Fréaut (forêt de), voir Forêt.  
 Fumay (Ardennes), 151.

## G

Gascogne, 137.  
 Gestel (Morbihan), 73.  
 Glomel (Côtes-du-Nord), 354.  
 Goanez (Finistère), 152.  
 Goémon, 7.  
 Goëlle, 295, 303 à 315, 322, 340.  
 Goude, 117.  
 Gouarec (Côtes-du-Nord), 340, 356, 357, 363.  
 Goudehin (Côtes-du-Nord), 314.  
 Gouesmon (Finistère), 283.

Gourin (Morbihan), 45, 54, **59**  
à **62**, 158, 159, 160, 168,  
190, 338.  
Grâces (Côtes-du-Nord), 306.  
Grand-Champ (Morbihan), 77,  
84.  
Grand-Run (Finistère), 230.  
Grellec (Morbihan), 119.  
Grenoble (Isère), 181.  
Grèce, 70.  
Grimerc'h (château) [Finistère],  
72.  
Guémené-sur-Scorff (Morbihan),  
112, **115 à 118**, 120.  
Guer (fleuve), 297, 298, 300,  
301, 302, **322 à 324**, 327.  
Guerlédan (Côtes-du-Nord),  
369.  
Guernelez (Finistère), 239.  
Guic (ruisseau), 297, 298, 300.  
Guiclan (Finistère), 267.  
Guidel (Morbihan), 73.  
Guilers (Finistère), 277.  
Guilligomarc'h (Finistère), 215.  
Guimiliau (Finistère), 239, 255,  
267, **268, 269**, 270.  
Guindy (rivière), 325.  
Guingamp (Côtes-du-Nord), 6,  
26, 174, 185, 294, **303 à**  
**308**, 315, 329, 330, 340,  
350, 352.  
Guingan (tissu), 303, 304, 310.  
Guiscriff (Morbihan), 65, 66.

## H

Haut-Carlay (Côtes-du-Nord),  
334, 344.  
Haute-Bretagne, 1, 2, 4.

Hennebont (Morbihan), 71, 92,  
106.  
Hière (rivière), 145, 155, 156,  
209, 210, **290 à 293**.  
Hôpital-Camfrout (Finistère),  
229, 230.  
Hôpital (I') [rivière], 140, 230,  
231.  
Houssaie (chapelle de la) [Mor-  
bihan], 92.  
Huelgoal (étang d'), 210, 211,  
246.  
Huelgoal (Finistère), 175, 185,  
192, 194, 195, 196, **197 à**  
**199**, 210, 347.  
Huningue (Alsace), 181.

## I

Ile-de-France, 357.  
Ille (rivière), 93.  
ILLE-ET-VILLAINNE, 2, 7.  
Iffernic (Finistère), 169.  
Inam (rivière), voir Ster-  
Laër.  
Isole (rivière), 38, 40, 42, 53,  
62, 65, 66, 68, 69, 72, 166,  
168.  
Italie, 311, 341.  
Izole, voir Isole.

## J

Jarlot (rivière), 204, 205.  
Jandy (rivière), 325, 327, 328.  
Jet (rivière), 31, 32, 71.  
Josselin (Morbihan), 5.  
Jour (forêt du), voir Forêt.

## K

*Kaolin*, 234.  
Kemperlé, voir Quimperlé, 40.  
Ker-Anna (colline) [Finistère],  
245, 251.  
Keralvé (Morbihan), 125.  
Keramanac'h (Côtes-du-Nord),  
301.  
Kerandraon (Morbihan), 65.  
Kérauffret (bois), 332.  
Kerbedic (Morbihan), 114.  
Kerdreho (château) [Morbihan],  
107.  
Kérézellec (Finistère), 238.  
Kerfeunteun (Finistère), 24.  
Kerglav (Morbihan), 108.  
Kergogne (Finistère), 22.  
Kergoire (Finistère), 205.  
Kergreis (Finistère), 205.  
Kergris-Moëlan (Côtes-du-  
Nord), 294.  
Kergrist (Côtes-du-Nord), 323,  
Kergroadez (Finistère), 280.  
Kergus (Morbihan), 64.  
Kerjean (château de) [Finistère],  
284, 285.  
Kerlarec (château) [Finistère],  
130.  
Kerlécoret (Finistère), 205.  
Kerlinet (Finistère), 210.  
Kerliver (Finistère), 225, 228.  
Kerlò (pont) [Finistère et Mor-  
bihan], 134 à 136.  
Kermaria-an-Isquit (Côtes-du-  
Nord), **312, 313**.  
Kermeur (Finistère), 205.  
Kernascleden (Morbihan), 120,  
121, 122.  
Kernével (Finistère), 72.  
Kerno (Finistère), 286.  
Kéroual (Finistère), 278.  
Kérouse (rivière), 140, 220,  
228.  
*Kersantile*, 229, 230.  
Kersanton (Finistère), 229, 230.  
Kersault (rivière), 291.  
Kerstang (Morbihan), 160, 161.  
Kertugal (Côtes-du-Nord), 311.  
Kerustan (ruisseau de), voir  
Dorduff, 121, 122.  
Kervallon (Finistère), 209.  
Krouguiel (Côtes-du-Nord), 351.

## L

La Bouillie (Côtes-du-Nord),  
340.  
La Courie (Côtes-du-Nord), 362.  
La Flèche (Sarthe), 180.  
*La Fontaine* (le fabuliste), 216.  
La Forêt (Finistère), 38.  
Laita (rivière), 37, 40, 42, 73,  
166.  
La Martyre (Finistère), 221,  
238, 241.  
Lamarsaut (Finistère), 286.  
Lamballe (Côtes-du-Nord), 307,  
340.  
Lambézellec (Finistère), 277.  
Lambel-Camors (gare) [Morbi-  
han], 105.  
Lampaul (Finistère), 255.  
Lampaul-Guimiliau (Finistère),  
270.  
Landaul (Morbihan), 74.  
Landelau (landes de) [Finis-  
tère], 155.

- Landelau (Finistère), 155.  
 Landerneau (Finistère), 175, 227, 234, 239, 255, 256, 270, 272, 273, 287.  
 Landevennec (Finistère), 140, 220.  
 Landévant (Morbihan), 74.  
 Land-Gazel (marais) [Finistère], 257, 286.  
 Landiennerie (la) [Côtes-du-Nord], 362.  
 Landivisiau (Finistère), 238, 263, **259 à 272**, 284, 285.  
 Langoat (Côtes-du-Nord), 329.  
 Langonnet (Morbihan), 57, 58, 159, 338, 355.  
 Langonnet (rivière), 58.  
 Laniscat (Côtes-du-Nord), 358.  
 Lanleff (Côtes-du-Nord), 312.  
**Lannionais**, 316 à 324, 340.  
 Lannion (Côtes-du-Nord), 317, 323, 324, 326.  
 Lannilis (Finistère), 213.  
 Lanrenap (camp de) [Finistère], 278.  
 Lanrivoaré (Finistère), 279.  
 Lanvaudan (Morbihan), 108.  
 Lanvaux (landes de), 73, **77 à 86**, 111, 112.  
 Lanvaux (abbaye de) [Morbihan], 78, 105.  
 Lanvaux (forêt de), *voir* Forêt.  
 Lanvégen (Morbihan), 54.  
 Lanvallon (Côtes-du-Nord), **313, 314**.  
 Lanvouëdie (rivière), 208.  
 La Pensez (rivière), 263, 266, 267.
- La Roberderie (Côtes-du-Nord), 362.  
 La Trinité (Côtes-du-Nord), 302.  
*La Tour d'Auvergne*, 175 et suiv.  
 Launay (Côtes-du-Nord), 296.  
 Launay (château), 296, 363.  
 Launion (fleuve de) [voir aussi *Gouël*], 297.  
 Laz (Finistère), 168.  
 Laz (forêt de), *voir* Forêt.  
 Le Camp (Finistère), 278.  
 Lech-Ouarn (fontaine), 251.  
*Le Flô* (général), 262.  
 Leff (rivière), 312, 313, 314.  
 Leguer (fleuve), *voir* Guer.  
 Le Légué (Côtes-du-Nord), 326.  
 Le Moustoir (Côtes-du-Nord), 351.  
**Léon**, 2, 213, 221, 229, 244, **253 à 289**, 339, 341.  
 Lesneven (Finistère), 256, 257, 260 à 262, 274, 283, 284, 285, 286.  
 Lesvellec (Morbihan), 77.  
 Lestrezec (forêt de), *voir* Forêt.  
 Leuhan (Finistère), 168.  
 Létiez (Finistère), 246, **248 à 250**.  
 Lézardeau (le) [Finistère], 43.  
 Lignol (Morbihan), 121.  
 Lille ou l'Isle (Côtes-du-Nord), 314.  
**Limousin**, 154, 301.  
*Lin*, 323, 324, **326**.  
 Locarn (Côtes-du-Nord), 291, 292.  
 Loch (rivière), 78, 84.

- Lochrist (Côtes-du-Nord), 291.  
 Lochrist (Morbihan), 108, 120.  
 Locmalo (Morbihan), 52, 115.  
 Locmaria (Finistère), 19, 283.  
 Locminé (Morbihan), **86 à 88**, 89, 112.  
 Locquenvel (Côtes-du-Nord), 298.  
 Locqueltas (Morbihan), 83.  
 Locronan (Finistère), **27 à 31**.  
 Loges-Cloët (les) [Morbihan], 365.  
 Logonna (Finistère), 230.  
 Lohennec (Finistère), 242.  
 LOIRE-INFÉRIEURE, 2.  
 Longue (île), 235.  
 Lopérec (Finistère), 219.  
 Lorient (Morbihan), 5, 44, 71, 73, 74, 93, 107, 116, 120, 128, 159, 186.  
 Lot (rivière), 100.  
 Lo'-Thea (Finistère), 40.  
 Louargat (Côtes-du-Nord), 300.  
 Loudéac (Côtes-du-Nord), 95, 99, 344.
- M**
- Mabilies (Côtes-du-Nord), 325.  
 Madeleine-Kergogan (Morbihan), 58, 59.  
 Maël-Carhaix (Côtes-du-Nord), 350, 351, 360.  
 Maël-Pestivien (Côtes-du-Nord), 293, 296.  
 Malaunay (forêt de), *voir* Forêt.  
 Malguénac (Morbihan), 114.  
 Malvran (Morbihan), 365, 367.
- MANCHE, 187, 301.  
 Mangolorian (Morbihan), 76.  
 Mango-Lerian, *voir* Mangolorian.  
 Marie (de Brizeux), 133.  
 Marne (rivière), 93.  
 Marseille (Bouches-du-Rhône), 181.  
 MAYENNE, 7, 343.  
 Meije (montagne du Dauphiné), 357.  
 Meil-ar-Guidy [Finistère], 219.  
 Melrand (Morbihan), 102.  
 Mélianic (Morbihan), 137.  
 Mené-Bré (colline), 300, **316 à 318**.  
 Ménéhouarn (château) [Morbihan], 107, 137.  
 Mené-Hom (massif du), 142, 148, 199, 217, 218, 219, 220, 236.  
 Meslan (Morbihan), 44, 45, 121, 123, 124.  
 Meucon (Morbihan), 77.  
 Meucon (champ de tir de), 77, 83.  
 Minazen (maison éclusière) [Morbihan], 109.  
**Mines**, 191 à 186.  
 Minihy (Côtes-du-Nord), 325.  
 Moëlan (Finistère), 37.  
**Montagne Noire**, 13, 14, 50, 53, 58, 59, 60, 63, 64, 102, 112, 114, 120, 129, 142, 148, 149, 151, 153, 154, **158 à 173**, 175 à 184, 199, 200, 217, 218, 296, 351, 355.  
**Montagne bretonne**, 308, **331 à 369**.

Montauban (Tarn-et-Garonne), 181.  
 Mont-Dauphin (Hautes-Alpes), 181.  
 Monterblanc (Morbihan), 83.  
 MORBIHAN, 2, 57, 71 à 138, 333, 366.  
 Moréac (Morbihan), 90.  
 Morlaix (Finistère), 6, 26, 65, 159, 175, 203, 254, 273, 274, 285, 286.  
**Morvan**, 317.  
 Motref (Finistère), 55, 156, 188 à 189.  
 Moulin-le-Duc (ruisseau), 56.  
 Moulin-Neuf (usine) [Morbihan], 189.  
 Moulin-Gilet (gare de) [Morbihan], 90.  
 Moustoir-Remungol (Morbihan), 92.  
 Moustoir (Finistère), 133.  
 Moustoirac (Morbihan), 86.  
 Mûr-de-Bretagne (Côtes-du-Nord), 357 à 361, 362, 369.  
 Muzillac (Morbihan), 4.

## N

Naizin (Morbihan), 91.  
 Nantes (Loire-Inférieure), 4.  
 Nantes à Brest (canal de), voir Canal.  
 Napoléonville, voir Pontivy.  
 Navet, 275.  
 Navigation, 21, 146.  
 Neuvy-Saint-Sépulcre (Indre), 313.

Nizon (Finistère), 35.  
**Normandie**, 345.  
 Notre-Dame-des-Champs (Côtes-du-Nord), 360.  
 Notre-Dame-du-Cran (Finistère), 169.  
 Notre-Dame-des-Fleurs (chapelle) 92.  
 Notre-Dame-des-Pins (Morbihan), 105.  
 Notre-Dame-de-Lourdes (Morbihan), 168.  
 Noyal-Pontivy (Morbihan), 4, 92, 98.  
 Nuit (forêt de la), voir Forêt.

## O

Odet (rivière), 14, 16, 19, 20, 21, 23, 166, 168.  
 Oust (rivière), 93, 331, 334.

## P

Paimpol (Côtes-du-Nord), 186, 326, 327.  
 Panais, 275.  
 Papeteries, 69.  
 Pardons, 27 à 31.  
 PAS-DE-CALAIS, 23.  
 Pèlerins, 27.  
 Pen-en-Pont (Morbihan), 309.  
 Peniti (Finistère), 30.  
 Penfeld (rivière), 276.  
**Penthièvre**, 307, 308, 340.  
 Penvenan (Côtes-du-Nord), 325.  
 Perros-Guirec (Côtes-du-Nord), 327.

Perret (Côtes-du-Nord), 367.  
 Petit-Run (Finistère), 230.  
 Peunfeunteun (Finistère), 192.  
 Pénity (Côtes-du-Nord), 292.  
**Pinèdes**, 74.  
 Plabennec (Finistère), 281, 282.  
 Plaudren (Morbihan), 83.  
 Pléguien (Côtes-du-Nord), 313.  
 Plélauf (Côtes-du-Nord), 356.  
 Plésidy (Côtes-du-Nord), 332, 333.  
 Pléven (Côtes-du-Nord), 360.  
 Pleyben (Finistère), 143, 147, 149 à 151, 171, 239.  
 Pleyber-Christ (Finistère), 254.  
 Plœrdut (Morbihan), 119.  
 Plœrmel (Morbihan), 187.  
 Plogonnec (Finistère), 28.  
**Plomb**, 191.  
 Plonévez-Portzay (Finistère), 28, 30.  
 Plonéour-Ménez (Finistère), 244.  
 Plouagat (Côtes-du-Nord), 208, 309.  
 Plouaret (Côtes-du-Nord), 301, 302, 307, 322, 324.  
 Plouaret (Côtes-du-Nord), 253.  
 Plouarzel (Finistère), 281.  
 Plouay (Morbihan), 106, 107, 126, 137, 128.  
 Ploudaniel (Finistère), 257, 286.  
 Ploudiry (Finistère), 241, 289.  
 Plouénan (Finistère), 263.  
 Plougar (Finistère) 284.  
 Plougastel (Finistère), 150, 217, 221, 231, 235, 236, 244, 289.  
 Plougouven-Plourin (gare) [Finistère], 204.

Plougouven (Côtes-du-Nord), 297.  
 Plouguerneau (Finistère), 281.  
 Plouguernevel (Côtes-du-Nord), 355, 256.  
 Plouguiel (Côtes-du-Nord), 235.  
 Plouha (Côtes-du-Nord) 4, 311, 312.  
 Plouigneau (Finistère) 254.  
 Ploumoguier (Finistère), 251.  
 Plounevez-Moëdec (Côtes-du-Nord), 298, 301.  
 Plourin (Finistère), 204, 281.  
 Plouray (Morbihan) 158, 355.  
 Plouvénez-Quintin (Côtes-du-Nord), 349.  
 Plouvien (Finistère), 281.  
 Plouyé (Finistère), 186, 245, 246.  
 Plouzévédé (Finistère), 842.  
 Plovorn (Finistère), 284.  
 Pluméliau (Morbihan), 112.  
 Plusquellec (Côtes-du-Nord), 292.  
 Pluvignier (Morbihan), 105.  
**Pohér** (pays de), 174 à 190, 295, 350.  
 Polhuern (Morbihan), 108.  
 Pommes à cidre, 43.  
 Pommerit-Jaudy (Côtes-du-Nord), 329.  
 Pommerit-le-Vicomte (Côtes-du-Nord), 314.  
 Pont-Augan, 109.  
 Pont-Aven (Finistère), 34, 35.  
 Pont-Calleck (forêt de), voir Forêt.  
 Pont-de-Buis (poudrerie) [Finistère], 219.

Pont-de-Coblant (Finistère), 151, 171.  
 Pont-du-Loch (gare) [Morbihan], 84, 85, 105.  
 Pont-Fourby (Côtes-du-Nord), 297.  
 Pontivy (Morbihan), 44, 75, 82, 94 à 98, 106, 112, 178, 368.  
 Pont (rivière), 119.  
 Pont-Pierre (Finistère), 196, 210, 211.  
 Pont-Rouge ou Daër (rivière), 45.  
 Pont-Scorff (Morbihan), 127, 128, 137.  
 Pontrioux (Côtes-du-Nord), 307, 309, 310, 329.  
 Portrioux (Côtes du Nord), 310.  
*Porcelaine*, 234.  
 Port-Launay (Finistère), 140, 142, 146, 147, 186, 218.  
*Poteaux de mines*, 107.  
 Poullaouen (Finistère), 191 à 196.  
 Pouldouran (Côtes-du-Nord), 328.  
 Poulhibet (Morbihan), 125.  
 Poul-March (Morbihan), 118.  
*Primeurs*, 5.  
**Provence**, 10.

## Q

Quélébec (Côtes-du-Nord), 292.  
 Quéménéden (Finistère), 28.  
 Quénécan (Côtes-du-Nord), 369.  
 Quénécan (forêt de), voir Forêt.  
 Quénélec (Finistère), 243.  
 Querrien (Finistère), 54.

Questembert (Morbihan), 4.  
 Quéven (Morbihan), 73.  
 Quimerc'h (Finistère), 219, 220, 251.  
 Quimper ou Quimper-Corentin (Finistère), 2, 5, 13, 15 à 27, 32, 71, 106, 180.  
 Quimperlé (Finistère), 35, 38 à 44, 53, 71, 72, 73, 128, 129, 313.  
 Quinipily (idole de) [Morbihan], 102, 111.  
 Quintin (Côtes-à-Nord), 344, 352.  
 Quistinic (Morbihan), 109.

## R

Rance (fleuve), 93.  
 Rédenné (Finistère), 130.  
 Rennes (Ille-et-Vilaine), 4.  
 Riec (Finistère), 36.  
 Rimaison (Morbihan), 100.  
 Roberderie (la), (Côtes-du-Nord), 362.  
 Roc-ar-Feunteun (colline), 208.  
 Roc-Trédudon (colline), 208.  
 Roch-Ven (colline), 14.  
 Roche-Derrien (Côtes-du-Nord), 323, 327, 328, 329, 330.  
 Roche-Maurice (Finistère), 255, 287, 288.  
 Roche-sur-Yon (la) [Vendée], 94, 96.  
 Rohan (Morbihan), 5.  
 Rondouallec (Morbihan), 62, 159, 164 à 167, 168.

Roscanvel (Finistère), 235.  
 Roscoff (Côtes-du-Nord), 175.  
 Rosporden (Finistère), 6, 26, 31, 32 à 35, 72.  
 Rosquelfen (Côtes-du-Nord), 357.  
 Rostrenen (Côtes-du-Nord), 8, 32, 117, 294, 340, 344, 350, 352 à 354.  
 Roz-Lann (rivière), 208.  
 Rozo (rivière), 58.  
 Rumengol (Finistère), 220.  
 Rusquec (château) [Finistère], 201.  
 Rustephan (château de) [Finistère], 35.

## S

Saint-Gérard (Morbihan), 99.  
 Saint-Gilles-du-Vieux-Marché (Côtes-du-Nord), 362.  
 Saint-Gilles-Pligeaux (Côtes-du-Nord), 333.  
 Saint-Goazec (Finistère), 154, 169, 171.  
 Saint-Guegnolé (Morbihan), 59.  
 Saint-Herbot (Finistère), 200, 201.  
 Saint-Hernin (Finistère), 56.  
 Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard), 181.  
 Saint-Jaoua (Finistère), 282.  
 Saint-Jean-Brévelay (Morbihan), 4, 85.  
 Saint-Laurent (Côtes-du-Nord), 302.  
 Saint-Laurent (Finistère), 130.  
 Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), 4.  
 Saint-Méen (Ille-et-Vilaine), 6.  
 Saint-Mériadec (chapelle) [Morbihan], 113.  
 Saint-Michel-de-Lesvellec (Morbihan), 77.  
 Saint-Michel-du-Faouet (Chapelle), 50, 51.  
 Saint-Michel-d'Entraignes (Charente), 313.  
 Saint-Michel-de-Braspartis (collines), 153, 206, 211, 244.  
 Saint-Michel (Côtes-du-Nord), 296.  
 Saint-Nicodème (chapelle), 101.  
 Saint-Nicodème (Côtes-du-Nord), 292, 294.  
 Saint-Nicolas (Côtes-du-Nord), 308.  
 Saint(le) [Morbihan], 56, 65, 159.  
 Saint-Adrien (Morbihan), 103.  
 Saint-Aignan (Morbihan), 365, 367, 369.  
 Saint-Allouestre (Morbihan), 89.  
 Saint-Avé (Morbihan), 76.  
 Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), 4, 309, 344.  
 Saint-Cadou (Finistère), 242, 246, 248.  
 Saint-Caradec (Morbihan), 119, 120.  
 Saint-Conval (Finistère), 250, 251.  
 Saint-David (rivière), 35.  
 Saint-Éloy (Finistère), 250.  
 Saint-Fiacre (du Faouet) [Morbihan], 46 à 48, 121.  
 Saint-Fiacre (Finistère), 36.  
 Saint-Gelven (Côtes-du-Nord), 358, 360.

- Saint-Nicolas-des-Eaux (Morbihan), 99, 100, 101.  
 Saint-Nicolas-du-Pélem (Côtes-du-Nord), 340, **344 à 348**.  
 Saint-Nicolas-en-Plumélian (Morbihan), 100.  
 Saint-Nolf (Morbihan), 75, 76.  
 Saint-Pol-de-Léon (Finistère), 2, 6, 255, 262, 263, 274, 284.  
 Saint-Quay (Côtes-du-Nord), 310.  
 Saint-Renan (Finistère), 277, **278**.  
 Saint-Rivoal (Finistère), 244, 245.  
 Saint-Rivolin (Morbihan), 102.  
 Saint-Sauveur (chapelle), 188.  
 Saint-Ségal (Finistère), 148.  
 Saint-Servais (ruisseau), 293.  
 Saint-Servais (Côtes-du-Nord), 292, 293.  
 Saint-Tharrau (Morbihan), 92.  
 Saint-Thégonnec (Finistère), 239, 255, 263, **264 à 272**.  
 Saint-Thurien (Finistère), 54.  
 Saint-Urbain (Finistère), 234, 236.  
 Saint-Voulguy (Finistère), 284.  
 Saint-Yvi (Finistère), 32.  
 Sainte-Anne (chapelle) [Morbihan], 101.  
 Sainte-Anne-la-Paluc (Finistère), 30, 31.  
 Sainte-Barbe (Chapelle) [Morbihan], 109.  
 Sainte-Barbe (Morbihan), **48 à 52**.  
 Sainte-Brigitte (Morbihan), 366, 367.  
 Sainte-Candide (fontaine de) [Finistère], 70.  
 Sainte-Catherine (Finistère), 290.  
 Sainte-Suzanne (chapelle de) [Côtes-du-Nord], 363.  
 Salle (forêt de la), voir Forêt.  
 Salles (étang des), 367.  
 Salles (ruisseau des), 364, 365, 366.  
 Sar ou Sarre (rivière), 102, 114, 115.  
 Sarre, voir Sar.  
 Saumons, **144 à 146**.  
 Scaër (Finistère), 8, 40, 53, 54, **66 à 70**, 117, 168, 169.  
 Scorff (rivière), 40, 106, 107, 116, 117, 118, 120, 121, 122, 125 à 128, 133, **134 à 137**, 290, 367.  
 Sédelle (rivière de la Marche), 301.  
 Seine (fleuve), 73.  
 Sept-Saints (Côtes-du-Nord), 322.  
 Sérignac-Berrien (gare) [Finistère], 208.  
 Sizun (Finistère), 214, **239**, **240**, 244, 247, 287, 289.  
 Spézet (Finistère), 154, 156, 169, 172.  
 Squiriou (rivière), 208.  
 Ster-Aoun (rivière), voir Anne.  
 Ster-Laër (rivière) [voir aussi Inam], 45, 54, 59, 64, 65, 159, 160.  
 Stival (Morbihan), 113.  
 Suisse, 311, 341.  
 Sulon (rivière), 344, 345.

## T

- Tanguet, 7, 65, 309.  
 Tanneries, 270, 271.  
 Tarun (rivière), 86, 104, 110, 112.  
 Taulé (Finistère), **263, 264**.  
 Taurion (rivière de la Marche), 301.  
 Tavyardy (Morbihan), 127.  
 Térénez (îlot) [Finistère], 140.  
 Tibidy (îlot de) [Finistère], 220.  
 Tonquédec (Côtes-du-Nord), 323.  
 Toulaëron (sommets de) [Finistère], 163, 190.  
 Toulboudou (Morbihan), 52.  
 Toul-Goulie (Côtes-du-Nord), 348.  
 Tréblavet (Morbihan), 103.  
 Trébrivan (Côtes-du-Nord), 351.  
 Treffrin (Côtes-du-Nord), 351.  
 Tréllévenec (Finistère), 238.  
 Trégomel (Morbihan), 120.  
**Trégorrois**, 2, 260, 308, 320, **324 à 330**.  
 Trégrom (Côtes-du-Nord), 302.  
 Tréquier (Côtes-du-Nord), 2, 5, 317, 318, 323, 324, **325 à 327**, 328, 330, 331.  
 Tréhou (Finistère), 238.  
 Trélazé (Maine-et-Loire), 143, 151.  
 Trémaouézan (Finistère), 286.  
 Trévarez (Finistère), **154**, **155**, 168, 169, **170, 171**, 173.  
 Trévencuc (Côtes-du-Nord), 311.  
 Trévél (Finistère), 214, 236, 242, 244.  
 Trévoallec (Finistère), 15.  
 Trieux (rivière), 310, 315, 327, 328, 329, 331.  
 Trinité (la) [Morbihan], 58.  
 V  
 Vache-gare (landes de) [Morbihan], 89.  
 Valserine (rivière du Bugey), 201.  
 Vannes (Morbihan), 2, 5, 73, 74, 76, 82, 97, 102, 159, 345.  
**Vannetais**, 2, **71 à 138**.  
 Velay, 209.  
 Vieux-Marché (Côtes-du-Nord), 302, 322.  
 Vilaine (fleuve), 4, 93.  
 Ville-Close (voir Quimperlé), 39, 42.  
 Ville-Haute (v. Quimperlé), 39.  
 Villeneuve (camp de) [Morbihan], 76.  
 Vitré (Ille-et-Vilaine), 5.  
**Vosges**, 209, 358.  
 Vrai-Secours (chapelle) [Morbihan], 107.  
 W  
 Wurtemberg (royaume de), 43.  
 Y  
 Yeün-Elez (marais) [Finistère], 213.

## TABLE DES CARTES

Limites du français et du breton, 3.	Environs de Carhaix, 177.
Quimper, 17.	Poullaouen et Huelgoat, 193.
Itinéraire du pardon de Locronan, 29.	Traversée des monts d'Arrée, 207.
Environs de Quimperlé, 41.	Du Faou à Daoulas, 223.
Environs du Faouet, 47.	Sizun et les monts d'Arrée, 237.
Gourin et la Montagne-Noire, 61.	Lesneven et le Folgoët, 259.
Grand-Champ et le polygone de Meucon, 81.	Environs de Saint-Renan, 279.
Pontivy, 95.	La forêt du Jour et la forêt de la Nuit, 299.
Le pays de Brizeux (Arzano et Pont-Scorff), 131.	Environs de Guingamp, 305.
Châteaulin et les méandres de l'Aune, 141.	Le Mené-Brez, Belle-Isle-en-Terre et Bégard, 319.
La Montagne-Noire et la vallée de l'Aune, 165.	Corlay et Saint-Nicolas-du-Pélem, 335.
	La forêt de Quénécan, 361.
	Carte d'ensemble de la Bretagne.

## TABLE DES MATIÈRES

I. — LA BASSE-BRETAGNE.		Pages
Ce qu'on entend par Basse-Bretagne. — Limites du langage breton. — Les dialectes. — Influence des chemins de fer sur l'extension du français. — Le développement économique. — La résistance du breton. — Un renouveau . . . . .		1
II. — QUIMPER ET LA CORNOUAILLE.		
Traversée de la Montagne-Noire. — La vallée du Steir. — Quimper. — La Fontaine et Brizeux. — La ville. — Les musées. — L'industrie. — La houille. — Les faïenceries. — Développement économique du Finistère. — Routes et voies ferrées. — La ligne de Douarnenez. — Le pardon de Locronan. — La grande Troménie. — Sainte-Anne-la-Palue. — En remontant le Jet . . .		13
III. — DE L'AVEN A L'ELLÉ.		
Le ménétrier de Rosporden. — La vallée de l'Aven. — De Pont-Aven à Quimperlé. — Fossés, talus et turons. — La forêt de Carnoët. — Quimperlé. — Une cité fleurie. — L'Isle et l'Ellé. — Chapeaux bretons. — Le pommier à cidre. — Les pommes pour l'Allemagne. — L'école d'agriculture du Lézardeau. — Les gorges de l'Ellé. — Le Faonët. — La chapelle Saint-Fiacre. — La chapelle Sainte-Barbe et son site. . . . .		33
IV. — ENTRE ELLÉ ET ISOLE.		
Du Faonët à la Montagne-Noire. — Dans la lande transformée. — Le Saint. — Langonnet et son abbaye. — Gourin. — En vue de la Montagne-Noire. — Rondouallec et Port-Tarascon. — Les cacous. — La vallée du Steir-Laër. — Aux sources de l'Isle : les défrichements. — Scàër. — Les tailleurs et le vêtement bas-breton. — L'ameublement. — Les fêtes de Scàër : la lutte . . .		53

## V. — LE VANNETAIS (BROËRECH).

	Pages
Déserts! déserts! — Les landes de Bannalec. — De Vannes aux landes de Lanvaux. — Le camp de la Villeneuve. — Sur les landes. — Le camp de Meucou. — Grand-Champ. — L'abbaye de Lanvaux. — La transformation des landes. — Le domaine congéable. — La vallée de l'Arz. — Le vallon du Loch. — Les forêts et leurs ouvriers. — La gare de Colpo. — Monstoirac et ses familles ecclésiastiques. — Locminé . . . . .	71

## VI. — PONTIVY ET LE BLAVET.

De Locminé à Pontivy. — Le vallon de l'Ével. — Le Blavet canalisé. — Un projet de Napoléon : une ville centrale pour la Bretagne. — Pontivy et Napoléonville. — Pontivy : la vieille bourgade, la cité neuve. — La limite des langues. — Vers Loudéac. — En descendant le Blavet. — Les méandres. — Saint-Nicolas-des-Eaux. — Le pardon de Saint-Nicodème. — Castennec. — La vallée du Sar. — Saint Adrien, guérisseur des coliques. — Pluvignier. — Notre-Dame des Pins . . . . .	89
--	----

## VII. — AU LONG DU SCORFF.

Plouay. — Encore le Blavet. — Baud. — Au bord de l'Ével. — Populations nomades. — Les forêts de Lanvaux et de Camors. — En remontant le Tarun. — Le Blavet en amont de Pontivy. — Le bonnet de saint Mériadec. — Cléguérec et le Quénécan. — Aux sources du Sar. — Guéméné. — Le massif de Lochrist. — L'église de Kernasclédén. — Pont-Callec'k, sa forêt et la conspiration de Cellamare . . . . .	106
--	-----

## VIII. — LE PAYS DE BRIZEUX.

Le Scorff. — Guilligomarc'h et la Marie de Brizeux. — Pont-Scorff et ses pêcheries de saumons. — De Pont-Scorff à Quimperlé. — La route d'Arzano et ses manoirs. — Arzano. — Souvenirs de Brizeux. — La maison du Moustoir. — Au Pont-Kerlô. — Le monument. — La chapelle de Sainte-Anne. — Les chevreaux de Ménéhouarn . . . . .	124
---	-----

## IX. — LA CORNOUAILLE INTÉRIEURE.

	Pages
De la rade de Brest à Châteaulin. — Navigation sur l'Aune. — Port-Launay. — Ardoisières épuisées. — Châteaulin. — L'Aune et la pêche du saumon. — L'Aune en amont de Châteaulin. — Le chemin de fer de Carhaix. — Pleyben, son église et son calvaire. — Les ardoisières. — Châteauneuf-du-Faou. — Le château de Trévarez. — La vallée de l'Hière. — Le port de Carhaix. . . . .	139

## X. — DANS LA MONTAGNE-NOIRE.

La campagne de Gourin. — Le commerce du beurre. — Les chemins de fer secondaires de Bretagne. — Transformation du sol. — Conquête des landes de Toulàéron. — La fête de l'écobue. — Roudouallec. — Aux sources de l'Isolé et de l'Odet. — L'émigration en Amérique. — Sur la Montagne-Noire. — Spézet. — Le château de Trévarez et la forêt de Laz. — La vallée de l'Aune et ses ardoisières. — Châteauneuf-du-Faou . . . . .	158
---	-----

## XI. — LE PAYS DE POHER.

Carhaix. — La fête de La Tour d'Auvergne. — Les origines du héros. — La ville de Carhaix, son accroissement. — La transformation des campagnes. — L'engraissement du bétail. — Vers la Montagne-Noire. — Motreff et ses ardoisières. — Les bois et les écorces de la Montagne-Noire. — Retour à Gourin . . . . .	174
--	-----

## XII. — POULLAOUEN ET HUELGOAT.

La haute vallée de l'Aune. — Poullaouen et ses mines. — Le pays du plomb et de l'argent. — Reprise des travaux. — Les gorges de l'Aune. — Rapides et cascades. — Apparition de Huelgoat. — Les chaos de rochers. — La roche tremblante. — La vallée de l'Élez. — Saint-Herbot. — Les chaos de l'Élez . . . . .	191
--	-----

## XIII. — DANS LES MONTS D'ARRÉE.

De Morlaix aux monts d'Arrée. — La vallée du Jarlot. — Les rochers du Cragou. — Le val du Squiriou. — Formation de l'Aune. — D'Huelgoat à la Feuillée. — Un pays qui se transforme. — Le marais de Yeün-Elez. — Le mont Saint-Michel de l'Arrée. — Au roc Trévèzel . . . . .	203
--	-----

## XIV. — AU BORD DE LA RADE DE BREST.

De Châteaulin à Quimerc'h. — La poudrerie de Pont-de-Buis. — Quimerc'h. — Rumengol et son pardon. — Le Faou. — L'école de laiterie de Kerliyer. — L'Hôpital-Gamfrout et son estuaire. — Les carrières de kersantite. — L'estuaire de Daoulas. — Daoulas, son église et son cloître. . . . .	Pages 216
---	--------------

## XV. — LE PAYS DE SIZUN.

Apparition des monts d'Arrée. — Irillac. — Les haies-taillis. — Au bord de l'Elorn. — Sizun et ses monuments. — Vers les monts d'Arrée. — Le ruisseau de Caranoët. — L'ascension. — Sur le roc de Caranoët. — Le mont Saint-Michel de Braspartis. — Panorama des monts d'Arrée. — Le hameau des Létiez. — Un intérieur bas-breton. — Saint-Eloy. — La forêt de Cranou. . . . .	Pages 235
--	--------------

## XVI. — LE HAUT-LÉON.

Entrée au pays de Léon. — De Plouaret à Landerneau. — Montée à Lesneven. — Le Folgoët et son église. — Lesneven et ses marchés. — De Saint-Pol-de-Léon à Taulé. — Dans les jardins maraichers. — La vallée de la Pensez. — Saint-Thégonnec, son église et son calvaire. — L'église et le calvaire de Guimiliau. — Lampaul. — Landivisiau et ses tanneries. — Les taillis de chêne sur les talus. — Une noce . . . . .	Pages 253
---	--------------

## XVII. — LE BAS-LÉON.

Les limites du pays de Léon. — Le Bas-Léon et ses cultures. — Le rôle du panais. — Le Léon brestois. — L'Aber-Ildut et Saint-Renan. — Le camp de Lanrenap. — Le pardon de Lanrivouré. — Entre Lannilis et Lesneven. — Plabennec. — Autour de Plouzévédé : la chapelle de Berven et le château de Kerjean. — La Land-Gazel. — En remontant l'Elorn. — La Roche-Maurice. . . . .	Pages 273
--	--------------

## XVIII. — LA FORÊT DU JOUR ET LA FORÊT DE LA NUIT.

La vallée de l'Hière. — La forêt de Duault. — Ruines mégalithiques. — Saint-Servais. — Les rochers de Maël-Pestivien. — L'église de Kergrist-Moëlan. — De Callac à Plougouven. — Coat-an-Noz, forêt de la Nuit; Coat-an-Hay, forêt du Jour. — La vallée du Guic et la vallée du Guer. — Belle-Isle-en-Terre. — En descendant le Guer. — Saint-Gilles-Vieux-Marché et Plouaret. . . . .	Pages 290
--	--------------

## XIX. — EN GOËLLO.

Guingamp et le guingan. — Notre-Dame-de-Grâces. — Le Goëlle. — Cornouaille et Montagne. — Le chemin de fer du littoral. — Le temple de Lanleff. — Lanvollon. — Pommerit-le-Vicomte . . . . .	Pages 303
--	--------------

## XX. — INTÉRIEUR DU LANNIONAIS ET DU TRÉGORROIS.

Le Mené-Bré et sa foire. — Bégard et son abbaye. — Les chapelles de Plouaret. — La vallée du Guer. — Les vieux châteaux du Lannionais. — Entre Lannion et Tréguier. — Accroissement du port de Tréguier. — Campagnes du Trégorrois. — La culture du lin. — La Roche-Derrien. — Pontrieux. . . . .	Pages 316
---	--------------

## XXI. — DANS LA MONTAGNE BRETONNE.

Le toit des eaux de la Bretagne. — La haute vallée du Trieux. — Le bois et les ruines d'Avaugour. — Le canton de Bourbriac. — L'abbaye de Coatmalouen. — Corlay, ses ruines et son hippodrome. — Le cheval breton, son élevage. — L'agriculture dans le canton de Corlay. — Le val du Sulon. — Saint-Nicolas-du-Pélem et ses ruines factices. — Le vallon du Fodel. — La perte du Blavet. — Arrivée à Rostrenen. . . . .	Pages 331
--	--------------

## XXII. — LA FORÊT DE QUÉNÉCAN.

Autour de Maël-Carhaix. — Rostrenen. — Le vallon du Doué et les étangs de Glomel. — Plouguernevel et Coëthual. — Gonarec. — La vallée du Daoulas. — Les ruines de Bonrepos. — Les ardoisières de Saint-Gelven et de Caurel. — Mûr-de-Bretagne. — Le vallon et les forges des Salles. — La forêt de Quénécan. — A travers bois. — Dans les clairières. — Saint-Aignan. — Quénécan. — Les gorges du Blavet . . . . .	Pages 350
--	--------------

INDEX ALPHABÉTIQUE. . . . .	371
-----------------------------	-----

TABLE DES CARTES. . . . .	386
---------------------------	-----

TABLE DES MATIÈRES. . . . .	387
-----------------------------	-----

## CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

### PRINCIPALES FACILITÉS OFFERTES PAR LA COMPAGNIE D'ORLÉANS POUR VISITER LA CÔTE SUD DE BRETAGNE OU Y SÉJOURNER

#### I. — Combinaisons permettant spécialement de se rendre dans une localité pour y faire un certain séjour.

##### A) POUR LES PERSONNES VOYAGEANT ISOLÉMENT.

**Billets d'aller et retour individuels de toutes classes à prix très réduits.** — Validité : 33 jours, avec faculté de prolongation. — Délivrance du jeudi qui précède la fête des Rameaux au 31 octobre, à toutes les gares du réseau, pour les stations balnéaires des Côtes Sud de Bretagne.

##### B) POUR LES FAMILLES DE TROIS PERSONNES AU MOINS.

**Billets d'aller et retour collectifs de famille pour les saisons de printemps et d'été.** — Ces billets, de toutes classes, sont délivrés aux familles d'au moins trois personnes, à toute gare et pour toute gare du réseau d'Orléans, du jeudi qui précède la fête des Rameaux au 25 juin pour les **Billets de Printemps**, et du 25 juin au 1<sup>er</sup> octobre pour les **Billets d'Été**.

Minimum de parcours exigé : 60 kilomètres pour les stations balnéaires et thermales, 125 kilomètres pour toutes autres stations.

**Réduction :** Pour les trois premières personnes, prix des billets d'aller et retour ordinaires ; pour la quatrième personne, réduction de 50 % sur le prix des billets simples ; pour la cinquième et les suivantes, réduction de 75 % sur le prix des mêmes billets.

**Validité :** Pour les billets de Printemps, 33 jours, avec faculté de prolongation moyennant supplément. Pour les billets d'Été, jusqu'au 5 novembre sans supplément, quelle que soit l'époque de la délivrance.

Faculté d'arrêt à tous les points du parcours.

Faculté pour le chef de famille de revenir seul à son point de départ et faculté pour une ou plusieurs personnes de la famille d'obtenir une carte d'identité permettant au titulaire de voyager isolément à prix réduit de 50 % entre le point de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

En outre, avec les billets d'été, voyage collectif obligatoire pour trois personnes seulement de la famille.

#### II. — Combinaisons permettant de visiter successivement les principales localités de la Bretagne suivant un itinéraire fixé à l'avance.

##### 1<sup>er</sup> Billets d'excursion aux Plages de Bretagne.

Délivrés du 1<sup>er</sup> mai au 31 octobre, et permettant de visiter Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Savenay, Questembert, Ploërmel, Vannes, Auray, Pontivy, Quiberon, Le Palais (Belle-Ile-en-Mer), Lorient, Quimperlé, Ros-porden, Concarneau, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé et Châteaulin.

Prix des billets : 1<sup>re</sup> classe, 45 fr. ; 2<sup>e</sup> classe, 36 fr., aller et retour compris.

Validité : 30 jours, avec faculté de prolongation. — Arrêts facultatifs aux gares intermédiaires.

Il est délivré des billets complémentaires du Voyage d'excursion aux Plages de Bretagne,

# CHEMINS DE FER D'ORLÉANS (suite)

réduits de 40 %/o, en 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classe, sous condition d'un parcours minimum de 50 kilomètres par billet. (Prix des billets d'aller et retour au départ de Paris pour Savenay : 1<sup>re</sup> classe, 55 fr. 50 ; 2<sup>e</sup> classe, 37 fr. 40.)

## 2° Billets de voyage circulaire en Bretagne.

Ces billets, délivrés toute l'année et valables 30 jours, avec faculté de prolongation moyennant supplément, comportent l'itinéraire suivant :

Rennes, Saint-Malo, Dinard, Saint-Brieuc, Guingamp, Lannion, Morlaix, Roscoff, Brest, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Concarneau, Lorient, Quiberon, Vannes, Savenay, Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Pont-Château, Redon, Rennes ou *vice versa*.

Prix : 65 fr. en 1<sup>re</sup> classe, 50 fr. en 2<sup>e</sup> classe. Billets spéciaux complémentaires à prix réduits délivrés à toute station des réseaux d'Orléans et de l'Ouest.

## III. — Combinaisons permettant de circuler à volonté sur les lignes de la Côte Sud de Bretagne.

Ces combinaisons ont été créées pour répondre au désir des touristes qui se proposent, soit de faire un voyage d'excursions sans programme arrêté d'avance, soit de s'installer dans une localité pour rayonner librement à leur guise dans toute la région et en revenant sur leurs pas autant de fois qu'ils le désirent.

Ces combinaisons donnent droit : 1<sup>o</sup> à la libre circulation sur certaines lignes de la région de Bretagne déterminées au tarif ; 2<sup>o</sup> à un voyage aller de toutes les gares du réseau d'Orléans (et du réseau de l'Ouest pour la deuxième combinaison ci-dessous) à certains points situés sur les lignes précitées et inversement, à un voyage retour de l'un des points ci-dessus à la gare de départ.

### 1° Cartes d'excursions sur les Plages de la Côte Sud de Bretagne

Délivrance du jeudi qui précède la fête des Rameaux au 31 octobre.

Validité : 33 jours (prolongation moyennant supplément).

Prix des billets individuels :

1<sup>o</sup> Pour toute gare du réseau située à 500 kilomètres au plus de Savenay . . . . .  
2<sup>o</sup> Pour toute gare du réseau située à plus de 500 kilomètres de Savenay : les prix ci-dessus augmentés, par chaque kilomètre de distance en plus de 500 kilomètres, de . . . . .  
Réduction de 10 à 50 %/o pour les cartes de famille.

1 <sup>re</sup> classe.	2 <sup>e</sup> classe.
100 fr.	75 fr.
0 f. 1344	0 f. 09072

### 2° Cartes d'excursions sur les Plages des Côtes Nord et Sud de Bretagne.

Ces cartes sont délivrées du jeudi qui précède la fête des Rameaux au 31 octobre : 1<sup>o</sup> au départ de toute gare du réseau d'Orléans sur la Côte Nord de Bretagne ou au départ de toute gare du réseau de l'Ouest sur la côte Sud de Bretagne ; 2<sup>o</sup> au départ de toute gare des réseaux d'Orléans et de l'Ouest sur les Côtes Nord et Sud de Bretagne ; 3<sup>o</sup> au départ de toute gare des réseaux d'Orléans et de l'Ouest sur les Côtes Nord et Sud de Bretagne, ainsi que sur toutes les lignes intérieures situées à l'Ouest de la ligne de Saint-Malo à Redon (celle-ci comprise).

Durée de trajet de Paris aux points ci-après :

	Vannes.	Quiberon.	Lorient.	Quimper.	Landerneau.
1 <sup>re</sup> classe. . . . .	8 heures.	9 h. 15	9 heures.	10 h. 15	12 h. 15
1 <sup>re</sup> , 2 <sup>e</sup> , 3 <sup>e</sup> classe.	10 heures.	11 h. 15	11 heures.	12 h. 30	14 h. 15

Rapide périodique d'été (1<sup>er</sup> avril-14 octobre).

1 <sup>re</sup> , 2 <sup>e</sup> , 3 <sup>e</sup> classe.	8 h. 45	9 h. 45	9 h. 30	10 h. 45	13 h. 45
---	---------	---------	---------	----------	----------

Plusieurs services de bateaux ou de canots automobiles fonctionnent pendant la belle saison entre divers ports de la région.

NOTA. — Pour plus amples renseignements, consulter le *Livret-Guide officiel* de la Compagnie d'Orléans, en vente au prix de 30 centimes dans ses principales gares et stations ainsi que dans ses bureaux de ville, et adressé franco contre l'envoi de 50 centimes à l'Administration centrale, 1, place Valhubert, à Paris, bureau du trafic-voyageurs (publicité).

Pour tous renseignements concernant les hôtels, voitures, excursions dans la région du Morbihan, s'adresser au Syndicat d'initiative du Morbihan, à Vannes.

René DAVELUY, CAPITAINE DE FRÉGATE

---

## L'ESPRIT DE LA GUERRE NAVALE

- I. — **La Stratégie.** Deuxième édition de l'*Étude sur la Stratégie navale*. 1909. Un volume in-8 de 401 pages, broché . . . . . 6 fr.
- II. — **La Tactique.** Deuxième édition de l'*Étude sur le Combat naval*. 1910. Un volume in-8 de 154 pages, broché. . . . . 2 fr. 50
- III. — **L'Organisation des Forces.** 1910. Un volume in-8, broché. 5 fr.
- 
- Évolution de la puissance défensive des navires de guerre.** Avec un complément concernant la stabilité des navires, par L.-E. BERTIN, de l'Institut, commissaire général de l'Exposition maritime de Bordeaux, 1907. Un volume in-8 de 127 pages, avec 18 figures, broché . . . . . 2 fr. 50
- Programme naval.** *Études maritimes*, par Charles FERRAND, ingénieur en chef de la marine. 1908. Un volume in-12 de 261 pages, broché . . . . . 3 fr.
- Notre Marine de guerre en 1899.** *Les vices de son organisation. Un programme de réformes*, par Charles FERRAND, ingénieur en chef de la marine. Nouveau tirage. 1908. Un volume in-12, broché. . . . . 2 fr. 50
- Une Marine rationnelle.** *La flotte utile. Les réformes nécessaires de notre organisme naval*, par J.-L. DE MAGONGE. 1903. Un volume in-8, broché. 2 fr.
- La Marine et la Défense des côtes.** *Marine et Guerre*, par le vice-amiral MELCHIOR. 1907. Un volume in-8, broché. . . . . 2 fr. 50
- Guerre et Marine.** *Essai sur l'unité de la défense nationale*, par Paul FONTIN, ancien secrétaire de l'amiral Aube. Préface de M. MESSIMY, député, rapporteur du budget de la guerre. 1906. Un volume in-8 de 272 pages, broché 3 fr. 50
- La Marine qu'il nous faut**, par Charles Bos, député, rapporteur du budget de la marine. Avec une préface d'Édouard Lockroy, ancien ministre de la marine. 1906. Un volume in-12, broché. . . . . 3 fr. 50
- Torpilles et Projectiles automobiles.** *Les Torpilles automobiles. Les Torpilles dirigeables et la télémechanique. Les Projectiles automobiles sous-marins*, par H. NOALHAT. 1908. Un volume grand in-8 de 118 pages, avec 40 figures, broché . . . . . 2 fr. 50
- Les Torpilles et les Mines sous-marines**, par le même. Préface de Paul FONTIN, ancien secrétaire de l'amiral Aube, directeur de la *Ligue du progrès naval*. 1905. Un volume in-8 de 491 pages, avec 268 figures, broché. . . 8 fr.
- Les Sous-marins et la prochaine guerre**, par le même. 1904. Un volume in-12, avec 21 figures, broché . . . . . 3 fr. 50
- 
- Les Armées et les Flottes militaires de tous les États du monde.** *Composition et Répartition en 1909.* Un volume in-8, broché . . . . . 1 fr.
- Les Flottes de combat en 1910**, par le capitaine de frégate DE BALINCOURT. 9<sup>e</sup> édition. Un volume in-12 oblong de 776 pages, avec 372 figures schématiques de bâtiments, relié en percaline souple, tranches rouges . . . . . 5 fr.
- Album des Flottes de combat**, par le même. 1907. Un volume in-16 de vii-355 pages, avec 370 photographies de bâtiments, relié en percaline souple, tranches rouges . . . . . 7 fr. 50